



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Vet. Fr. II A. 25



25-13,50
68
294

LETTRES

DE MADAME

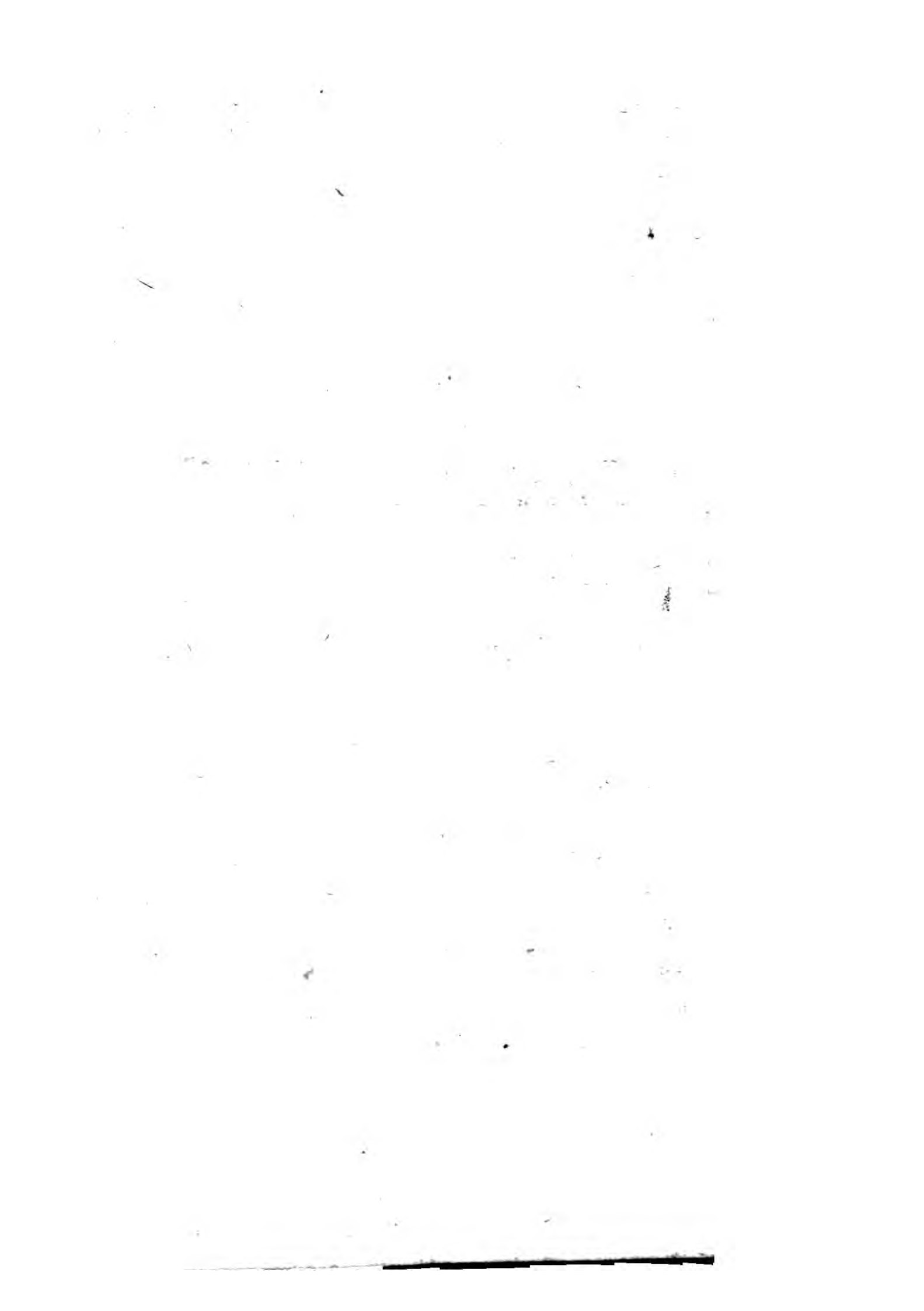
DU MONTETIER

Vet. Fr. II A 25



25-13,50
68
294

L E T T R E S
D E M A D A M E
D U M O N T E I E R.



LETTRES
DE MADAME
DU MONTIER,

Recueillies par Madame LE PRINCE
DE BEAUMONT.

TOME PREMIER.



A LYON,

Chez PIERRE BRUYSET PONTIUS,
rue Saint Dominique, près du cloître
des RR. PP. Jacobins.

M. DCC. LXXIII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.





A MADAME
LA MARQUISE
DE ROSAN,

Présidente à Mortier au Parlement
de Grenoble.

MADAME,

*Souffrez que je vous donne,
en vous offrant cet Ouvrage, un
témoignage public du respec-
tueux attachement que j'ai con-*

à

servé pour vous , malgré le long
espace de temps qui nous a sépa-
rées. Ce n'est pourtant point ab-
solument un tribut que je paye à
l'amitié ; la justice m'y engage-
roit , quand bien même vous ne
m'auriez pas permis de me parer,
par rapport à vous , d'un senti-
ment plus tendre. Je n'ai jamais
connu de mere qui eût plus de
rapports que vous avec la respec-
table Dame dont j'offre les let-
tres au public. On m'a trouvé
quelques talents pour l'éduca-
tion , & je dois reconnoître publi-
quement , que c'est à vos conver-

sations & à votre exemple , que j'en dois une partie. Associée par vous aux soins assidus que vous rendiez à vos enfants , j'ai toujours admiré la sagacité avec laquelle vous saviez distinguer les différentes nuances de leur caractère , l'équité qui détruisoit toute idée de partialité , le talent d'exciter l'émulation , de faire aimer l'étude , d'inculquer les grands principes de religion , d'honneur. Ceux qui ont l'avantage de vous connoître ne m'accuseront point d'exagération s'ils jettent les yeux sur la conduite de votre res-

peçtable Fille. Madame de Mirebelle sera toujours une preuve complete de la perfection de vos talents , & je suis presque persuadée qu'elle nous retracera un jour tout l'héroïsme des vertus de la Marquise D. . . Je l'ai prévu dès ses premieres années ; à quatorze ans , on pouvoit bien lui appliquer cette expression Angloise , elle portoit une tête mûre sur des épaules vertes. La confiance dont elle m'honoroit me met en état d'assurer que tout se préparoit alors pour compléter la ressemblance entre elle & la Mar-

v

quise à laquelle je la compare.
Quelle crainte de Dieu ! Quelle
innocence de mœurs ! Quel atta-
chement pour vous ! Quelle sou-
mission à vos lumieres ! Quelle
docilité à suivre vos conseils !
Qu'elle méritoit bien le nom de
Minerve que nous lui donnâmes
alors ! Il faut que sa modestie me
pardonne cet écart , qui n'a pour
but , que l'éloge de celle qui réu-
nissoit pour elle les titres de
mere , de gouvernante & d'amie.
Il faut aussi qu'elle & vous ,
Madame , me pardonniez les
souhairs sinceres que je réitere

vi

*pour que vous puissiez rendre
parfaite la ressemblance qui vous
attire cet hommage , puisque ce
souhait a sa source dans le respec-
tueux attachement avec lequel
je suis ,*

MADAME,

Votre très-humble &
obéissante servante,

MARIE LE PRINCE DE BEAUMONT.

A V E R T I S S E M E N T . |

M Ademoiselle DU MONTIER ,
d'une famille très - ancienne ,
mais qui avoit peu de bien , étoit l'ai-
née de douze Enfants. Elevée sous les
yeux d'une Mere éclairée & vertueuse ,
elle conçut par ses soins , qu'une fille
de son rang sans fortune , n'avoit
d'autre parti à prendre que la retraite , &
elle s'y destinoit autant par goût que par
nécessité : Sa Mere prévoyant qu'elle ne
pouvoit laisser à sa Fille d'autre héri-
tage que la vertu , n'épargna rien pour
lui en inspirer une solide , & elle eut
lieu de s'applaudir de ses soins. A dix-
huit ans Mademoiselle du Montier pos-
sèdoit une sagesse & une prudence qui
s'acquierent à peine par l'expérience

viiij A V E R T I S S E M E N T.

que donnent le commerce du monde & les années. Ignorée de tout le monde , les vertus de cette aimable Fille sembloient destinées à faire l'admiration de sa seule famille ; mais la Providence en avoit disposé autrement. M. du Montier faisoit sa résidence dans une petite maison , dont il faisoit cultiver les environs sous ses yeux ; elle étoit située à trois lieues de Sens , & proche d'un petit village , où il n'y avoit qu'un méchant cabaret. Comme il prenoit le frais sous quelques arbres , il fut témoin de l'accident qui arriva au Marquis de *** , avec lequel il avoit servi étant jeune ; la chaise de ce dernier ayant versé , il s'étoit démis le pied en voulant sauter à terre , & ayant reconnu son ancien camarade , il accepta volon-

AVERTISSEMENT. 18

tiers un lit qu'il lui fut offert de fort bonne grace par M. du Montier ; il fut obligé de rester quinze jours chez cet ami ; pendant ce temps , il fut charmé des vertus de Mademoiselle du Montier , & résolut de réparer à son égard l'injustice de la fortune en lui donnant la main. Comme il possédoit de grands biens , & qu'il étoit maître de ses actions , il ne s'agissoit que d'obtenir le consentement du Pere de la Demoiselle , car la Mere étoit à Rouen à la poursuite d'un procès. M. du Montier consentit volontiers à un Mariage si fort au dessus de ses espérances ; & comme le Marquis avoit en Savoie des affaires qui demandoient sa présence , il hâta son union & son départ. La jeune Marquise , privée de la consolation

X A V E R T I S S E M E N T.

d'embrasser sa Mere, & transplantée, pour ainsi dire, dans un monde qui lui étoit absolument inconnu, éprouva les plus vives alarmes : elle crut ne pouvoir trouver de secours contre les périls dont elle se croyoit environnée, que dans les conseils de sa Mere ; & celle-ci se fit un devoir & un plaisir de guider ses pas. Ce fut par sa docilité à suivre les avis de cette digne Maitresse, que cette jeune Dame parvint à faire les délices de son Epoux, & de tous ceux qui la connurent.





PRÉFACE

DE L'ÉDITEUR.

MOn Dieu ! que votre Madame **DU MONTIER** est dévote, me disoit une personne qui avoit jeté les yeux sur les lettres qui venoient de m'être remises, & que je n'ai fait que copier. Ne pourriez - vous pas retrancher quelque chose des sermons qu'elle fait à toute sa famille ? A coup sûr cela ennuyera. Vous copiez trop strictement ; jetez par-ci, par-là, quelques incidents de votre composition pour remplacer cette morale austere qui n'est plus de mode.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus commun que ces fortes de discours, j'avoue que mes oreilles ne s'y font point, & que l'étonnement qu'ils me causent, est toujours nouveau. Que des chrétiens abandonnent la pratique d'une morale sévere, toujours en contradiction avec leurs penchans ; il y a

déjà de quoi s'étonner : cependant quand on rentre au fond de son cœur & qu'on y trouve cette horrible dépravation qui nous fixe à la terre, & nous aveugle sur les choses du ciel, ou a la clef de la conduite des hommes, quelque incompréhensible qu'elle soit. Ils savent qu'ils doivent mourir, ils ignorent quand, ils sont sûrs que cette poignée de jours fera suivie d'une éternité heureuse ou malheureuse, selon qu'ils auront bien ou mal vécu ; & toutes ces certitudes n'influent en rien, ou du moins fort peu, sur leur conduite. Effets déplorables de l'horrible maladie que nous avons contractée en Adam ! j'ai trop ressenti votre atteinte pour être surprise de ce que vous opérez chez les autres. Mais voici ce que je ne conçois point du tout. C'est qu'on cherche à donner de la force à des penchants déjà trop puissants ; qu'on ait une véritable horreur pour tout ce qui pourroit les affoiblir ; qu'on parvienne à se justifier cet éloignement des remèdes à de si grands maux, & que de très-bonne

foi, on accuse d'excès les personnes qui essaient de dissiper ces épaisse ténèbres. Si des libertins, des gens qui ont secoué le joug de la foi, se révoltoient contre un ouvrage propre à réveiller l'esprit de l'Évangile, cela seroit dans l'ordre : mais que des gens dont les mœurs sont assez pures pour ne pas souhaiter que la morale de l'Évangile fût adoucie ; que ces gens, dis-je, viennent me dire, cela est trop dévot, cela ne convient point aux personnes du monde : oh ! encore une fois, cela me passe. La foi est-elle donc entièrement éteinte chez ceux-ci comme chez les autres ? Les gens du monde ne veulent point entendre parler de Dieu ; ils se persuadent qu'on peut aller au Ciel sans avoir cette piété qui les effraie ; donc il faut se garder de leur ouvrir les yeux & de leur offrir des exemples capables de les désabuser. Quel pitoyable raisonnement ! je soutiens au contraire, qu'il faut dans ces temps malheureux, multiplier les écrits semblables à ceux-ci. On ne les lira pas,

me répondra-t-on. Vous vous trompez; on les lira tout en pestant contre l'auteur; l'inutilité, l'ennui, ont besoin de remèdes, & assurent des lecteurs à ceux qui écrivent des faits. On se persuadera que ceux qui vont suivre, sont enfants de mon imagination, & de là on prétendra que j'eusse dû les rendre moins graves: mais s'ils sont réels, aurois-je dû les changer? Qui pourroit dire qu'ils ne le sont pas? Peut-être n'y a-t-il de moi que le déplacement des lieux & des noms pour ne point commettre ceux que ces lettres intéressent, & qui sont pleins de vie. Quoi qu'il en soit, je me ferois un scrupule d'en retrancher une syllabe, & je ne pourrois le faire sans blesser la vraisemblance. Il n'y a que trois partis à prendre pour des personnes accablées de maux qui se succèdent sans interruption. Il faut, ou qu'elles se pendent, ou qu'elles tombent dans la folie, ou qu'elles deviennent des saintes. Une vertu médiocre est insuffisante en de pareils cas, & on auroit raison de regarder ces lettres comme une fiction

mal digérée, si la Marquise & sa mere avoient conservé leur raison & leur vie au milieu de tant de coups si terribles & si redoublés, sans le secours tout-puissant d'une foi très-vive. D'ailleurs, je prie mes lecteurs de faire une réflexion. D'abord, on a extrêmement goûté les premières lettres de Madame DU MONTIER & de sa fille. Elles ont été traduites dans plusieurs langues, & réimprimées en François à Londres, à Geneve, à Lyon, en Hollande. Secondement, on a beaucoup souhaité d'en voir la suite. Ne devoit-on pas deviner quelle seroit cette suite ? Des personnes qui ont commencé par une vertu si pure, devoient aller jusqu'à l'héroïsme de la vertu ; cela est dans la nature des choses. On n'est point surpris qu'un artiste acquiere de nouveaux degrés d'habileté par l'exercice journalier de sa profession ; c'est en forgeant qu'on devient forgeron, dit le vulgaire ; & c'est en faisant le bien qu'on devient vertueux, & héros chrétien. Mais, est-il possible qu'on parvienne à ce degré

de vertu , qui émouffe tellement les peines , qu'on parvient à les aimer ? Eh pourquoi l'amour de Dieu ne feroit-il pas les mêmes prodiges qu'opere l'amour profane ? Un amant trouve tout facile pour plaire à l'objet de son amour ; on en est tellement convaincu qu'on ne s'étonne point des folies , des témérités , des sacrifices que sa passion lui fait faire , & on se récrie à l'absurde sur les moindres violences qu'on se fait pour plaire au seul objet qui mérite notre amour. Quel aveuglement ! J'essaierois inutilement de le dissiper , & je n'ai qu'un seul moyen de prouver la possibilité du bonheur dans les états les plus pénibles. Que ceux qui le nient s'attachent à imiter la mere & la fille , dont je leur présente l'histoire , & je les assure qu'une heureuse expérience les convaincra de la vérité que je leur annonce. Jusqu'à l'épreuve , personne ne sera en droit de me donner le démenti , & j'ai oui dire qu'une seule affirmation , faite d'après l'expérience , valoit cent négatives de gens qui ne parlent que d'après leur imagination,

LETTRES.



LETTRÉS

DE MADAME

DU MONTEUR,

ET DE

*LA MARQUISE DE****

S A F I L L E.



LETTRÉ

*DE LA MARQUISE DE****

A S A M E R E.

MA CHÈRE MÈRE,



U E ne m'est-il possible de vous découvrir mes alarmes & mes craintes ? vous frémissiez sans doute, si vous pouviez connoître la terrible situation

Tome I.

A

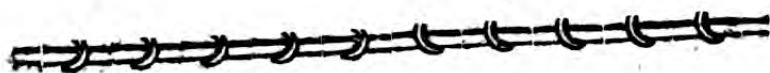
L E T T R E S

où je me trouve. Elevée sous vos yeux dans les douceurs d'une vie paisible & innocente, je connoissois à peine de nom le monde, au milieu duquel les ordres de mon Pere viennent de me transporter tout - à - coup. Obligée de remplir tout à la fois les devoirs de Chrétienne, d'Epouse, de femme du monde, tout m'effraie, m'arrête & me laisse dans une irrésolution d'autant plus cruelle, que je n'ose rien accorder à l'un de ces devoirs sans craindre de manquer à ce que je dois aux autres. Je m'étois flattée d'acquérir sous vos yeux cette Science rare qui nous met en état de concilier des devoirs si opposés. La situation de notre fortune, ma jeunesse, me faisoient envisager le moment d'un établissement comme fort incertain, ou du moins comme fort éloigné : j'espérois que mon Pere auroit plus d'égard, dans cet établissement, à mon goût, qu'au desir naturel qu'ont tous les hommes de s'agrandir : espérance vaine ! une fortune que je n'avois pas lieu d'attendre, l'a déterminé : il a fallu disposer de ma main & de mon cœur en faveur d'un homme que j'ai à peine vu, dont je ne connois ni le caractère, ni les vices, ni les vertus ;

d'un homme enfin, dont le haut rang me met au milieu du monde que je déteste, & dont je ne puis conserver le cœur, qu'en me prêtant au goût qui l'y attache. Faut-il me livrer à ce monde que Jesus-Christ me déclare être son ennemi ? Faut-il, en y vivant, être toujours en contradiction avec lui ? Faut-il, en m'en séparant absolument, aliéner le cœur d'un Epoux qui m'adore ? Tout est danger, écueil & contrainte. Je serois rassurée, si je pouvois me flatter de vous avoir pour Pilote sur une mer si agitée ; mais je fais trop que je ne dois point l'espérer : vos infirmités, ce que vous devez à mon Pere & à votre famille, tout m'annonce que vous ne pouvez me donner que des conseils trop rares pour mes besoins. Ne me les refusez pas, ma chere Mere, dictez-moi le chemin dans lequel je dois marcher. Si j'en crois les apparences, mon Epoux, sans être exempt de bien des défauts, a un fond excellent : l'orgueil de son rang, l'éclat de ses richesses, la séduction des compagnies, obscurcissent chez lui mille bonnes qualités, sans avoir eu la force de les détruire.

Apprenez-moi la conduite que je dois tenir , pour réveiller ces heureuses dispositions qui ne sont qu'assoupies. J'attends votre réponse avec une impatience égale à mes besoins ; ne la différez pas , je vous conjure. Votre religion , votre tendresse pour moi , vous en sollicitent , autant que ma confiance pour la meilleure de toutes les Mères.

Je suis , &c.



R É P O N S E

A LA PRECEDENTE.

MA CHERE FILLE ,

VOS alarmes calment mes craintes ; elles me rassurent contre les dangers effectifs de votre nouvelle situation : que serois-je devenue si ma chère fille , éblouie d'une fortune brillante , n'avoit envisagé que les dehors de son état ? Etat réduisant pour une personne de son âge ! J'aurois pleuré sa perte ; mais aujourd'hui je n'ai que des actions de grâces à rendre au

Seigneur. C'est lui qui , vous ôtant le fatal bandeau qui couvre les yeux des Enfants du siecle , vous montre le péril , le vuide de ces honneurs passagers , de ces plaisirs frivoles , de ces richesses trompeuses. Mais , ma chere Enfant , il ne faut pas écouter vos craintes jusqu'au découragement ; la main toute puissante qui vous enleve à votre état de médiocrité , pour vous donner en spectacle aux hommes , fera vous garantir des écueils qui environnent la mer sur laquelle vous commencez à voguer. Vous êtes dans l'ordre de la Providence , quoi de plus consolant pour vous ! Souvenez-vous de cette grande Reine dont vous lisez l'Histoire avec admiration , l'incomparable Esther : comme elle , Dieu vous destine à faire connoître son nom ; à le faire respecter chez le monde , son plus cruel ennemi : puissiez - vous , comme elle , dire au Seigneur : *Vous savez que j'ai regardé avec horreur la pompe qui m'environne.* Je l'espere , ma chere Enfant , & puisque mes conseils vous paroissent nécessaires , je me ferai toujours un plaisir de vous les donner ; & je prierai le Tout-puissant de vous parler par ma bouche.

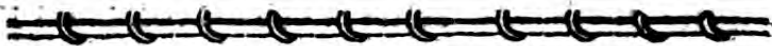
Je ne prétends point vous dissimuler qu'il est plus difficile d'opérer son salut au milieu du monde , que dans la retraite à laquelle vous sembleriez destinée ; mais gardez-vous de croire qu'il y ait de l'impossibilité. Les *Henris* , les *Louis* , les *Edouards* , nous apprennent qu'il n'est point de condition où l'on ne puisse aimer , craindre & servir le Seigneur : il ne faut pour cela que remplir les devoirs de son état , & il est des graces proportionnées à l'étendue de ces devoirs , que Dieu ne refuse jamais à ceux qui l'invoquent avec confiance & humilité. Votre premier soin doit être de gagner le cœur de votre Epoux , ou , si vous voulez , de le conserver : ébloui par quelques frivoles attraits , cet Epoux , dites-vous , vous adore ; si sa tendresse pour vous n'a que ce fondement , bientôt l'habitude de vous voir pourroit l'affoiblir & même la détruire : mais il est d'autres charmes sur lesquels le temps n'a aucun pouvoir , & ce sont ceux de l'ame , qu'elle possède toujours lorsqu'elle est vertueuse. Etudiez le caractère , les goûts , les défauts de votre Epoux , pour vous conformer à sa volonté dans toutes les choses

qui sont compatibles avec l'obéissance que vous devez au Seigneur. Vous n'aurez point de peine à suivre ce conseil si vous aimez le Marquis, & j'espère que bientôt votre inclination fera sur cet article d'accord avec votre devoir : vous êtes née reconnoissante ; votre Epoux a tout fait pour vous ; il vous a sacrifié les grands biens & les autres avantages qu'il pouvoit espérer d'un mariage plus assorti du côté de la fortune ; quoi de plus propre à faire naître chez vous les sentiments d'une tendresse solide ? Je vous ai dit que votre obéissance pour lui ne doit être bornée que par celle que vous devez au Seigneur : j'espère que vous trouverez peu d'occasions où vous ayiez besoin de vous souvenir de ces bornes ; mais le moyen de vous y arrêter sans aliéner son affection, c'est de lui prouver journellement, & dans les plus petites choses, que vous n'avez point de plus grande satisfaction que celle de lui obéir. Il est à chaque instant des occasions de sacrifier vos goûts à ceux de votre Epoux dans les choses indifférentes ; cette complaisance acquiert insensiblement à une Epouse le droit d'être écoutée dans

les choses essentielles , parce qu'alors son Mari, accoutumé à sa docilité, suppose qu'elle doit avoir de grandes raisons pour s'écarter de la route ordinaire; il examine ces raisons, & lors même qu'elles ne lui paroissent pas convaincantes , s'il n'est pas le plus déraisonnable de tous les hommes, il saisit avec joie cette occasion de rendre complaisance pour complaisance. Quand vous serez dans la nécessité de penser ou d'agir autrement que votre Epoux, ne heurtez jamais de front son goût : paroissez céder d'abord à ce qu'il souhaite : ensuite remontez - lui avec douceur, que ce parti, quoique bon, paroît sujet à quelques inconvénients ; suggérez - lui quelque autre moyen de se satisfaire : faites en sorte, s'il est possible, de faire naître chez lui ces expédients, en sorte qu'il croie suivre sa volonté dans le temps qu'il sera dirigé par la vôtre. Que si ces moyens sont inutiles, employez les prières, les larmes, les caresses : j'ose vous promettre, ma chere Fille, que cette conduite vous réussira toujours. C'est ici le point le plus essentiel, & celui qui est le plus négligé par la plupart des femmes :

accoutumées aux soins , aux complaisances , aux empressements d'un homme , tant qu'il n'est qu'amant , elles se persuadent que la qualité d'Epoux ne diminuera rien de ces attentions si flatteuses pour l'amour propre : elles ignorent que le moment du mariage est celui où le regne des hommes commence , & où le nôtre finit : pour se conserver une souveraineté qu'elles ont souvent poussée jusqu'au Despotisme , elles affectent dans les commencements de leur union , de n'avoir pour regle de leurs actions que leurs fantaisies , leurs caprices , dont elles veulent que leurs Epoux soient les esclaves : un reste d'amour soutient un pauvre mari , mais imperceptiblement son cœur se rebute , il cede quelque temps dans des bagatelles par habitude , bienléance , amour de la paix ; mais bientôt dégoûté d'un commerce dont il fait tous les frais , il saisit la première occasion de quelque importance , pour faire voir qu'il est le maître , & qu'il prétend jouir de ses prérogatives. Ma chere Fille ne réduira point le Marquis à ces extrémités ; son ambition satisfaite du titre de compagne , ne la portera jamais à vou-

loir usurper celui de Maîtresse contre l'ordre de la Providence , qui nous destine à obéir. Mais je ne m'apperçois pas que cette lettre passe les bornes ordinaires ; je crois m'entretenir avec ma chere Enfant , cette douce erreur ne me laisse pas la liberté d'être aussi concise que le demanderoient peut-être ses occupations ; lorsqu'elles vous laisseront quelques moments, employez-les à m'écrire , & comptez toujours sur le cœur de la plus tendre de toutes les Meres.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A SA MERE.

MA CHERE MERE,

VOTRE Lettre m'a rendu toute ma tranquillité. Il me sembloit en la lisant , que Dieu m'assuroit par votre bouche , qu'il ne permettroit pas que je fusse tentée au delà de mes forces. Multipliez-moi de pareils secours , ma bonne Mere , & ne craignez point de rendre vos Lettres trop longues : mon

occupation chérie sera de les lire, & mon plus grand soin d'en profiter. Nous sommes actuellement à l'une des maisons de Campagne du Marquis; il n'a point voulu que je parusse à Chambéry dans un état négligé, & l'on travaille de tous côtés à me faire un équipage digne de lui. Je profite de cette solitude pour étudier son caractère: chaque instant me confirme ce que je vous en ai déjà marqué. Le Marquis est absolument exempt de défauts du côté du cœur; tendre & compatissant, nul indigent ne l'approche sans ressentir les effets de sa libéralité; droit & sincère, il abhorre jusqu'à l'apparence du mensonge; sans être prodigue j'ai conçu par ses discours qu'il se fait honneur de son bien, & que sa table & sa maison sont toujours ouvertes aux personnes de mérite. Malgré toutes ces bonnes qualités, il avoue qu'il n'est point aimé, & que la seule bienséance oblige ses voisins à entretenir quelque commerce avec lui: il est même brouillé avec sa famille depuis quelques années; & tous les parents, sans ne excepter la Marquise sa Mere, en le voient qu'une fois par an. Quoi-

qu'il m'ait appris toutes ces choses, je n'ai pas osé lui marquer ma curiosité, & je me suis contentée de lui témoigner combien je souhaiterois le voir en bonne intelligence avec la Marquise, qui est, dit-il, une femme respectable, mais dont le caractère est incompatible avec le sien. Je suis vif, a-t-il ajouté, ma Mere est emportée, nous ne sommes jamais mieux ensemble, que lorsque nous ne nous voyons point. Je n'avois pas besoin de cet aveu, pour découvrir la raison qui les éloigne l'un de l'autre. Le naturel du Marquis l'emporte à chaque moment dans des excès de colere où il ne ménage plus rien. Sans en avoir été l'objet, j'en ai déjà été témoin plusieurs fois; je me suis contentée d'abord d'éviter sa présence, lorsqu'il étoit dans cette situation, & il a paru me savoir gré de cette attention. Depuis ma dernière lettre, je me suis déterminée à faire quelques efforts, pour le corriger; & quoiqu'à son âge la chose paroisse difficile, je n'en désespere plus aujourd'hui. J'avois remarqué que sa colere étoit plus ou moins violente, selon qu'il étoit plus ou moins contredit dans ces moments. C'est un torrent

qui ne ravage tout, me suis-je dit à moi-même, que parce qu'il trouve des obstacles ; il faut lui laisser un champ libre. J'eus bientôt occasion d'agir. Parmi les femmes qu'il m'a données, j'en ai d'abord distingué une qui paroît digne d'un meilleur sort ; le Marquis qui s'est apperçu de mon inclination pour cette femme, & qui convient qu'elle la mérite, ne la nomme plus que ma favorite : il la chargea devant moi de quelques commissions, qu'elle exécuta à la lettre ; cependant il prétendit le lendemain, qu'elle avoit agi autrement qu'il n'auroit souhaité ; il le lui dit avec modération ; mais cette femme ayant voulu lui prouver qu'il avoit tort, il entra dans une espece de fureur : un laquais à qui je demandai de quoi il étoit question, m'ayant mis au fait, je me rendis à la chambre du Marquis ; je tremblois de toutes mes forces, mais elles manquèrent m'abandonner totalement, lorsque j'eus envisagé mon Epoux. Ha ! ma chere Mere, est-il possible que les passions nous défigurent à un tel point ? Les yeux du Marquis étoient étincellants ; sa poitrine oppressée lui fournissoit à peine quelques

sons qu'il ne pouvoit articuler ; il chanceloit & mordoit de colere la pomme de sa canne. Je priai le Seigneur de me fortifier ; & , sans vouloir écouter cette femme , je lui dis avec hauteur qu'elle eût à sortir de ma présence & du logis , puisqu'elle étoit assez hardie pour tenir tête à son maître ; j'exagérai ensuite au Marquis le tort de cette femme ; je l'exhortai même à ne pas souffrir que telles gens osassent le contredire : à mesure que je haussais la voix , mon Epoux devoit plus tranquille ; il reprit assez de force pour me rapporter ce qui avoit donné lieu à son emportement , & m'ayant demandé si je n'avois pas été témoin des ordres qu'il avoit donnés à cette femme , je lui répondis en l'embrassant qu'il ne se pouvoit pas faire qu'elle n'eût tort ; & comme j'insistais à demander sa sortie , il vint à plaider sa cause. Nous dinâmes tranquillement ; & comme le Marquis revenu à son sang froid , se souvint que j'avois éludé sa question sur le sujet de la dispute , il me pria de lui dire nettement ce que j'en pensois : je me fis beaucoup prier , & ce ne fut qu'après des instances réitérées , que je lui fis connoître

qu'il avoit tort ; je lui rappellai les sujets pour lesquels il s'étoit fâché depuis que nous étions en Savoie , & il convint que c'étoit toujours pour des bagatelles. Il n'est pas possible de vous exprimer la confusion qui se peignit alors sur le visage de mon Epoux, & sa douleur d'avoir maltraité mal à propos cette pauvre femme ; il la pria d'oublier ce qui s'étoit passé , & fut fort triste le reste du jour. Le soir il m'appella dans son Cabinet , & me dit qu'il avoit fait de sérieuses réflexions sur toutes les fautes que sa vivacité lui avoit fait commettre ; qu'il connoissoit parfaitement combien il lui importoit de se corriger de ce défaut ; mais qu'il étoit effrayé des efforts qu'il faudroit faire pour détruire une habitude à laquelle il avoit laissé prendre de fortes racines ; qu'il espéroit pourtant en venir à bout , pourvu que je voulusse l'aider dans cette entreprise. Je l'encourageai beaucoup à exécuter de si louables résolutions ; & depuis ce temps-là , ayant eu deux fois occasion de se mettre en colere , je l'ai regardé fixement ; il ne s'en est pas plutôt apperçu , que me quittant brusquement , il est descendu dans le Jardin ;

un vieux Valet-de-chambre , que mon Epoux garde depuis quinze ans , & qui connoît parfaitement son caractère , se trouva par hazard dans mon appartement , la premiere fois que j'eus occasion de marquer par un coup d'œil à son maître , qu'il étoit en danger de violer ses bonnes résolutions ; nos mouvements ne lui échapperent pas , & comme il fait que le Marquis n'a de terrible que le premier mouvement , il comprit qu'il ne s'étoit dérobé à nos yeux , que pour avoir le temps de se calmer. Je n'en avois pas jugé de même , & je craignois d'avoir déplu à mon Epoux ; dans l'incertitude de ce qu'il penseroit de mon coup d'œil , j'étois demeurée interdite , tremblante ; ce fidele domestique connut mes craintes , & n'écoutant que son affection , se jeta à mes pieds en pleurant de joie : rassurez - vous , Madame , me dit - il , je répons de mon Maître ; non-seulement il ne vous fera pas mauvais gré de votre action , mais j'oserois prédire que vous le corrigerez. S'il peut cesser de se livrer à ses emportemens , c'est un homme parfait : nous vous aurons l'obligation du bonheur du meilleur Seigneur

qu'il y ait au monde ; car il m'a dit vingt fois que cette malheureuse passion empoisonnoit toute la félicité. Je fus un peu rassurée à ce discours , & mêlai mes larmes à celles de cet homme , que je ne puis m'empêcher de respecter ; car son affection pour son Maître le tire de la classe de ceux de son état. J'attendis tranquillement le retour du Marquis ; il rentra un quart - d'heure après avec un visage ferein , & m'ayant embrassée , il se félicita de sa victoire. Il en a toujours usé de même depuis ce moment ; rien n'égale sa joie , & j'espère tout pour l'avenir. Mais , ma chere Mere , n'ai-je point à craindre , au moment que mon Epoux travaille à se corriger de ses défauts , d'en contracter quelques-uns , dont jusqu'à ce jour je m'étois préservée par vos sages conseils ? Je suis effrayée des sommes qu'on emploie pour mes ajustements ; il me semble que Dieu me demandera compte d'un argent qui pourroit soulager tant de misérables : que fais - je même , si mon cœur ne s'attachera point à ces pompes du monde , auxquelles j'ai renoncé dans le Baptême ? Dicter-moi la conduite que je dois tenir dans cette

occasion ; la crainte de déplaire au Marquis , qui fouhaite passionnément de me voir parée , m'a empêché de lui découvrir mes sentiments sur cet article ; mais puis - je en conscience continuer à garder le silence ? Rassurez-moi , dictez-moi comment je dois agir en cette occasion. Le Chevalier d'*Arcis* , qui m'a remis votre lettre , m'assure que votre santé est parfaite , aussi-bien que celle de mon Pere & de toute la famille ; cela m'aide à supporter votre absence ; je n'ai que ce sujet de chagrin : le Marquis , qui commence à m'être bien cher , ne me laisse rien à desirer. Je vous assure que les motifs de reconnoissance dont vous me parliez dans votre lettre , ne me sont point nécessaires pour faire naître chez moi l'amour que je lui dois ; & je n'aurois jamais cru mon cœur susceptible de sentiments aussi vifs. Les miens pour vous ne peuvent recevoir d'augmentation , puisqu'ils ont toujours égalé vos bontés.

Je suis , &c.

R É P O N S E
A LA PRÉCÉDENTE.

Courage ! ma chere Enfant : continuez comme vous avez commencé ; bientôt , par vos soins , notre cher Marquis se trouvera métamorphosé en un nouvel homme. Vous avez trouvé le moyen d'appivoiser ses passions , bientôt vous les dompterez : il n'y a rien qui ne cede à la douceur , & c'est avec raison que la Sagesse éternelle nous dit que les pacifiques posséderont la terre ; empire d'autant plus flatteur , qu'on le tient de l'aveu de tous les hommes. Les conquérants font des esclaves qui ne leur obéissent que par contrainte , & qui secouent le joug aussi-tôt qu'ils espèrent le faire impunément. La douceur nous assure une domination plus solide , puisqu'elle nous assujettit par choix ceux avec lesquels nous vivons. J'approuve votre complaisance pour votre Epoux , par rapport à l'ajustement ; vous n'avez point encore acquis le droit de lui faire préférer vos goûts aux siens : un jour viendra , & j'espère que ce jour viendra bientôt , où cet

Epoux, défabusé par vos soins des maximes du siècle, se prêtera là dessus à vos justes désirs. En attendant, voici des regles auxquelles vous devez tâcher de vous fixer : ne vous habillez jamais d'une maniere indécente, & que la modestie la plus exacte ne puisse être blessée dans vos ajustements. En second lieu, n'ayez jamais d'autre intention en vous parant, que celle de plaire à votre Epoux : en observant ces deux regles, vous devez être tranquille. Je me divertis quelquefois en me représentant la fatigue que vous causera la toilette ; être trois heures devant un miroir entre les mains d'une femme de chambre, ma chere fille trouvera cette tâche excédente ; c'est pourtant ordinairement l'occupation favorite des personnes du siècle ; si vous voulez la trouver moins pénible, faites-vous faire une lecture utile tout le temps que durera cette corvée ; par-là vous tromperez l'ennui, & vous profiterez d'un temps toujours précieux à votre âge, par la nécessité où l'on est de s'instruire. Adieu, ma chere Enfant : je t'embrasse mille fois, ainsi que le Marquis : s'il continue, j'ai peur qu'il ne te dispute la premiere place dans mon cœur.



MA CHERE MERE,

JE respire à la fin : seule dans mon Cabinet , je me délasse en vous entretenant de l'horrible fatigue que je soutiens depuis quinze jours. Est - ce donc là ce monde , l'objet des desirs & des vœux de tant de personnes ? Changer l'ordre de la Nature , se coucher quand le Soleil se leve , se lever quand il se couche ; passer six heures à table , pour satisfaire à des besoins d'une demi - heure ; se clouer sur un tapis verd pour déranger en une nuit les affaires d'une année ; y éprouver successivement la crainte & l'espérance , la joie ou le désespoir ; soutenir une conversation de trois heures , où l'on emploie un jargon vuide de sens ; voilà , ma chere Mere , les agréables occupations auxquelles je me suis livrée sans relâche depuis votre derniere Lettre. Je craignois de manquer de modération dans l'usage de ce que l'on appelle les plaisirs : j'appréhende aujourd'hui de manquer de patience. Est-ce donc là des amusements faits pour des Etres qui pensent ;

& faudra-t-il passer la plus grande partie de ma vie , sans me servir de ma raison ? Car , ne faut-il pas y renoncer absolument , pour s'assujettir à de pareils usages ? Combien de fois me suis-je rappelée ces heureux moments , où mon Pere , environné de sa nombreuse famille , nous entretenoit des merveilles de la nature ; nous faisoit observer dans les grands événements que l'Histoire présente à nos yeux , les causes de la puissance ou de la décadence des plus grands Empires ; où il nous permettoit de le regarder comme un ami , de lui faire des questions , de joindre nos réflexions aux siennes ; là , les heures passaient comme des instants ; ici , les instants paroissent des heures : il faut pourtant m'accoutumer à ce genre de vie ; le goût de mon Epoux doit régler le mien. Les premières heures que je passai dans la maison de Madame la Comtesse de *Menthon* , où nous avions été descendre en arrivant à Chambery , je fus hors d'état de rien remarquer. Les yeux d'une nombreuse compagnie , qui s'étoient assemblée pour me recevoir , étoient fixés sur moi. Je sentoais confusément qu'il me

manquoit cet air aisé que je remarquois dans toutes ces Dames Mais le Marquis me surprend à cet endroit de ma Lettre ; il se défie, dit-il, de l'habileté de mon pinceau pour vous tracer une Scene où je jouois sans doute un pénible & ridicule personnage ; il m'ôte la plume & veut continuer mon récit



LE MARQUIS.

NON, Madame, ce n'est point de l'habileté de notre aimable enfant que je me défie, mais je crains sa modestie ; elle ne lui permettroit pas de vous apprendre la quantité de Rivaux qu'elle me donna dans cette première visite, où elle se comporta de manière à mériter l'admiration de tout le monde. Elle étoit belle comme un Ange, & je vous jure qu'elle obscurcissoit la parure la plus brillante que j'eusse pu imaginer : son air modeste n'avoit rien d'embarrassé ; elle trembloit pourtant, & lorsque nous descendîmes de Carrosse, elle me serra la main jusqu'à me la démettre presque,

en me priant de ne la point abandonner d'un moment, & de l'avertir par mes regards de ce qu'elle pourroit faire contre les usages. Tous les yeux de la compagnie se fixerent sur elle, comme elle vous l'a déjà dit, mais elle n'a pas ajouté qu'ils parurent satisfaits, & qu'elle dut voir dans mes yeux, qu'elle consultoit à chaque moment, que j'étois content de l'impression qu'elle avoit fait au premier moment. Madame de *Menthon* & son aimable Fille l'ayant fait asseoir entre elles, & toute la compagnie s'étant placée, votre charmante Fille acheva la conquête de tous les cœurs, par la maniere sage & prudente avec laquelle elle se comporta : cet étourdissement qu'elle prétend avoir éprouvé, dut être bien imperceptible, puisqu'il ne fut remarqué de personne, pas même de moi. Je ne pouvois suffire à recevoir les compliments qu'on m'adressoit de tous côtés ; & pour en connoître le prix, il faut, Madame, que je vous peigne en deux mots le caractère de nos Savoyards : ils ignorent l'art de parler contre leur pensée, & leur bouche n'est jamais que l'interprete des sentimens de leur cœur ; les
Dames

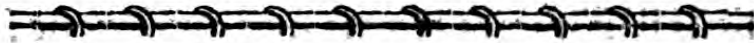
Dames conviennent de bonne foi de la beauté de celles qui leur sont supérieures , & elles ne s'occupent point à leur trouver des défauts imaginaires , qui puissent effacer leurs perfections réelles. Jugez par-là combien je devois être charmé des louanges qu'on donnoit à mon choix. Mon épouse continue de les mériter de plus en plus. Je n'avois pas besoin de lire sa lettre pour connoître que je ne dois qu'à sa complaisance l'égalité d'esprit qu'elle a fait paroître dans un tourbillon d'occupations si fort éloignées de son goût ; je lui en fais un gré infini , & je viens de calmer ses craintes pour l'avenir. Sa venue a occasionné les fêtes tumultueuses qui l'ont si fort fatiguée , des divertissemens plus raisonnables leur vont succéder. J'avoue qu'il faudra toujours donner quelque chose au goût du plus grand nombre , mais j'attends ce sacrifice de sa raison & de vos conseils. On ne peut rien ajouter à la sagesse de ceux que vous lui donnez dans vos précédentes Lettres , & je puis vous assurer que leur lecture auroit augmenté mon respectueux attachement pour vous , si ce sentiment n'eût point été chez moi à son

dernier période dès l'instant où je suis devenu l'époux de votre charmante Fille. Je la laisse achever sa lettre

Avouez , ma chere mere , qu'il ne tiendrait qu'à moi de devenir vaine; mais je connois clairement sur quoi sont fondées les louanges que me prodigue mon Epoux : son amour pour moi est le microscope à travers duquel il considere mes bonnes qualités , peut-il ne les pas exagérer ? Je ferai mes efforts pour devenir telle que je paroissais à ses yeux ; & , comme il vous l'écrit , vos conseils peuvent seuls me faire acquérir cette science du monde , assortie avec ce qu'exigent de moi mes devoirs & le bon sens. Je me trouve à merveille du secret que vous m'avez appris pour tromper l'ennui que me donne la toilette ; une de mes femmes me lit pendant ce temps l'Histoire Romaine de *Laurent Echard* : le Marquis veut être présent à cette lecture , nous l'interrompons souvent par nos réflexions : l'heureux moment où vous pourrez y joindre les vôtres n'arrivera-t-il jamais ?

J'oublois de vous marquer que le Marquis m'a prié fort sérieusement de m'appliquer au jeu ; & depuis que je vois le monde , je conçois la nécessité

de cette application : puisque le jeu occupe la plus grande partie du temps que l'on donne à la société ; mais , malgré cette nécessité , je n'aurai jamais du goût pour un amusement si frivole , & la seule obéissance que je dois au Marquis peut me porter à en prendre quelques leçons. Je suis , &c.



R E P O N S E

A LA PRECEDENTE.

MA CHERE FILLE,

J E n'ai pas de peine à concevoir la fatigue qu'a dû vous causer le nouveau genre de vie auquel vous avez été assujettie depuis quelque temps ; & , quoi qu'en dise le Marquis , vous avez dû ressentir quelque embarras au moment de votre première visite ; je suis charmée que vous vous en foyez tirée avec avantage. Vous me dites en réfléchissant sur tout ce que vous éprouvez depuis quinze jours : est-ce donc là ce monde , l'objet des desirs & des vœux de tant de personnes ? Pas tout-à-fait , ma chère enfant ; vous n'avez encore vu que

l'écorce du monde , passez-moi ce terme. Il peut faire , tel qu'il vous a paru , l'objet des vœux d'une jeune personne , qui n' imagine rien au dessus des plaisirs d'une vie bruyante & tumultueuse ; il peut encore être l'idole de ces personnes en qui l'on soupçonne une ame , sans avoir jamais pu s'assurer par aucun signe extérieur qu'elles en aient une ; mais il n'inspira jamais que du dégoût , je ne dis pas aux gens pénétrés de l'esprit du Christianisme , mais à ceux qui ont un peu de bon sens. N'allez pas conclure de ceci , qu'il faille ranger dans la classe des esprits puériles , toutes les personnes qui se prêtent au frivole ; non , ma Fille , il y a beaucoup de sagesse à se mettre à propos au niveau des insensés : ils composent la multitude , & il faut donner quelque chose à leur foiblesse. Heureux quand on n'a dans le monde , qu'à se soutenir contre le mépris qu'il inspite. Je ne veux point vous dévoiler par avance ce monde criminel que vous ne connoîtrez que trop tôt ; c'est contre celui-là qu'il faut garder toute votre indignation. Le Portrait que le Marquis me fait de vos Savoyards m'enchanté , & parmi des gens d'un si charmant caractère , il n'est

pas possible que vous ne trouviez un grand nombre de personnes qui se prêtent par raison aux usages les plus frivoles ; vous devez faire vos efforts pour lier avec celles-là un commerce plus intime ; mais il ne faut pas que cela diminue les égards que vous devez avoir pour les goûts, les fantaisies, les sottises des autres, quand vous pourrez vous y prêter sans crime, & qu'il ne vous en coûtera que de l'ennui. Au milieu d'un cercle de Dames, il faudra faire l'analyse d'une nouvelle coëffure, à la bonne heure ; raisonnez-en aussi sérieusement que les autres ; écoutez d'un air complaisant, l'ennuyeux détail des affaires domestiques de celle-là, les gentilles des enfants de celle-ci, le récit de la maladie d'une autre, & qu'elles puissent être persuadées, en finissant leur récit, que vous vous en êtes amusée. La plupart de ces pauvres femmes sont incapables de soutenir une autre conversation ; n'y auroit-il pas de la cruauté à les priver du plaisir de parler des choses qui sont à leur portée ? J'insiste beaucoup, ma chere enfant, sur la nécessité de se prêter aux foiblesses des autres, parce qu'il n'y a rien selon moi de plus à charge à la société, & de plus ridi-

cule, qu'une femme qui veut mettre tout le monde à son ton, sur-tout si elle est jeune. J'aimerois mieux mille fois effuyer tout le frivole d'une conversation où l'on ne s'entend pas, & où l'on parle, comme vous dites, un jargon vuide de sens, que de me trouver vis-à-vis de ces beaux esprits, occupés à me faire remarquer leur supériorité sur moi, & sur tout ce qui les environne. Adieu, ma chere Enfant, il est temps que je réponde au Marquis.

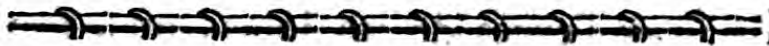
M A D A M E D U M O N T I E R

*AU MARQUIS DE ****

M O N S I E U R ,

JE ne suis pas peu surprise de voir notre chere enfant se tirer avec succès de sa premiere aventure ; car il faut l'avouer, l'entrée dans le monde, en est une fort embarrassante pour une jeune personne élevée dans la solitude ; mais quel progrès ne fait-on pas, quand on a le bonheur d'avoir un maître tel que vous ? Cette politesse aisée, qui

fait distinguer au premier coup d'œil une personne qui a de la naissance & de l'éducation, peut-on ne pas l'acquiescer, en vivant avec l'homme du monde, qui la connoît, & qui la pratique le mieux ? J'espère que ma Fille se perfectionnera chaque jour en marchant sur vos traces, & quoique vos exemples soient suffisants pour la rendre telle qu'elle le doit, je ne lui refuserai pas mes conseils, puisque vous me paroissez le souhaiter. Je suis, &c.



† L E T T R E

DE LA MARQUISE DE ***

J'E n'eus jamais tant de besoin de me rappeler la soumission que je dois aux ordres du Ciel ; il exige de moi le plus grand sacrifice. Votre dernière Lettre avoit déterminé le Marquis à m'accorder la satisfaction après laquelle je soupire depuis si long-temps. Avec quelle ardeur ne travaillois-je pas aux

† Nota. *Entre les dernières Lettres de Mad. du Montier & de la Marquise, & celle-ci, il y a une année d'interruption.*

préparatifs d'un voyage qui devoit me remettre encore une fois dans les bras de la meilleure de routes les Meres ; mon Epoux sembloit partager mon impatience : pouvions-nous prévoir l'obstacle invincible que la Providence alloit opposer à nos desseins ? Le Comte C. l'un des principaux Seigneurs que le Roi de Sardaigne ait choisi pour accompagner sa nouvelle épouse, avoit toujours eu pour moi les attentions les plus marquées. Comme il est depuis long-temps ami de mon Epoux, je n'attribuois l'excès de ses soins, qu'à son attachement pour le Marquis : ce cher Epoux m'avoit prié de traiter son ami avec distinction, & , comme je lui ai reconnu beaucoup de mérite, j'obéissois sans répugnance, & sans avoir le moindre soupçon des peines que je me préparois : mais pourquoi vous tenir plus long-temps en suspens ? Ce Comte que je croyois plein d'honneur & de probité, n'est qu'un perfide ; il trahit la confiance de son ami, il ose espérer de m'associer à sa perfidie ; il m'ôte jusqu'aux moyens de le fuir, & de me délivrer pour jamais de son odieuse présence. Ce qui rend mon état plus affreux, c'est qu'en apparence il ne m'a

donné aucun sujet de me plaindre de lui, & qu'au contraire, mon Epoux croit lui devoir beaucoup, puisque c'est par son moyen que je viens d'être nommée Dame d'honneur de la Princesse de *Lorraine*, aujourd'hui notre Reine, que je dois suivre à Turin. C'est dans cette occasion, ma chere Mere, ou j'ai besoin de vos conseils. Je vais vous détailler l'événement qui m'a fait connoître la passion du Comte, & je me conformerai absolument aux avis que vous me donnerez. Dans les derniers jours du carnaval, l'on donna un bal à l'Hôtel de Ville. Mon Epoux fit une partie de Masque avec le Comte & une Dame à laquelle son ami rend des soins depuis long-temps. Je ne fais par quelle fantaisie cette Dame, qui est de ma taille, voulut, un quart-d'heure avant que de partir, changer d'habit avec moi. Je ne voulus point lui refuser ce plaisir; & au moment que nous allions monter en carrosse, je fis cet échange, sans que personne s'en apperçût. Le grand nombre d'étrangers que le passage de la Reine attiroit à Chambery, mit beaucoup de confusion dans le bal; je perdis ma compagnie, & fatiguée de chercher inutilement, je m'assis auprès

d'un masque que je n'avois garde de reconnoître pour le Comte , puisqu'il avoit aussi changé d'habit. Je ne fais s'il me prit pour sa maîtresse , ou s'il feignit seulement de le croire pour avoir occasion de me découvrir ses sentiments : quoiqu'il en soit , s'étant approché de mon oreille , il me dit : cessez , Madame , de m'accuser d'ingratitude à votre égard , je fais tout ce que vous valez , & que ne donnerois-je pas pour vous être fidele ? mais la même fatalité qui vous force à m'aimer malgré mon inconstance , m'attache à la Marquise. Je connois sa vertu , & je ne me promets d'autre espoir que celui de l'adorer en silence ; elle ignorera éternellement les sentiments qu'elle m'inspire ; mais je sens qu'il ne seroit pas en mon pouvoir de rompre mes chaînes , quelque accablantes qu'elles soient. Plaignez-moi , Madame , & souffrez que je demeure votre ami , puisqu'il ne m'est plus possible d'être votre amant. J'étois demeurée si interdite aux discours du Comte , dont j'avois reconnu la voix , que je fus fort long-temps sans avoir la force de lui répondre. Je ne savois si je devois fuir , ou si je devois profiter de son erreur pour lui ouvrir les yeux

sur l'indignité d'une passion qui lui faisoit violer les plus sacrés devoirs. Pendant que je balançois sur le parti que je devois prendre, mon Epoux me joignit avec la maîtresse du Comte qui s'étoit démasquée. Le Marquis badina beaucoup de l'erreur où l'avoit jetté notre métamorphose; il me força d'ôter mon masque, & d'entrer dans une salle où il m'avoit fait préparer des rafraichissements; je l'y suivis sans savoir ce que je faisois. Le Comte paroissoit confondu; & si mon Epoux eût été moins occupé du soin d'écarter la foule, il se seroit apperçu qu'il se passoit en nous quelque chose d'extraordinaire. Heureusement pour moi la confusion augmenta tellement, que la maîtresse du Comte proposa de se retirer. Je souhaitois fort d'être seule pour examiner la conduite que je devois tenir; mais il ne fut pas possible de me déterminer à rien: je trouvois un égal danger à me taire, ou à faire connoître au Marquis les sentiments de son ami; votre lettre vint terminer mon embarras. Mon Epoux me promit qu'aussi-tôt après le départ de la Reine il me procureroit le plaisir de vous revoir. Il ne m'étoit pas difficile d'éviter jusqu'à ce moment de

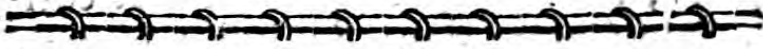
me trouver seule avec le Comte, & j'espérois de prendre avec vous les mesures les plus convenables en une rencontre si fâcheuse. Cette pensée me tranquillisa un peu : je le fus entièrement le lendemain, lorsque le Marquis m'annonça que le Comte ayant été nommé Grand-Maître de la maison de la Reine, étoit parti en poste pour Turin, où il avoit été mandé par le Roi. Mais je n'eus pas long-temps sujet de me réjouir ; six jours après mon Epoux me présenta une lettre du Comte, dans laquelle il lui annonçoit que sa Majesté me faisoit l'honneur de me choisir pour une des Dames d'honneur de la Reine. Mon Epoux applaudissoit à l'amitié de son ami qui m'avoit procuré cet avantage ; que ne pouvoit-il pénétrer ses motifs ? il auroit partagé ma haine pour lui. Cette nouvelle m'avoit accablée : le Marquis attribua mon chagrin au peu de goût que j'ai pour le monde, & me rappelant ce que je dois à mon fils, il me conjura de vaincre mes répugnances, & de ne pas perdre cette occasion d'avancer ma famille qui peut devenir nombreuse ; car je me crois au troisieme mois d'une seconde grossesse. Quelle violence ne me fuis-je point fait, & quel supplice n'ai-je

pas souffert pour lui taire la trahison de son ami ! Jusqu'à ce moment j'avois essayé de le justifier dans mon esprit, en me représentant, que je ne devois qu'au hazard le connoissance de ses sentimens ; je me flattois qu'il profiteroit du secours de l'absence, pour détruire une passion qui n'étoit soutenue d'aucun espoir, comme il l'avoit lui-même : sa conduite me désabuse ; il a moins cherché à obliger son ami qu'à se procurer de nouvelles occasions de l'outrager. Je soupçonne quelquefois qu'il avoit engagé sa Maîtresse à changer d'habit avec moi pour pouvoir me faire l'aveu de ses sentimens, sans que je pusse m'en plaindre ; car étoit-il naturel de choisir l'occasion d'un bal pour lui parler d'une pareille affaire ? Mais en ce cas, quelle auroit été la cause de la confusion qu'il éprouva lorsqu'il connut son erreur ? Je m'y perds, ma chere Mere, éclairez-moi, conduisez-moi : vous aurez la bonté de me faire une réponse particuliere à celle-ci, & il vous plaira y en joindre une autre que je ferai voir au Marquis, à moins que vous ne jugiez qu'il ne soit plus nécessaire de l'instruire des dispositions de son ami : ce dernier parti me mettroit

bien à mon aise ; puisque selon toutes apparences cette connoissance romproit mon voyage de Turin , & tout commerce avec le Comte.

Si quelque chose pouvoit me consoler dans la cruelle situation où je me trouve , ce seroit les sentimens de mon Epoux à votre égard. Sa vénération pour vous , son amitié pour mon pere , & sa tendresse pour moi , lui donnent des sentimens de Pere pour toute notre famille. Il demande ma sœur avec empressement & se charge de son établissement. La pauvre enfant perdra sans doute beaucoup en s'éloignant de vous ; mais , ma chere mere , elle fera ma consolation. La nécessité de lui répéter vos sages instructions , me les rappellera à moi-même , si j'étois assez malheureuse pour les oublier.

J'attends votre réponse , & comme il ne seroit pas possible que ma sœur pût être ici avant notre départ , si vous m'accordez la grace que je vous demande , je ferai partir la femme de chambre de laquelle je vous ai souvent parlé , & aux soins de laquelle je puis la confier. Adieu , ma chere mere. Que je vais souffrir en attendant votre réponse.



R E P O N S E

A L A P R E C E D E N T E.

JE partage, ma chere enfant, le chagrin que vous cause la situation pénible dans laquelle vous vous trouvez ; mais je suis tranquille sur les suites de cette aventure. Depuis votre mariage, je vous vois entre les mains de la Providence, elle dispose tout pour votre bien ; abandonnez-vous sans réserve à ses divines dispositions, sans essayer de les changer & de les accommoder à vos petites vues. Elle saura vous conduire au but par les voies qui paroissent vous en éloigner davantage.

Vous auriez fait une grande faute d'instruire votre mari des dispositions du Comte : il n'est presque point d'occasion où l'on puisse prendre un pareil parti. Je fais que le Marquis n'auroit aucun sujet apparent de se plaindre de son ami, mais cela jetteroit entre eux des semences de division, qui pourroient avoir avec le temps, les suites les plus terribles. La vraie vertu craint les

éclats, & il est d'autres moyens de contenir le Comte dans de justes bornes. Je suis persuadée que les changements d'habits étoient de sa façon : il a pénétre la difficulté de vous rendre sensible, & la maniere dont il s'y est pris, me découvre toute la grandeur du péril où vous êtes exposée. Cet homme connoît le cœur humain, le vôtre particulièrement, & le tour qu'il a pris pour vous déclarer ses sentimens, prouve moins l'estime qu'il fait de votre vertu, que l'espérance où il est de l'appriivoiser. Ne craignez point qu'il vous renouvelle l'aveu de sa passion; il fait que ce seroit gêner ses affaires. Il lui suffit que vous soyez instruite de son amour, & que vous puissiez attribuer à ce motif toutes ses actions. Il n'en fera aucune qui puisse être capable de vous effaroucher, & il ne tiendra point à lui que vous ne croyez que son respect pour vous a étouffé tout autre sentiment dans son cœur; c'est qu'il lui importe de gagner votre estime, votre confiance, & peu à peu votre cœur. Je vous avoue, ma chere enfant, qu'il ne pouvoit mieux s'y prendre. Vous avez d'abord conçu contre lui indignation la plus vive, & vous vous soutiendrez dans ce senti-

ment autant de temps que vous le croirez coupable : la plus légère récidive vous fortifieroit ; mais , s'il peut vous convaincre qu'il est la victime de son respect pour vous : s'il vous prouve la violence de sa passion , par celle qu'il se fera pour l'empêcher de paroître , vous cesserez de le haïr , & l'indignation fera place à la pitié : dans cette dangereuse situation , il fera parler ses bienfaits ; son emploi lui donnera à chaque instant l'occasion de vous rendre de nouveaux services : & que ne peut point la reconnoissance sur un cœur fait comme le vôtre ? Voilà , ma chere Marquise , quelles sont les vues du Comte ; mais il est aisé d'échapper au danger , quand on connoît la marche de son ennemi. Je ne vous parle point du recours continuel que vous devez avoir au Seigneur ; c'est lui seul qui peut vous guider dans une pareille rencontre ; mais je vais vous dicter en deux mots la conduite extérieure que vous devez tenir à l'égard du Comte. Evitez avec soin d'avoir pour lui une attention plus marquée que pour toutes les autres personnes que vous voyez ; mais évitez davantage les précautions extraordinaires. Il connoît votre vertu , & il prendroit ces précautions comme

des preuves de la défiance où vous feriez de vos forces à son égard. Que votre tranquillité le persuade de votre indifférence, du peu de cas que vous avez fait de sa déclaration, & du peu de danger que vous trouvez à le voir. Continuez à le convaincre, non par vos discours, mais par vos actions, de votre attachement pour vos devoirs, & de la solidité de votre vertu. En un mot, pendant qu'extérieurement vous prendrez toutes les précautions convenables pour ne rien faire qui puisse nourrir sa passion, comportez-vous de manière à lui laisser croire que vous n'avez regardé son aveu que comme une badinerie qui vous a fait trop peu d'impression pour que vous puissiez vous en souvenir. Soyez sûre, ma chère fille, qu'une pareille conduite le déconcertera, le guérira peut-être par le dépit, & par le peu d'espoir de réussir.

Vous allez donc être exposée sur le grand Théâtre de la Cour : vous allez habiter ce pays où regne la duplicité, la fourberie, la trahison, l'ambition, l'envie, la jalousie : je vous en félicite, ma chère fille. Ce pays n'est dangereux que pour ceux qui y entrent le bandeau sur les yeux. Graces au Ciel, les vôtres sont ouverts, vous y portez le

fang froid nécessaire pour juger saine-
ment du spectacle, & je ne doute pas
que vous n'en sortiez pénétrée de mé-
pris pour ce qu'on appelle plaisirs, gran-
deurs, dignités. Vous allez voir le mon-
de dans son éclat, dans son triomphe :
que vous le trouverez petit & indigne
d'occuper, d'amuser même une ame
raisonnable ! Je me fais une joie sen-
sible de votre surprise à la vue des étran-
ges scènes qui vont se passer à vos yeux,
& dont je vous prie de me faire part.
Votre Pere est au comble de sa joie de
vous savoir dans le poste brillant où
vous venez d'être nommée ; il écrit au
Marquis, & en lui faisant son compli-
ment, il le remercie de sa bonne vo-
lonté pour votre sœur, dont il lui aban-
donne la fortune. Je vous charge de sa
conduite, elle a plus de raison qu'on
n'en a d'ordinaire à quatorze ans, &
j'espère qu'à l'aide de vos leçons j'au-
rai d'elle toute la satisfaction possible.
C'est un témoin de vos actions qui vous
engagera à continuer de les faire de ma-
nière, que vous n'ayez jamais à en rou-
gir ni devant Dieu, ni devant les hom-
mes. Je laisse à votre prudence le temps
& la manière de son départ. Je vous
embrasse mille fois.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE*****A MADAME DU MONTIER.*

MA CHERE MERE,

J'avois dessein de vous écrire avant mon départ de *Chambery* ; mais depuis l'arrivée de la Reine, il ne m'a pas été possible de disposer d'une heure. Cette Princesse a pour moi mille bontés, & n'a pas voulu que je la quittasse un moment. La Princesse de Lorraine, aujourd'hui Reine de Sardaigne, est grande & bien faite ; sans être belle elle est extrêmement aimable. Un air de bonté répandu sur toute sa personne, lui gagne le cœur de ceux qui l'approchent. Elle paroît oublier son rang avec les personnes qu'elle admet à l'honneur de sa confiance, & déjà je suis avec elle avec une aisance, qui diminue de beaucoup le chagrin que me cause l'élévation à un poste qui me fait mille jalouses. Cette bonne

Princesse a le cœur sur les levres ; mais elle paroît gênée de l'air grave des Dames qui lui ont été données , & s'accommode mieux de mon air naturel ; elle me fait là dessus de petites confidences qui m'annoncent que j'aurai bientôt la confiance , & je tâcherai de m'en servir de maniere à ne point recevoir de reproches.

Nous partîmes jeudi dernier par un assez beau temps pour la saison. Nous couchâmes dans un village appelé *Aiguebelle* ; il fit le soir une petite pluie , & les gens du pays nous assurèrent qu'il neigeoit sur les montagnes. Pour arriver à S. Michel , nous passâmes par des chemins que je trouvois horribles , & que l'on m'assuroit être magnifiques en comparaison de ceux qui devoient suivre. Mais ce qui me surprit fut de voir que la plupart des gens de la campagne avoient une grosseur à la gorge , qu'ils appellent *Goître*. Chez quelques-uns , cette éminence est grosse comme la tête d'un enfant. L'on dit que cette infirmité est causée par les mauvaises eaux qu'ils boivent ; ils n'en paroissent point incommodés , & mon mari m'assure que c'est un agrément. Depuis *St. Jean de Morienne* jusqu'à

St. Michel, l'on ne voit rien que des montagnes couvertes de neige, & l'on est obligé, pour garantir sa vue, de porter des verres sur les yeux. Le soir, la Reine me dit, en me serrant la main, ha ! ma chere, les vilaines gens, le vilain pays ! Mais ce fut bien pis le troisieme jour de notre voyage. Nous étions dans des chemins étroits, bordés de précipices & de Cyprès ; il faisoit un froid si cuisant, que malgré nos boules dont on changeoit l'eau à tous les villages, nous mourions de froid. Il fallut monter une montagne pavée, faite en pain de sucre, qui étoit environnée de précipices ; la Reine trembloit de toutes ses forces, & je n'étois pas fort assurée. Un faux pas de nos chevaux, ou plutôt de nos mulets, nous eut envoyés à l'autre monde. Nous avons pour nous récréer la vue, une riviere dont les eaux font un bruit épouvantable, & sont noires comme de l'encre, parce qu'elles entraînent des ardoises pulvérisées, à ce que me dit le Marquis. Au milieu de ces horreurs, nous admirames une cascade naturelle de plus de deux cents pieds de hauteur, dont nous fûmes mouillés ; car il en faut passer fort proche :

elle geloit en partie en tombant , ce qui produisoit mille figures , qui , pénétrées des rayons du soleil , paroiffoient peintes des couleurs les plus vives. Nous arrivâmes à *Lanebourg* , village situé au pied du Mont *Cenis* , transies de froid. Je ne puis vous exprimer la compassion dont je fus saisie à la vue de ces pauvres gens , ensevelis sous un habit & des bonnets de bure ; ils ont à peine la figure de créatures raisonnables. La Reine voulut qu'on les laissât approcher ; elle les interrogea avec bonté , & comme elle examinoit leurs grandes robes liées d'une grosse ceinture au dessus de la gorge , *c'est l'habit de la froid* , lui dit une de ces femmes. Et comment pouvez-vous supporter ce froid , lui demanda la Reine ? Sauf votre respect , lui dit cette femme , nous vivons dans nos étables avec nos bêtes. La Reine leur fit distribuer de l'argent ; je vuidai mes poches & celles du Marquis , qui se divertissoit à me voir courir de maison en maison. Ha ! ma chere mere , quelle pauvreté ! quelle misere ! Je n'oublierai jamais ce spectacle , & il me rendra bien douloureuses les profusions qui se font dans nos maisons. On peut

dire avec vérité que ces misérables se nourriroient avec délices , des miettes qui tombent de nos tables. Les petits enfants couchés dans le fumier avec les brebis, ne se distinguoient qu'à peine. Je n'avois plus rien , je défis mes jupes de dessous , & mes femmes de chambre en firent autant , pour envelopper plusieurs de ces misérables , dont les haillons couvroient à peine la nudité. Quelqu'un de la suite de la Reine m'ayant vu chargée de tous ces jupons de dessous , en fit appercevoir cette Princesse , & comme elle est bonne , elle me dit de promettre de sa part une robe pour chaque enfant du village , ce qui excita mille cris de joie , & lui attira autant de bénédictions. Quelle volupté , ma chere mere , d'adoucir à si peu de frais la misere de ces pauvres créatures ! Si les riches pouvoient concevoir celle que j'éprouvois dans ce moment , leur amour propre les engageroit à supprimer toutes leurs folles dépenses ; que dis-je , ils se priveroient de leur nécessaire , pour jouir du plaisir que leur procureroient la joie , le transport , la reconnoissance des pauvres qu'ils assisteroient.

Le lendemain dimanche étoit notre grande

grande journée; il falloit passer le Mont-Cenis, dont je ne puis prononcer le nom sans frémir. Représentez-vous une montagne dont on n'apperçoit point le sommet, & qui paroît presque droite en quelques endroits. Elle est toute couverte d'une neige, dans l'épaisseur de laquelle les voyageurs trouvent souvent leur tombeau. Un chemin fort étroit conduit au haut de la montagne; des croix plantées d'espace en espace indiquent cette route périlleuse, dont on ne pourroit s'écarter sans risquer de tomber dans des précipices que la neige couvre. Ces croix marquent aussi les endroits où l'on a trouvé de pauvres voyageurs morts de froid; & nos guides, pour nous rassurer, avoient soin de nous en faire l'histoire. Nous étions portés par des hommes, dans des especes de chaises de bois, & comme on ne peut aller deux de front, il n'y a pas moyen de tromper la frayeur & l'ennui par la conversation. Le Marquis alloit devant moi, & j'étois suivie du Comte, que nous avons trouvé à *Lanebourg*, & qui n'avoit rien épargné pour me procurer les commodités nécessaires dans cette pénible route. Elle me parut bien longue, aussi-bien

que la plaine. Nous nous réchauffâmes dans un hôpital qui est au milieu, & où l'on est obligé de garder les passants quand ils sont surpris de l'orage; car quand il fait un certain vent, il amène tout-à-coup dans la montagne une si grande quantité de neige, qu'on risque d'y rester enseveli. Nous nous réchauffâmes encore un moment dans un cabaret qu'on nomme *la Grande Croix*, & qui est à l'extrémité de la plaine; je croyois toucher à la fin de mes peines, mais le plus difficile restoit à passer. Je ne trouve point de terme pour vous exprimer l'horreur de cette descente. Le soleil s'y faisoit sentir avec une ardeur étonnante, & mes femmes qui n'avoient point de masques, en eurent le visage tout pélé. Ce soleil fond la neige tout le jour, & comme elle gele pendant la nuit, on marche sur un miroir, dans un sentier qui souvent n'a pas quatre pieds de large; à droite vous avez sur la tête des rochers que je serois tentée de croire plus vieux que le monde; ils paroissent suspendus, & prêts à vous écraser à chaque instant; à gauche ce sont des précipices qu'on ne peut envisager sans frémir. Les torrents qui du haut

des rochers se précipitent dans les abysses , font un si terrible bruit , qu'on ne peut s'entendre parler. Mes porteurs avoient beau me rassurer , en me disant qu'il n'y avoit aucun danger , je me croyois à ma dernière heure , & me recommandoïis à Dieu de tout mon cœur. Ces hommes couroient sur cette glace avec une intrépidité qui augmentoit ma crainte ; ils tomboient fort souvent sur le derrière , mais ils sont faits à cet accident , & celui qui est devant , semble avertir à point nommé de la chute de son camarade , car il pose la chaise si à propos , qu'il n'arrive aucun accident. Croiriez - vous , ma chere Mere , qu'au milieu de ces rochers , de ces torrents , de ces précipices , on trouve un village habité par des créatures humaines ? Nous nous arrêtâmes un moment dans ce lieu qu'on appelle *la Ferriere*. La Reine me dit , si cela dure encore quelque temps , je mourrai avant d'arriver.

Enfin , nous sortîmes de ce terrible lieu , & arrivés au pied du mont , dans un endroit qu'on nomme *la Novalaise* , nous trouvâmes le plus beau pays du monde. C'étoit un printemps qui faisoit oublier l'hiver affreux qu'on

venoit d'éprouver. Il ne se passa rien de remarquable jusqu'à la rencontre du Roi. La Reine voulut fléchir un genou & lui baiser la main ; mais il l'en empêcha & l'embrassa. On servit des rafraîchissements , & la Reine dit au Roi , que la première grâce qu'elle lui demandoit , étoit l'assurance de ne plus repasser par le chemin qu'elle venoit de faire. Le Roi le lui promit en riant. Ce Prince a la conversation fort amusante , & il fait se dépouiller à propos de sa grandeur. Enfin , nous venons d'arriver à Turin , & , malgré ma fatigue , je n'ai pu m'empêcher d'admirer cette ville où l'on entre par une allée droite , bordée de grands arbres , qui a plus de six milles d'Italie , & qui est terminée d'un côté par la ville , de l'autre par le château.

Je ne vous parle point de la cérémonie du mariage , & des fêtes à cette occasion. Je suis encore éblouie de toutes ces magnificences , qui peuvent ne me paroître telles que parce que je n'ai jamais rien vu , & qui vous intéresseroient peu. J'obéis , comme vous le voyez , fort exactement aux ordres de mon Pere , qui vouloit un détail circonstancié de mon voyage. Je suivrai

les vôtres par rapport à ce que vous me mandez dans votre dernière. J'attends la petite avec impatience : mon Dieu ! que je la plains d'avoir à faire une si terrible route ! Malgré l'horreur qu'elle m'a inspirée , je ne balancerois pourtant pas à me mettre en chemin tout à l'heure , s'il ne s'agissoit que de cela pour vous assurer de bouche que je suis , &c.





R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

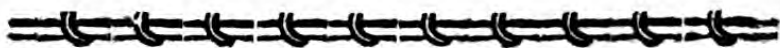
JE vous félicite , ma Fille , d'être enfin sortie de vos torrents , de vos montagnes , de vos précipices. Votre Lettre m'a fait souvenir d'*Annibal*, qui fraya , dit - on , ces terribles routes. Vous n'auriez pas été propre , je crois , à suivre ce grand homme , & l'on peut , sans vous faire injustice , vous accuser d'être un peu poltronne. Votre pauvre Reine frémissoit aussi-bien que vous , à la vue de ces précipices. Ils ne lui traçoient pas mal l'image de ceux auxquels elle va être exposée sur le trône. Oui , ma chere enfant , l'on court moins de risque en descendant le *Mont-Cenis* , qu'en vivant au milieu de la Cour & des Courtisans. Que cela ne vous décourage point ; je vous le disois au commencement de votre mariage , il y a des graces pour toutes les situations : vous l'éprouverez , si vous continuez à mettre en Dieu toute votre confiance , & que vous puissiez lui

dire avec le Prophete : *Je n'ai point détourné mes yeux des montagns célestes, d'où je dois attendre mon secours.* Enfin, ma chere enfant, vous voici dans l'occasion d'apprécier au juste les honneurs, les grandeurs & les richesses. Je suis sûre, que votre dégoût pour tous ces faux biens augmentera de beaucoup ; mais il ne faut le laisser paroître que dans les occasions où l'on voudroit vous persuader de les préférer aux biens célestes. Du reste, souvenez-vous que, chargée seulement du soin de votre salut, vous ne répondrez pas de celui des autres ; gémissiez sur leurs défordres, mais si bas, que personne ne puisse en être témoin.

La confiance de la Reine vous honore ; mais elle vous prépare peut-être bien des peines. La jalousie de vos concurrentes va leur ouvrir les yeux sur votre conduite ; & avec quel plaisir n'exerceroient-elles pas leur malignité, si vous leur en donniez la plus légère occasion ? Que l'amitié de la Reine ne serve qu'à vous rendre plus humble. Si cette Princesse vous demande vos conseils, inspirez-lui un esprit de tranquillité, qui l'éloigne des cabales, des intrigues ; que toutes occupée du soin de

plaire à son Epoux , elle lui laisse gouverner absolument son Royaume , & ne se serve du pouvoir que cette conduite lui acquerra sur son esprit , que pour procurer le bien de ses sujets. Inspirez-lui sur-tout une vraie tendresse pour le Prince de *Piemont* , & les autres Enfants de son Epoux. Adieu , ma chere : toute occupée du départ de votre Sœur , je suis forcée d'abrégér ma lettre. Cette petite personne ne se possède pas de joie , d'être sur le point de vous joindre. Je suis persuadée , que le plaisir de voir le monde a autant de part que son amitié pour vous , au contentement qu'elle éprouve. Cet enfant m'effraie quelquefois ; sans qu'on puisse dire qu'on lui découvre encore un vice , elle est d'une vivacité , d'une pétulance , qui décide un tempérament tout de feu ; mais je me repose absolument sur vous , du soin de tirer parti de son caractère. Adieu de nouveau , ma très-chere.





L E T T R E .

DE LA MARQUISE ***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

J E viens de recevoir une lettre de ma sœur, datée de *S. Jean de Morienne*, elle supporte à merveille les fatigues du voyage, & passera demain le *Mont-Cenis*, par le plus beau temps du monde; elle trouvera au pied de cette montagne le vieux valet de chambre du Marquis, qui aura soin d'elle & lui fera donner les plus habiles porteurs; ainsi vous devez être tranquille sur cet article.

Nous sommes ici dans un tourbillon qui ne nous permet pas un instant de réflexion. Je ne puis pourtant m'empêcher d'en faire quelques-unes à la dérobée, sur les mouvements qu'on se donne pour plaire à la nouvelle Reine. Vingt femmes que je connois à peine, m'accablent de caresses, de louanges, de confidences même, parce que cette

Princesse m'honore de ses bontés. Il m'eût été facile d'être la dupe de ces fausses femelles ; mais graces aux soins qu'elles se donnent pour s'entre-nuire , je les vois sans masque. Je sens un penchant pour vous dont je ne suis pas la maîtresse , me disoit l'une d'elles il y a quelques jours ; ainsi je veux en amie vous instruire du caractère de mille femmes à qui vous risqueriez beaucoup d'accorder votre amitié ; & tout de suite elle entame une histoire où elle a soin de me faire sentir, que celles qu'elle déchire ont tenu des discours défobligeants de moi. J'ai beau lui dire , que je méprise ces sortes de choses, & que je ne suis pas curieuse des actions d'autrui , rien ne peut arrêter sa langue , & je crois qu'elle parleroit encore , si l'une de celles qu'elle venoit de peindre , n'eût interrompu notre tête à tête. Elles se firent mille caresses , & cette dernière étant restée maîtresse du champ de bataille , peignit à son tour son amie , avec un pinceau trempé dans la fiel. Quoiqu'il ne me soit point permis d'imposer silence à ces femmes , qui sont bien au dessus de moi , je vous avoue , ma chere Mere , que je me fais une vraie peine d'écouter tant de médisances ; j'ai beau

paroître distraite , ennuyée , glacée , ces femmes livrées au plaisir de déchirer leurs rivales , ne soupçonnent pas le chagrin qu'elles mē causent. Ne pourrois-je pas , sans manquer à ce que je leur dois , leur dire une fois pour toutes que je suis chrétienne , & que la charité ne me permet pas d'écouter ces sortes de discours ? Mais ce n'est pas seulement sur cet article que mes oreilles sont à la torture ; la pureté des mœurs n'est pas mieux traitée dans ce pays , que la charité. Une femme vertueuse , disoit il y a quelques jours un vieux libertin , est une femme qui , respectant les bienséances , ne s'est jamais affichée , mais a su si bien ménager ses affaires , que le public n'en ait jamais été informé ; sauvez le scandale , vous sauvez le crime. J'avoue que cela est pénible , ajoutoit-il ; il faut bien débiter , se gêner extrêmement les premières années qu'on paroît dans le monde , se faire une réputation à l'abri de laquelle on puisse se dédommager dans la suite de la contrainte qu'on s'étoit imposée.

Je n'ai rien à vous mander du Comte : La dissipation que causent les fêtes qui se succèdent les unes aux autres , les devoirs qu'exige la place qu'il occupe , ne

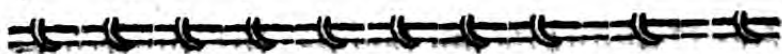
lui permettent pas de me voir, souvent , & quand il peut se dérober quelques instants , il se comporte de maniere à ne me donner aucun sujet de plainte. J'admire la justesse avec laquelle vous avez prévu sa marche ; mais je suis trop bien instruite pour en être la dupe. Je ne puis actuellement achever ma lettre , le Marquis me fait dire qu'il m'amene compagnie

En vérité , ma chere Mere , il est des usages bien singuliers dans ce pays. Vous ne vous douteriez jamais du sujet pour lequel on m'a fait quitter ma lettre ; c'est pour me donner un amant dans les formes , qui , sous le nom de *Sigisbé* , doit s'attacher à suivre mes pas , & me servir plus assidument qu'un valet de chambre. Cet honnête homme doit porter mes livrées ; me mener au spectacle ; avoir soin que j'y sois bien à mon aise ; & le Marquis , il n'en est pas question. On est scandalisé de nous voir ensemble ; nous donnons un mauvais exemple , qu'on est bien éloigné de suivre à la vérité ; mais on ne sauroit prendre , dit-on , trop de soin , pour empêcher que de pareils travers ne s'introduisent dans la société , où un mari ne doit se trouver avec sa femme que la nuit. J'ai

d'abord pris tout cela pour badinage , mais l'on m'a dit très - positivement , qu'il n'y avoit point de Dame qui n'eût un *Sigisbé* , & le Marquis voyant mon embarras à faire ce ridicule choix , a eu la bonté de nommer le Comte , pour faire auprès de moi ce beau personnage. Je vous avoue que mon sang s'est glacé dans mes veines à cette proposition ; je ne fais si je n'aurois pas fait quelque sottise pour me tirer d'embarras , mais le Comte a eu la générosité de refuser ce poste , sous prétexte qu'il est engagé. Dans le moment qu'il prononçoit ces paroles , il m'a jeté un regard qui m'a trop instruite du motif de son refus , pour qu'il pût rien avoir de choquant pour moi. Le Marquis , en se plaignant d'avoir manqué son coup , m'a dit qu'il s'en rapportoit donc à moi pour un choix si important , & qu'il me prioit de présenter un ruban à celui que je choisirois pour mon Chevalier. J'ai détaché le ruban de mon bouquet , & m'étant levée en riant , je l'ai attaché au chapeau du Marquis , en disant que j'étois engagée aussi , & que j'aurois , comme le Comte , le privilege de rester fidelle à mon gré. J'ai soutenu la plaisanterie , & les choses en sont de-

meurées la , parce qu'on s'est attaché à faire la guerre au Comte sur son engagement secret ; cela lui a donné lieu d'exposer ses sentiments avec une énergie qui m'a convaincue qu'il est bien éloigné de sa guérison. Que feroit-ce s'il s'étoit prêté à la folie du Marquis , & qu'il m'eût mise dans la nécessité de le voir & de l'entendre à chaque moment. Mais admirez ma situation ; je cherche des motifs à son refus , qui diminuent le prix du sacrifice qu'il m'a fait ; je ne veux rien lui devoir , & j'ai un vrai dépit d'être forcée de lui faire gré de ce qu'il vient de faire. Mon Dieu , que j'étois heureuse à Chambéry ! & que les personnes qui toutes entières à leurs devoirs ne sont point assujetties à la contrainte que j'éprouve , doivent chérir leur sort !





R É P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

Pour le coup, ma chere Fille, vous allez trouver ma morale bien relâchée ; je décide pour le *Sigisbé*, & peu s'en est fallu que de concert avec votre Epoux, je n'aie nommé le Comte. N'allez pourtant pas me condamner sur l'apparence, & vous imaginer que je vous conseille d'accepter un amant : ces deux animaux sont d'une espece toute différente, & de mémoire d'homme, il n'est point arrivé que le premier soit devenu le favori de la Dame à laquelle il se dévoue : aussi le mari le plus jaloux, voit-il d'un œil tranquille les assiduités du *Sigisbé*, & seroit montré au doigt s'il s'en formalisoit. Le Chevalier de *Matha* n'étoit pas mieux instruit que vous de ces us & coutumes ; il se trouva par hazard avec l'Epoux de la Dame dont il portoit les livrées, & cet Epoux ayant commencé

son discours par ces mots : *puisque vous êtes l'amant de ma femme*, fut interrompu par le Chevalier, qui jura ses grands Dieux, que c'étoit une calomnie. Tant pis pour vous, repliqua le mari piqué, il ne me convient pas de vanter ma femme, mais je puis dire sans vanité, qu'il en est peu à la Cour, qui méritent mieux qu'elle les soins d'un honnête homme, & que vous pourriez faire un plus mauvais choix. Ho ! Monsieur, reprit le Chevalier, ne vous fâchez pas, je serai l'amant de votre Epouse puisque vous le trouvez bon ; il ne sera pas dit que nous nous brouillons pour cela. Vous êtes dans le cas du Chevalier, ma chere Fille, & comme lui vous devez accepter un *Sigisbé*, & dire au Marquis, *il ne sera pas dit que nous nous brouillons pour cela.*

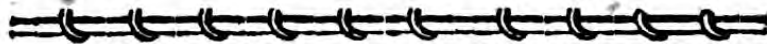
Je suis un peu plus embarrassée à décider l'autre cas sur lequel vous m'avez consultée. La bienfiance ne vous permet pas d'imposer silence à des personnes au dessus de vous, mais rien n'empêche qu'en leur présence, vous ne fassiez tomber adroitement le discours sur la médifance, & alors vous pouvez, tout à votre aise, exprimer l'horreur que vous avez pour ce vice. Con-

tinuez toujours à laisser voir par votre air distrait & ennuyé, le peu de plaisir que vous cause le récit des actions d'autrui, & peu à peu l'on entendra ce langage muet. Vous n'avez encore rien vu par rapport à l'hypocrisie qui regne à Turin ; la religion est un masque dont on essaie de couvrir les actions les plus criminelles. Votre Pere a fait quelque séjour en ce pays-là & connoît parfaitement les Piémontois : quelle différence de ces mœurs à celles de vos bons Savoyards ; aussi y a-t-il une vraie antipathie entre ces deux nations, qui sont sous une même domination ; & les hautes montagnes qui les séparent, les éloignent moins que la contrariété des sentiments. La petite, qui doit être actuellement auprès de vous, m'a écrit de la Novalaise ; elle me paroît, ne vous déplaise, plus courageuse que vous, & se loue beaucoup des attentions de son conducteur. Je ne vous recommande point cet enfant ; persuadée qu'elle est entre vos mains comme dans les miennes, je suis tranquille. Je viens de recevoir une lettre de Nancy, dont vous pourrez faire votre cour à la Reine. Mr. *de la Galisiere* en a pris possession pour le Roi de Pologne ; l'Eglise

retentissoit des sanglots du peuple, & le *Te Deum* qui fut chanté en musique fut à peine entendu. Ceux qui ont prêté le serment de fidélité, & qui ne pouvoient eux-mêmes retenir leurs larmes, ont pris leurs texte sur cette affliction générale, & ont dit à la *Galisiere*, que la douleur de ce peuple en perdant ses Princes, étoit un sûr garant de leur attachement pour leurs Maîtres, dont ils donneroient toujours des preuves à S. M. le Roi de Pologne, actuellement Duc de Lorraine & de Bar. Ce Prince est tout propre à les consoler. J'eus l'honneur de le saluer à Meudon dans mon dernier voyage; je n'ai jamais vu d'homme plus populaire. Ses Domestiques le regardent comme leur Pere, & il les traite comme ses enfants, ne dédaignant pas d'entrer dans les plus petits détails sur ce qui les regarde, avec un air de bonté qui lui gagne les cœurs. Si les Grands vouloient s'abaisser à propos, ils se feroient adorer de leurs inférieurs, & le respect qui est fondé sur l'amour, est bien flatteur & bien solide. Vous l'avez éprouvé, ma chere enfant, & vous l'éprouverez chaque jour davantage, si vous continuez à vous souvenir que rien dans la réalité

ne vous distingue de vos inférieurs : ils sont hommes comme vous , & peuvent accorder extérieurement quelque chose à votre rang ; mais ils savent s'en dédommager & vous remettre à votre place naturelle , si vous ne faites vos efforts pour les surpasser en vertu ; surtout en humanité & en humilité. Votre sœur , avant son départ , a reçu sur ce sujet une excellente leçon : la petite personne est haute , & se donna des airs vis-à-vis quelques-unes de ses compagnes ; l'une d'elles lui dit avec aigreur , vous avez raison , Mademoiselle , de vous en faire à croire , nous ferons toujours vos très - humbles servantes ; car le moyen d'imaginer qu'il se casse des chaises de poste pour faire entrer des Marquis dans notre famille. Je fus charmée de cette aventure , & fis un présent à celle qui avoit si bien humilié l'orgueil de la petite. Le lendemain son Pere vint me demander excuse de sa grossièreté & m'amena cet enfant qui n'a que douze ans , & qui me dit en pleurant qu'elle étoit bien fâchée d'avoir mal parlé. Elle ajouta avec une effusion de cœur qui me charma , ce n'est pas que je sois fâchée de voir la Marquise une grande

Dame ; elle seroit devenue Reine que j'en serois contente , car elle est bien bonne , & n'a jamais été fiere. La nature s'exprimoit dans cette pauvre enfant ; si elle eût été plus raisonnable , elle n'auroit eu garde de tenir ce discours ; mais assurément elle auroit pensé ce qu'elle a dit. Adieu , ma chere , ne dites rien de ceci à votre Sœur , elle se tiendrait sur ses gardes , & je souhaiterois que vous la voyez *in naturalibus*.



L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

J E suis toute glorieuse de me trouver en quelque conformité avec le célèbre *Voiture*. Mon Pere me demanda la description de Turin ; on l'avoit chargé de celle du Valentin , & il ne put jamais décider si la Cour devoit aller avant le Perron , ou le Perron avant la Cour. Je suis précisément dans le

même cas ; & l'on me permettra de m'en tirer à peu près comme lui ; point de détail , & que mon pere se contente que je lui rappelle en général , qu'on voit ici presque autant de palais que de maisons ; que les Eglises y sont superbes ; qu'elles servent de théâtre aux Dames pour étaler leur parure , de lieux de rendez-vous aux amants , & de retraite aux assassins. Ce que je vous écris est exactement vrai. J'accompagnai la Reine aux Carmélites il y a deux jours , & je vis sur les marches de leur Eglise une espece de tente , d'où sortit un spectre couvert de haillons , qui vint se jeter aux pieds de la Reine. Cette Princesse , quoiqu'elle eût été prévenue , fut saisie de frayeur ; jugez de la mienne à la vue de cet homme , qui porte ses crimes écrits sur son visage , si je puis me servir de ce terme. Le métier de cet honnête homme est d'assassiner ceux dont on a envie de se défaire ; & comme cette envie prend assez naturellement aux Piémontois qui croient avoir sujet de se plaindre de quelqu'un , ce misérable ne manque pas d'occupation. On assure qu'il ne fait pas difficulté de quitter son asyle pour prêter son ministère à ceux

qui l'exigent , & c'est celui qui est le plus accrédité dans la ville pour ces sortes de crimes. La Reine eut horreur de ce monstre , & me dit qu'elle croiroit faire un crime en s'intéressant pour lui. Est-il possible que la religion puisse servir de prétexte à l'impunité d'un tel homme , & qu'à son ombre , il puisse continuer à vivre dans le crime ? On m'en fait un ici de mes sentiments sur cet article , & j'ai scandalisé une vieille Dame Piémontoise , qui souffriroit plus aisément de voir attaquer nos mystères les plus sacrés , que la franchise des Autels. J'avois dit qu'il falloit arracher ce misérable de l'asyle qu'il profane : elle me demanda si j'aurois la force de le livrer à la justice , en cas qu'il fût en mon pouvoir de le faire : j'aurois cru pouvoir répondre oui sans difficulté ; cependant lorsque je me représentai ce malheureux en ma disposition , il me sembla que mon horreur pour lui diminueoit , pour faire place à la compassion. Je ne serois pas fâchée qu'il fût puni , mais j'aurois beaucoup de répugnance à le livrer moi-même au châtement qu'il mérite. Expliquez-moi , s'il vous plaît , ma chere Mere , d'où naissent en moi ces sentiments contra-

dictoires , qui se trouverent ceux de toute la compagnie à qui je les communiquai. Le premier blesse-t-il l'humanité ? Le second est-il une foiblesse , & est-il contraire à la justice ?

Mais je me suis arrêtée trop longtemps sur un sujet si désagréable , & je dois vous rendre compte d'un concert dont nous fûmes régalez dans cette église. La musique me parut excellente & fut exécutée par les plus belles voix du monde ; mais le lieu me parut peu propre à un tel divertissement , qui occasionna bien des irrévérences. La maison du Seigneur doit être une maison de prière , & l'on y applaudissoit tout haut , & d'une façon bruyante , à la beauté du spectacle , & à la mélodie des voix , sans qu'aucun de ceux qui étoient présents , parût se douter qu'ils ne devoient être rassemblés dans ce lieu que pour adorer l'Être Suprême. Je m'efforçai vainement de le faire , on me montrait au doigt , & l'on affectoit de me parler à chaque instant : heureusement pour moi le Comte se mit de la partie , & comme il est celui de tous les hommes que je crains le moins de mortifier , je lui dis de manière à être entendue , que je venois à l'église

pour prier Dieu , & qu'ainsi je le priois de me laisser tranquille. Le Marquis n'a pu s'empêcher de rougir en m'entendant parler ainsi : il m'a dit au retour de la fête , que je passerois pour ridicule ; mais enfin je l'ai fait convenir que j'avois raison. Le soir du même jour, la Baronne de R. . . . a voulu badiner de ce qu'elle appelle bigoterie : la Reine , qui pour de bonnes raisons ne l'aime point , a saisi cette occasion de la mortifier , en applaudissant à ma conduite. Vous ne sauriez croire quel effet cela a produit , rien n'étoit aujourd'hui plus édifiant que nos Dames à l'église , & la Reine n'a pu s'empêcher de plaitanter avec moi de la métamorphose.

La petite a eu l'honneur de saluer la Reine ce matin ; cette Princesse lui a fait beaucoup d'amitiés , & a voulu la présenter au Roi. Je vous avoue que j'ai été surprise du sang froid que cet enfant a conservé dans cette occasion : la Cour semble être son pays natal , & elle n'a rien de cet air emprunté dont je n'ai pu me défaire tout-a-fait. Du reste elle se comporte fort bien , mais je ne puis m'empêcher de trembler pour elle : elle aime le monde , elle paroît faite pour lui plaire ; que de dangers !

Je

Je mets tout en usage pour gagner sa confiance ; & je crois que j'y réussis ; mais cela ne m'empêche pas de l'étudier beaucoup , pour la mettre hors d'état de me tromper , si elle vouloit l'entreprendre. Mon Epoux l'aime au delà de tout ce que je puis vous exprimer , & lui répète un peu trop souvent , ce me semble, qu'il veut faire sa fortune. La pauvre enfant n'a pas besoin, je crois, qu'on lui fasse naître ces idées , & elle se comporte ici comme comptant s'y fixer. Je devine ses dispositions, car, je le répète, je n'ai point à me plaindre de sa conduite , mais le naturel perce aisément à son âge. Nous devons aller aujourd'hui à la Comédie françoise pour la première fois ; l'on joue une tragédie qu'on dit être fort touchante. Mon Epoux se fait une fête de nous examiner , & m'assure que je ne pourrai retenir mes larmes ; j'ai peine à croire que l'illusion du Spectacle puisse opérer jusqu'à ce point.





R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

VOUS avez raison, ma chere fille, d'être scandalisée de l'étrange abus qui regne en Italie, au sujet de la franchise des Autels; & n'en déplaise à votre Dame Piémontoise, si cela dépendoit de moi, il n'y auroit point de retraite qui pût dérober à la justice un monstre tel que celui que vous me dépeignez dans votre lettre. Il faut un miracle pour convertir un tel homme, & comme vous l'avez remarqué, on ne peut, en lui conservant la vie, que lui donner occasion de multiplier ses crimes; ajoutez qu'on devient en quelque façon complice de tous les maux qu'il continue de faire. Cependant, malgré toutes ces raisons, je ne fais si je pourrois résister à la tentation de sauver un criminel, si son sort étoit entre mes mains. L'humanité se révolte, lorsqu'on se représente l'état affreux d'un misérable prêt à recevoir le châtement de son crime; & l'on espere toujours pour

lui quelque heureux retour à la vertu. Je suis pourtant persuadée que c'est une foiblesse ; mais comme c'est la mienne, & celle de tous les honnêtes gens, il faut que j'essaie de la justifier par un exemple.

Je me trouvai l'année passée à la campagne, avec un bon Religieux qui a plus de quatre-vingts ans ; & voici ce qu'il me raconta.

Il fut mandé, il y a quarante ans, pour disposer à la mort un voleur de grand chemin. On l'enferma avec le patient dans une petite chapelle ; & pendant qu'il faisoit tous les efforts pour l'exciter au repentir de son crime, il s'aperçut que cet homme étoit distrait, & l'écoutoit à peine. Mon cher ami, lui dit-il, pensez-vous que dans quelques heures il faudra paroître devant Dieu ; & qui peut vous distraire d'une affaire pour vous de si grande importance ? Vous avez raison, mon Pere, lui dit le patient, mais je ne puis m'ôter de l'esprit, qu'il ne tiendrait qu'à vous de me sauver la vie ; & une telle pensée est bien capable de me donner des distractions. Comment m'y prendrois-je pour vous sauver la vie, répondit le Religieux, & quand cela seroit en

LETRES

mon pouvoir , pourrois-je hafarder de le faire , & de vous donner par-là occafion d'accumuler vos crimes ? S'il n'y a que cela qui vous arrête , répondit le patient , vous pouvez compter fur ma parole ; j'ai vu le fupplice de trop près pour m'y expofer de nouveau. Le Religieux fit ce que nous euffions fait vous & moi en pareille occafion , il fe laiffa attendrir , & il ne fut plus queftion que de favoir comment il faudroit s'y prendre. La chapelle où ils étoient n'étoit éclairée que par une fenêtre , qui étoit proche du toit & élevée de plus de quinze pieds. Vous n'avez , dit le criminel , qu'à mettre votre chaise fur l'autel que nous pouvons transporter au pied du mur , vous monterez fur la chaise , & moi fur vos épaules , d'où je pourrai gagner le toit. Le Religieux fe prêta à cette manœuvre , & refta enfuite tranquillement fur la chaise , après avoir remis à fa place l'autel qui étoit portatif. Au bout de trois heures , le bourreau qui s'impatientoit frappa à la porte , & demanda au Religieux ce qu'étoit devenu le criminel. Il faut que ce foit un Ange , répondit froidement le Religieux , car , foi de Prêtre , il eft forti par cette fenêtre. Le bourreau qui

perdoit à ce compte, après avoir demandé au Religieux s'il se moquoit de lui, courut avertir les Juges. Ils se transporterent à la chapelle, où notre homme assis, leur montrant la fenêtre, les assura en conscience que le patient s'étoit envolé par-là, & que peu s'en étoit fallu, qu'il ne se recommandât à lui, le prenant pour un Ange; qu'au surplus, si c'étoit un criminel, ce qu'il ne comprenoit pas après ce qu'il lui avoit vu faire, il n'étoit pas fait pour en être le gardien. Les Magistrats ne purent conserver leur gravité vis-à-vis du sang froid de ce bon homme, & ayant souhaité un bon voyage au patient, se retirèrent. Vingt ans après, ce Religieux passant par les Ardennes, se trouva égaré dans le temps que le jour finissoit; une façon de payfan l'ayant examiné fort attentivement, lui demanda où il vouloit aller, & l'assura que la route qu'il alloit prendre étoit fort dangereuse; il ajouta que s'il vouloit le suivre, il le meneroit dans une ferme qui n'étoit pas fort éloignée, où il pourroit passer tranquillement la nuit. Le Religieux se trouva fort embarrassé. La curiosité avec laquelle cet homme l'avoit regardé lui donnoit des

soupçons ; mais considérant que s'il avoit quelque mauvais dessein , il ne lui seroit pas possible d'échapper de ses mains , il le suivit en tremblant. Sa peur ne fut pas de longue durée , il apperçut la ferme dont le payfan lui avoit parlé , & cet homme qui en étoit le maître , dit , en entrant , à sa femme , de tuer un chapon avec les meilleurs poulets de la basse-cour , & de bien régaler son hôte. Pendant qu'on préparoit le souper , le payfan rentra suivi de huit enfants , à qui il dit : mes enfants , remerciez ce bon Religieux , sans lui vous ne seriez pas au monde , ni moi non plus , il m'a sauvé la vie. Le Religieux se rappella alors les traits de cet homme , & reconnut le voleur duquel il avoit favorisé l'évasion. Il fut accablé des caresses & des actions de grâces de la famille ; & lorsqu'il fut seul avec cet homme , il lui demanda par quel hasard il se trouvoit si bien établi. Je vous ai tenu parole , lui dit le voleur , & , déterminé à vivre en honnête homme , je vins en demandant l'aumône jusqu'à ce lieu , qui est celui de ma naissance ; j'entrai au service du Maître de cette ferme , & ayant gagné les bonnes grâces de mon

maître par ma fidélité & mon attachement, il me fit épouser sa fille qui étoit unique. Dieu a béni les efforts que j'ai faits pour être homme de bien : j'ai amassé quelque chose ; vous pouvez disposer de moi & de tout ce qui m'appartient, & je mourrai content à présent que je vous ai vu, & que je puis vous prouver ma reconnoissance. Le Religieux lui dit, qu'il étoit trop payé du service qu'il lui avoit rendu, puisqu'il faisoit un si bon usage de la vie qu'il lui avoit conservée. Il ne voulut rien accepter de ce qu'on lui offroit ; mais il ne put jamais refuser au payfan de rester quelques jours chez lui, où il fut traité comme un Prince : ensuite ce bon homme le força de se servir au moins d'un de ses chevaux pour achever sa route, & ne voulut point le quitter qu'il ne fût sorti des chemins dangereux qui sont en grand nombre dans ces quartiers.

Voilà, ma chere fille, un exemple propre à justifier notre foiblesse ; mais on pourroit en citer vingt autres qui prouvent que le Gibet perd rarement sa proie, & qu'il est fort rare que ces sortes de gens se corrigent.

J'ai fait souvent la même réflexion.

que vous , au sujet des fêtes qui se donnent dans les églises. Rien n'est plus propre à élever le cœur à Dieu , que la musique ; mais tel est le sort des meilleurs usages qui ont quelques rapports aux plaisirs des sens , on oublie la fin pour laquelle ils ont été institués , & on s'y arrête pour le seul plaisir d'en jouir. Au reste , je ne saurois blâmer votre conduite en cette occasion ; vous êtes chrétienne , & vous ne devez jamais rougir de le paroître aux yeux des mondains.

Je ne suis point surprise de ce que vous me mandez de votre sœur : elle a le cœur haut , & a toujours pensé qu'elle pouvoit prétendre à tout depuis votre mariage ; mais d'ailleurs elle a un assez bon caractère , & j'espère que vous pourrez même tirer parti de ce défaut , qu'on appelle dans le monde grandeur d'ame , & qui n'est réellement qu'un vrai orgueil. Je me serois bien gardée de l'exposer de mon propre mouvement aux dangers du grand monde , mais ma grande dévotion est l'abandon à la providence ; je croirois faire un crime de m'opposer à ses dispositions , & je vous répète qu'elle nous donne les graces de l'état auquel

elle nous destine. Je respecte donc ses ordres ; c'est elle qui a disposé le cœur de votre époux en faveur de cet enfant ; ne nous mêlons point de ce qu'il voudra faire en sa faveur , & attachons-nous seulement à la prémunir contre les dangers de l'état où Dieu l'appelle. Tel fait son salut à la Cour, qui se seroit perdu dans la solitude d'un cloître, s'il s'y fût confiné sans vocation.

Vous présumez trop de votre philosophie, lorsque vous vous promettez de résister à l'attendrissement que produit la représentation d'une bonne tragédie ; j'ai ri plusieurs fois de ma sottise , mais tout en riant je pleurois d'aussi bon cœur qu'un autre. Votre histoire fera la mienne ; vous pleurerez , ma chère fille, fauf à rire de votre foiblesse à votre retour. J'ai pensé plusieurs fois à l'usage qu'on pourroit faire du théâtre pour la correction des mœurs , & certainement, il pourroit devenir un ressort puissant pour nous porter à la vertu ; mais malheureusement les Auteurs semblent avoir oublié cette belle fin du poëme Dramatique. Je ne veux pas vous en dire davantage sur cet article, de peur de vous prévenir, & je veux avoir votre sentiment avant de vous exposer le mien.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE*****A MADAME DU MONTIER.*

MA CHERE MERE,

VOUS me pardonnerez sans doute mon silence, lorsque vous saurez l'étrange accident, qui l'a occasionné. Le jour que je devois aller à la comédie, je me trouvai fort incommodée, & l'on craignoit même que je ne me fusse blessée. Le Médecin me défendit de sortir, & comme le Marquis s'étoit engagé à conduire dans notre loge la Baronne de R***, il fut contraint de me laisser seule, & pria le Comte de me tenir compagnie. Celui-ci, après m'avoir regardé de façon à me faire sentir le prix du sacrifice qu'il m'alloit faire, a dit au Marquis qu'il croyoit que j'avois besoin de repos, & qu'il seroit mieux de me laisser en liberté d'en prendre. J'ai fort insisté pour que mon époux suivît ce conseil, & le

Comte l'a accompagné au spectacle. J'avois été couchée tout le jour, & me sentant beaucoup mieux, je me suis levée sur les onze heures du soir, * me faisant un plaisir de surprendre le Marquis à son retour. Madame de R*** étoit engagée après la comédie, ainsi je savois qu'il devoit revenir aussi-tôt qu'elle seroit finie. Le Comte qui devoit aussi souper avec Madame de R*** trouva le secret de se débarrasser de cette partie, sous prétexte de tenir compagnie à mon époux. Ils sortirent après la grande piece, parce que le Marquis étoit inquiet. Les domestiques qui ne les attendoient pas si-tôt, ne se trouverent point à la porte, en sorte qu'ils revinrent seuls. A cent pas de notre hôtel ils furent attaqués par sept hommes masqués, qu'ils prirent d'abord pour des voleurs, mais l'un d'eux ayant crié au Comte qu'il pouvoit se retirer, & qu'on n'en vouloit qu'au Marquis, ils connurent que c'étoient des assassins. Je ne puis, ma chere Mere, m'empêcher de rendre justice au Comte. Loin de penser à sa sûreté dans un combat si inégal, il ne parut songer qu'au

* La comédie ne commence à Turin qu'à la fin du jour, ce qui fait qu'elle finit fort tard.

salut du Marquis ; ce qu'il fit d'autant plus efficacement , que les assassins sembloient craindre de le blesser. Mon époux d'un autre côté étoit résolu de vendre chèrement sa vie. L'endroit étoit écarté , & ils ne devoient pas espérer du secours : en sorte qu'ils se battirent en désespérés , & ils mirent à terre trois de leurs assassins ; les autres , ou blessés ou intimidés , prirent la fuite. Le Comte & mon époux étant arrivés à l'hôtel , envoyèrent des domestiques pour faire enlever les corps ; & le Marquis ayant appris que j'étois levée , défendit qu'on me parlât de cette aventure , & monta avec son ami à mon appartement. Je trouvai mon époux changé , & je craignis de lui avoir déplu en me levant. Il me rassura ; mais il me pria instamment de me recoucher , en disant qu'ils souperoit auprès de mon lit. Il se préparoit à sortir de ma chambre avec son ami , pour me laisser la liberté de me déshabiller , & il comptoit employer ce temps à prendre les mesures convenables sur les suites de leur accident. J'étois dans un fauteuil , & je me levai comme ils fortoient. Ma tabatiere tomba , le Comte s'approcha précipitamment pour

me la donner, & dans l'instant qu'il me la présente, il chancelle & tombe à mes pieds. Je n'avois qu'une de mes femmes dans ma chambre, elle courut au Comte aussi-bien que le Marquis, qui déboutonna l'habit de son ami, pour lui donner de l'air : jugez de ma frayeur ; la chemise du Comte étoit toute sanglante. Il avoit été blessé, & dans la chaleur du combat, il n'avoit point senti sa blessure. La redingote dont il étoit enveloppé, parce qu'il faisoit froid, nous avoit empêché d'apercevoir qu'il perdoit son sang ; & comme il nous le dit ensuite, il attribuoit sa foiblesse à l'émotion que lui avoit causé le combat. Mon époux, à l'aide de cette femme de chambre, porta le Comte sur mon lit, & me dit de ne me point effrayer, parce qu'il savoit la cause de cet accident. J'avois manqué casser ma sonnette à force de sonner ; tous les domestiques accoururent. On coucha le Comte dans mon lit, sans que la connoissance lui revînt ; mais un Chirurgien qui arriva bientôt, ayant visité sa blessure, nous assura qu'elle ne pouvoit être dangereuse. Mon époux alors fut obligé de m'avouer ce qui lui étoit arrivé : mais il me ca-

cha ce qu'il y auroit eu d'inquiétant pour moi. Ils avoient été attaqués, me dit-il, par deux voleurs qu'ils avoient mis en fuite. Le Comte reprit ses sens, & comme on n'avoit pris le Chirurgien qui avoit d'abord visité sa plaie, qu'à cause de la proximité, on eut soin d'en avoir un second fort habile homme, qui, ayant trouvé de la fièvre au Comte, tira le Marquis en particulier, & lui dit qu'il craignoit que l'arme avec laquelle on avoit blessé son ami, ne fût empoisonnée: il se confirma dans cette opinion après avoir examiné la plaie, & nous dit qu'il n'y avoit d'espérance de le sauver, qu'en coupant le bras du Comte en toute diligence, pour empêcher le venin de se communiquer. En attendant la venue de deux de ses confreres qu'il avoit demandés, on lia le bras au dessus de la blessure, & on fit prendre beaucoup de thériaque au malade. Cette circonstance de poison m'ouvrit les yeux. Le Marquis fut obligé de m'avouer la vérité; & je me trouvai partagée entre la crainte que m'inspiroit le danger où étoit mon époux, & la compassion pour le Comte, qui lui avoit si généreusement sauvé la vie, aux dépens

peut-être de la fièvre. Ce généreux ami, plus attentif à mes mouvements qu'à son état, me fit sentir en peu de mots qu'il s'estimerait heureux s'il pouvoit, en perdant la vie, me conserver un époux si digne de ma tendresse. J'oubliai dans ce moment que c'était un amant qui me parloit : ma reconnaissance m'emporta. Vivez, mon cher Comte, lui dis-je, pour partager avec lui mon amitié & mon estime ; je ne fais lequel de vous deux me fera le plus cher à l'avenir. Cependant les trois Chirurgiens tenoient conseil. Comme la blessure n'était que dans les chairs du bras, ils décidèrent qu'il suffiroit de scarifier les environs de la plaie, ce qui fut exécuté sur le champ. L'on voulut vainement m'obliger à sortir : je voulus être présente à cette opération ; & le Comte la souffrit avec un courage héroïque. Il me regardoit souvent, & sembloit me dire, qu'il étoit charmé de souffrir pour un tel sujet ; je ne me couchai qu'au moment où l'on m'assura qu'il y avoit lieu de tout espérer pour lui. Mon époux voulut passer le reste de la nuit auprès de son lit ; ce fut une cruelle nuit pour le pauvre Comte : on avoit mis sur ses plaies

des drogues propres à chasser le venin , qui lui causerent des douleurs incroyables. Je ne pus fermer l'œil , & je ne commençai à être tranquille que lorsqu'on leva le premier appareil : alors les Chirugiens répondirent de la vie du malade , & mon époux fut en état de s'informer de la situation des trois assassins qui étoient demeurés sur le carreau. Ces misérables avoient été transportés à l'hôtel , mais comme ils étoient sans vie , on ne put tirer aucune lumière sur une aventure si fâcheuse. Je n'ai pu jusqu'au moment que je vous écris , me procurer un instant de tranquillité ; le Marquis a des ennemis , & il sera difficile qu'il échappe long-temps à leur trahison. Si j'en étois crue , nous abandonnerions tout à l'heure une ville qui a pensé nous devenir si funeste ; j'ai laissé entrevoir mes desirs au Marquis , mais il se moque de mes craintes , & prétend , avant qu'il soit peu , découvrir ceux qui ont mis en œuvre les assassins. Adieu , ma chere Mere , priez le Seigneur qu'il proportionne ma force aux coups que la providence me destine.

P. S. J'oubliois de vous marquer ,

que le Marquis a été enchanté du bon cœur de la petite. Il lui raconta lui-même son accident, & quand elle fut qu'il devoit la vie à la valeur du Comte, elle se leva avec transport, & fut baiser les mains du malade. Ce premier mouvement nous a fait à tous un fort grand plaisir, & mon époux sur-tout, dit qu'il ne l'oubliera de sa vie. Elle veut elle-même être la garde du Comte, & ne le quitte qu'au moment où la bienséance l'ordonne.





R É P O N S E

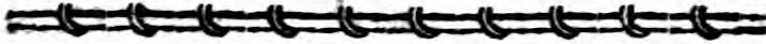
A LA PRECEDENTE.

MA CHERE ENFANT ,

J' Ai frémi à la lecture de votre lettre , & , sans chercher à vous alarmer sur les suites de l'assassinat qui a pensé vous ravir votre époux , je vous exhorte à ne négliger aucune des précautions que la prudence vous dictera pour l'avenir. Il est hors de doute que le Marquis a des ennemis , & ils pourroient bien prendre des mesures plus sûres pour se défaire de lui ; le poison par exemple. Que votre époux pousse la circonspection sur ce point , aussi loin qu'elle peut aller ; qu'il ne mange que dans des maisons sûres , & que dans les lieux publics il ne prenne aucun rafraîchissement. Mais , ma chere , après avoir fait tout ce qui dépendra de vous , jettez - vous entre les bras de la providence : elle vous a ménagé un secours inespéré dans la personne du Comte , qui naturelle-

ment ne devoit pas accompagner votre époux, le soir qu'il fut attaqué. Cette circonstance me rassure. Dieu veille à la conduite du Marquis, quel mortel seroit assez puissant pour lui nuire? Je ne saurois vous blâmer d'avoir laissé voir au Comte toute votre reconnoissance; je vous exhorte même à continuer de la lui témoigner: il n'en peut tirer que des conséquences désespérantes pour son amour, puisque votre gratitude est fondée sur celui que vous avez pour votre époux. C'est peut-être le seul moyen d'étouffer la passion de ce pauvre Comte, que je plains & que j'aime actuellement de tout mon cœur. Votre Pere écrit au Marquis pour le féliciter d'avoir échappé à ce danger; il y a quelques lignes de ma main, & je vous prie de lui réitérer de ma part, la priere que je lui fais de ne rien négliger pour sa conservation.





R É P O N S E

*DE LA MARQUISE DE*****A MADAME DU MONTIER.*

MA CHÈRE MÈRE,

NOUS n'avons plus qu'à rendre graces à Dieu , & je me hâte de vous écrire , pour vous tirer de l'inquiétude où vous devez être. Le lendemain du jour que je reçus votre lettre , un Ecclésiastique vint demander à parler à mon époux ; & l'ayant tiré en particulier , le pria de le suivre chez un homme qui se mouroit , & qui avoit quelque chose d'important à lui dire. Mon époux m'ayant fait part de ce qui se passoit , aussi - bien qu'au Comte , nous fûmes tous d'avis qu'il suivit cet Ecclésiastique , que nous connoissions pour un fort honnête homme. Nous commencions pourtant à nous inquiéter , car le Marquis fut près de deux heures absent. Il me parut fort changé lorsqu'il rentra , & voici ce

qu'il nous raconta à son retour. Le malade chez lequel on l'avoit conduit, n'avoit plus que quelques heures à vivre ; mais, malgré le changement qu'une mort prochaine avoit fait sur son visage, mon époux ne l'eut pas plutôt envisagé, qu'il le reconnut. Ce garçon avoit été quelques années chez le Comte, & servoit actuellement Madame D... C'étoit une veuve riche & belle ; le Marquis l'avoit aimée pendant plusieurs années, & ils avoient vécu ensemble dans la plus étroite familiarité, du vivant même de son époux, qui étoit mort dans le temps où le Marquis étoit absent. Cette Dame qui n'avoit jamais douté qu'il ne l'épousât si elle se trouvoit libre, se hâta de lui apprendre son veuvage ; & le Marquis trouva sa lettre à Chambéry quelques jours après notre mariage. Déterminé à m'être fidele, il fit une réponse qui en apprenant à cette Dame qu'il avoit disposé de son cœur comme de sa main, la jeta dans le désespoir. Elle se flatta pourtant que le Marquis ne la reverroit pas impunément. Elle étoit d'un rang qui exigeoit des ménagements, & mon époux n'auroit pu rompre avec elle absolument, sans

nuire à sa réputation. Il continua donc à la voir quelquefois : mais , quoiqu'il évitât avec soin de se trouver seul avec elle , elle fut en faire naître les occasions. Elle employa tour-à-tour les larmes , les prières & les reproches ; & convaincue qu'elle avoit perdu le Marquis sans retour , son amour méprisé se changea en fureur , & elle résolut de se venger. Son valet de chambre fut choisi pour exécuter l'attentat qu'elle méditoit ; & quoique ce misérable ne fût pas novice dans ces sortes de crimes , il ne put se résoudre à tremper ses mains dans le sang du Comte qu'il avoit servi , & dont il n'avoit jamais eu sujet de se plaindre. Ce fut lui qui cria au Comte de se retirer , & qui ordonna aux scélérats qui l'accompagnoient de ménager son ancien maître. Ce fut sans doute ce qui sauva la vie au Marquis , à qui ce malheureux qui venoit de se réconcilier avec Dieu , demanda mille pardons du crime dont il s'étoit rendu coupable à son égard ; & en lui nommant son ennemie , il l'avertit de se précautionner contre sa rage , puisqu'elle avoit juré sa perte. Mon époux consola ce pauvre moribond , qui pa-

roissoit pénétré de regret ; & lui ayant juré qu'il ne feroit jamais un mauvais usage de ce qu'il venoit de lui dire , il le pria de souffrir qu'on le mît par écrit ; à quoi le malade consentit. Il signa sa déposition , aussi-bien que l'Ecclésiastique qui étoit présent , & le Marquis revint au logis muni de cette piece. Son dessein étoit d'obliger son ennemie à la signer aussi, en la menaçant d'informer le Roi de son crime , si elle le refusoit. Il se persuadoit avec raison , qu'elle n'oseroit à l'avenir rien entreprendre contre sa personne , sachant bien qu'on la rendroit responsable de ce qui pourroit arriver. Pendant qu'il nous expliquoit ses intentions , il reçut un billet de cette malheureuse. Elle avoit appris la visite qu'il avoit rendu à son complice ; & n'espérant pas que le Marquis fût assez généreux pour lui pardonner , elle s'étoit livrée au désespoir. Son billet finissoit par ces mots : *Je vous ai derobé votre victime , & le poison que je prends en ce moment , me mettra en peu d'heures hors d'état de redouter votre vengeance.* Je frémis en lisant ces lignes , & , touchée de compassion pour l'ame de cette misérable , je conjurai le Marquis de me permet-

tre de voler à son secours. Il ne s'opposa point à ma résolution ; mais craignant pour moi la fureur d'une rivale, il voulut m'accompagner. Nous trouvâmes cette femme couchée sur un lit de repos, les yeux égarés, & le désespoir peint sur son visage. Elle fit un grand cri lorsqu'elle m'aperçut. Venez-vous, me dit-elle, insulter aux derniers moments d'une malheureuse, dont vous avez causé la perte ? eh bien, Madame, contemplez votre ouvrage, & vivez tranquille avec un ingrat dont les jours n'eussent jamais été en sûreté, si je n'eusse terminé les miens. Ha ! ma chere mere, qui pourroit vous exprimer les combats que j'éprouvai dans cet instant ! Ma pitié fit place à l'indignation, & je fus tentée d'abandonner cette furie à son mauvais sort ; mais Dieu me donna dans ce moment une force dont je suis surprise. Je m'assis auprès de cette femme, & lui ayant pris les mains, que je ferrai dans les miennes : non, Madame, lui dis-je, ce n'est point une rivale qui vient insulter à votre état ; c'est une amie qui vient vous conjurer d'avoir pitié de votre ame ; c'est le Marquis, qui, oubliant vos fureurs, vient

vient vous assurer du plus profond secret sur ce qui s'est passé. Les moments sont précieux ; songez à conserver vos jours , & à réparer par une conduite digne de vous , les désordres qu'une passion malheureuse vous a fait commettre. Cette femme s'étant mise sur son séant , & joignant les mains , me dit : quoi , Madame , c'est vous qui vous intéressez à ma vie ? Je connois actuellement toute l'horreur de mon crime ; laissez moi mourir pour l'expiation. Puis se tournant vers mon époux ; je ne connoissois pas ma rivale , lui dit-elle , lorsque j'ai prétendu lui ravir votre cœur ; vivez pour elle , & pardonnez-moi ; mon repentir égale ma faute. Je l'interrompis. Depuis votre lettre je m'étois precautionnée de toutes sortes de contrepoisons , & je les avois sur moi : je la pressai de prendre celui qui lui étoit convenable ; elle s'y détermina. Le secours fut assez prompt pour lui rendre la vie ; mais elle a souffert pendant deux jours des douleurs inexplicables. Je ne l'ai abandonnée que pendant le temps où elle a été entre les mains d'un Ecclésiastique qu'elle avoit appelé , & qui paroissoit fort édifié de son repentir. Il n'est

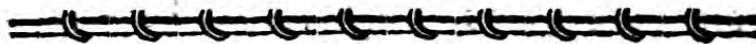
pas en mon pouvoir de vous exprimer
sa reconnoissance à mon égard. Hier
je fus à mon ordinaire passer l'après
dînée avec elle ; elle me parut rêveuse,
& me pria de la laisser seule, en m'as-
surant que je n'avois plus rien à crain-
dre de ses fureurs. Ce matin j'ai reçu
une lettre, dont les caracteres effacés
par ses larmes sont à peine visibles.
Elle y déplore ses égarements dans des
termes capables d'attendrir les cœurs
les plus barbares. Si le sage Ecclésiast-
ique qui la guide n'eût modéré les
effets de son repentir, elle auroit pu-
blié ses crimes, & se seroit exposée
aux châtimens qu'ils méritent. Elle
est partie pour les expier dans une
retraite austere. Le plus grand sacrifice,
dit-elle, qu'elle fait au Seigneur, est
de s'éloigner de moi ; mais elle ajoute
qu'elle n'est pas digne de jouir de ma
vue, & qu'elle sent trop combien la
sienne doit m'inspirer d'horreur. Enfin,
ma chere Mere, cette pauvre femme
nous a laissés pénétrés de la plus vive
compassion à son égard. Quelles réflex-
ions cette aventure m'a-t-elle donné
occasion de faire ! Cette femme n'étoit
point née cruelle ; son cœur n'étoit que
tendre ; & pour s'être livrée à son pen-

chant, elle est tombée dans un abyme, d'où elle ne pouvoit sortir sans un miracle de la miséricorde divine. J'aurois mille choses à vous dire sur cet article, mais cette lettre est déjà trop longue, & il faut vous dire un mot du Comte, dont la santé est presque entièrement rétablie, & qui seroit retourné chez lui si mon époux le lui avoit permis; il l'en a pressé plusieurs fois: mais je sens qu'il n'est pas fâché d'être violenté sur cet article. Que ne me laisse-t-il la liberté de l'estimer tout à mon aise; mais, ma chere Mere, il ne m'est pas possible de m'y méprendre; sa passion perce à travers la violence qu'il se fait pour me la cacher. Je le plains sincèrement; & quoiqu'il m'ait donné des preuves non équivoques de son attachement pour mon époux, je vous avoue, que je ne puis, sans quelque crainte, voir les progrès d'une passion si dangereuse. Elle avoit changé les inclinations de la Dame dont je viens de vous parler; ne pourroit-elle point à la fin altérer la probité de ce pauvre Comte? Mon Dieu! détournez les malheurs que je crains peut-être sans fondement. Qu'est-ce donc que le bonheur en ce monde?

Tout paroît feconder mes defirs : j'excite l'envie des femmes avec lesquelles je vis ; elles citent mon fort comme un modele de celui qu'elles souhaitent pour elles-mêmes. Que ne pénètrent-elles dans mon cœur ; que ne peuvent-elles voir les inquiétudes dont il est déchiré ? A toutes ces inquiétudes il s'en joint une autre , que je vous tairois volontiers , si je croyois le pouvoir. La petite est méconnoiffable ; depuis l'accident arrivé à mon époux , elle a perdu fa gaieté ; rêveufe , inquiete , je la careffe & la questionne en vain ; elle rejette fa situation fur le danger de fon frere , qu'elle a toujours , dit-elle , devant les yeux ; mais fans connoître la cause de ce changement , fans la foupçonner même , je conçois qu'elle n'est pas sincere. Je penferois volontiers qu'elle a quelque inclination ; mais depuis le temps où elle a changé de caractère , pour ainfi dire , nous ne voyons perfonne. Le Marquis étant obligé fouvent de faire fa cour , nous avons été des heures entieres dans la chambre du Comte , fans dire un mot. Il me regarde & foupire ; je baiffe les yeux & je gémis fur fa situation. Ma fœur , qui paroît

toute occupée de son ouvrage , nous examine pourtant curieusement , & soupire à son tour. Peut-être démêlerai-je enfin la cause de sa tristesse , sur laquelle je vous prie de me dire votre sentiment.

Je suis , &c.



R É P O N S E

DE MADAME DU MONTIER.

JE vous l'avois bien dit , ma chere
Enfant , Dieu veille sur les jours du
Marquis , & vous devez vous abandonner sans réserve aux soins de ce
Pere vigilant & tendre. J'ai frémi à
l'endroit de votre lettre , où vous m'avez
peint le combat que vous avez été
obligée de soutenir contre la nature ,
au sujet de votre ennemie. Dieu a
béné la violence que vous vous êtes
faite ; & c'est une grande consolation
pour vous de penser que vous êtes
l'instrument dont Dieu s'est voulu servir ,
pour la faire rentrer en elle-même.
Je crois comme vous que cette femme

avoit l'ame plus foible que méchante. Mais ne vous y trompez pas, ma chere Enfant; cette mollesse d'ame, si je puis m'exprimer ainsi, est la plus mauvaise de toutes les dispositions. Je ne me suis jamais effrayée des passions d'une personne raisonnable & courageuse: ses combats sont grands à la vérité, mais pour peu qu'elle ait de religion, elle parvient à la victoire. Celle qui a un caractère facile au contraire, est susceptible de toutes sortes d'impressions. Une violente passion en l'élevant au dessus de sa propre foiblesse, la rendra coupable des plus grands excès, si l'intérêt de sa passion l'exige; sa raison alors lui montre vainement le précipice, elle manque de courage pour résister au torrent, & le fuit. Je vous fais cette remarque, pour vous rassurer par rapport au Comte; vous n'avez rien à craindre de lui par rapport à votre époux, & vous n'avez de précaution à prendre que du côté de votre cœur, encore vous exhortai-je à ne pas outrer ces précautions. Vous craignez Dieu, vous aimez votre époux, voilà deux barrières qui sont d'autant plus difficiles à franchir, que cet époux n'est ni inconstant ni jaloux.

Je vous avertis d'ailleurs que vous en auriez une troisieme , qui ne vous donneroit pas moins de difficultés à surmonter. Vous avez une rivale d'autant plus à craindre , que l'amour la rendra clair-voyante sur vos sentimens.

J'ai deviné le mot de l'énigme , ma chere Fille : votre sœur aime le Comte ; son attention à vous examiner l'un & l'autre , en est une preuve. Je dis plus , & suis sûre qu'elle a pénétré les sentimens du Comte à votre égard ; je n'assurerois pas qu'elle connoît les siens pour lui ; son innocence les lui laissera peut-être ignorer encore long-temps , & il n'est pas à propos de lui ouvrir les yeux à ce sujet. Ce qui m'étonne , c'est que cet enfant ait pu prendre du goût pour un homme d'un âge si disproportionné au sien. La connoissance du service qu'il a rendu à votre époux , ce qu'elle lui aura vu souffrir , aura remué ses passions ; & dans cet état , qu'il est aisé à un jeune cœur de se laisser surprendre ! Attachez - vous , ma chere Fille , à lui faire comprendre combien il importe de veiller sur les mouvemens de son cœur ; faites - lui sentir qu'on ne peut se rendre maîtresse de

ces mouvements, que par la grace du Seigneur, & engagez-la à la demander sans cesse. J'espère que bientôt le Comte sera de retour chez lui ; elle le verra moins souvent, & peut-être que l'absence, la dissipation, la légèreté naturelle à son âge, effaceront ces impressions qui ne peuvent encore être fort grandes. Adieu, ma chere Enfant, confiez-vous au Seigneur ; lui seul fait tirer notre bien des choses qui nous paroissent les plus contraires.





L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

VOici encore une partie de comédie manquée, & il est apparemment marqué sur la table de marbre, qu'il arrivera quelque accident, toutes les fois que mon époux sera déterminé à me mener à la comédie. Le Comte étant parfaitement guéri de sa blessure, on a célébré sa première sortie par une petite fête. Nous avons été dîner à la Meute ; mon époux avoit mené bonne compagnie, & nous en partîmes sur le soir pour nous trouver au commencement du spectacle. L'on s'amusa en chemin des efforts que je ferois pour retenir mes larmes, & chacun se faisoit une fête d'être à côté de moi. Nous arrivons & nous apprenons qu'on ne joue pas ce jour-là, parce que le premier acteur étoit ma-

lade. C'est donc de peur, dit un homme qui s'étoit présenté en même temps que nous à la porte, car on fait qu'il ne s'est pas fait de mal en faisant le faut périlleux. Ce discours étoit une énigme pour nous, qui avions passé tout le jour en campagne : mais nous fûmes bientôt au fait. La Baronne de R***, qu'on nomme communément la Favorite, s'est avisée de devenir amoureuse de celui qui joue ici le premier rôle. Ce pauvre garçon, flatté d'être rival d'un homme d'importance, a donné tête baissée dans l'aventure, & s'est rendu hier au soir chez la Baronne; mais à peine avoit-il été dans son appartement un demi quart-d'heure, qu'on a frappé à la porte avec violence. Notre héros, qui à cette heure eût voulu être bien loin, n'a eu d'autre ressource que de se jeter du premier étage en bas, & s'est prudemment réfugié chez l'Ambassadeur de France. Je n'ai point de scrupule de vous raconter cette aventure qui est sue de toute la ville, & sur laquelle on glofa beaucoup dans notre cercle. Est-il possible, dit une vieille Dame, qu'il se rencontre des femmes, qui se respectent assez peu, pour

s'abaiffer jusqu'à un Comédien ; & ne devoit-on pas , pour l'honneur du sexe , mépriser une telle créature ? De mon temps les femmes étoient beaucoup plus réservées , & l'on ne leur pardonnoit une foiblesse qu'autant qu'elles pouvoient justifier leur choix. Tout le monde applaudit au discours de cette femme , qui me scandalisa autant que si j'eusse entendu cette maxime pour la première fois. Ce n'est point parce que Dieu défend le crime qu'on se croit en droit de mépriser celles qui le commettent , mais seulement parce qu'elles ne s'affujettissent pas aux bienséances que le monde a décidé devoir être observées en le commettant. Il n'y en a point qu'on pardonne ici plus volontiers que la galanterie , pourvu , dit-on , que les femmes se conduisent avec décence. La maxime de *Bussi* est dans toutes les bouches , & si on osoit , on graveroit sur les portes :

Ce n'est pas l'amour qui nous perd,
Mais la manière de le faire.

C'est sans doute à ce dangereux préjugé , qu'on doit attribuer le dérèglement des Dames Italiennes , aussi-

bien qu'à la mauvaise éducation qu'elles reçoivent. Une fille n'est pas sortie de l'enfance, qu'on lui insinue qu'une femme ne se rend recommandable, que par le nombre des amants qu'elle s'assujettit, & que l'amour seul peut lui procurer un bonheur réel. En conséquence, une gouvernante n'épargne rien pour rendre son élève capable d'inspirer de grandes passions; aussi sont-elles consommées dans l'art de la coquetterie. Je fus surprise en arrivant ici, de trouver des femmes d'un esprit extrêmement borné, & d'une ignorance crasse, disserter les heures entières sur l'amour & sur ses effets. Des filles de treize à quatorze ans, qui sortoient du couvent, me paroissoient aussi savantes que celles qui avoient sur ce sujet la plus longue expérience. Les maisons religieuses en ce pays, sont plutôt des écoles de galanterie que des asyles de la piété & de l'innocence. Une fille, avant d'en sortir, fait l'essai de ses charmes naissants, sur les cavaliers qui se rendent assidument à la grille. Elles ne sortent guere d'un monastere que pour se marier, & sont parfaitement indifférentes sur le choix qu'on fera pour elles, parce qu'un

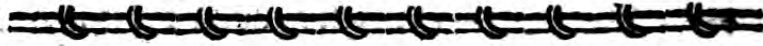
époux n'est que le manteau , à l'abri duquel elles comptent se livrer à leur penchant. J'avois oui dire que les Italiens étoient jaloux , & je m'imaginois que c'étoit de leurs femmes : mais j'étois dans l'erreur. Un mari voit d'un œil tranquille les galanteries de son épouse , & devient furieux si la femme de son voisin qu'il aime , prend la liberté de parler familièrement à quelqu'autre qu'à lui. Cela produit les scènes les plus singulieres : je me suis trouvée vingt fois dans des cercles , dont la maîtresse du logis faisoit parfaitement les honneurs ; la présence de son époux ne l'empêchoit point de répondre aux compliments que lui adressoient les cavaliers ; elle soutenoit la conversation avec esprit , & montrait un enjouement qui augmentoit ses charmes. Mais tout à coup cette belle humeur s'éclipsoit ; une physionomie sombre , farouche , prenoit sa place ; je voyois cette femme contrainte jusqu'au point de n'oser lever les yeux sur les hommes , se faire un honneur de les brusquer , se hasarder à peine à répondre aux questions les plus indifférentes. Toute la compagnie , loin de paroître révoltée contre un pa-

reil procédé, se prêtoit à sa manie, une autre femme se chargeoit de faire les honneurs du cercle, & subitement perdoit aussi sa belle humeur. Surprise d'une telle métamorphose, je me hâtai d'en demander la cause au Marquis, qui m'apprit que l'arrivée des amants de ces Dames produisoit en elles un changement si subit; qu'elles vouloient ménager la délicatesse de l'amant qui étoit alors en charge, qui ne leur pardonneroit pas une parole, un regard même qui pût être interprété en faveur d'un autre, & qui seroit capable, pour la plus légère distraction, de se venger de ceux qu'il croiroit ses rivaux. Que je plains ces pauvres victimes d'une passion criminelle! La femme la plus vertueuse se feroit un supplice d'une telle contrainte vis-à-vis de son époux. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il n'est pas possible de les faire revenir de cet excès. Je m'étois d'abord liée en arrivant, à quelques femmes que je croyois vertueuses, dont on parloit avec éloge, & qu'on proposoit même comme des modèles: j'avois été charmée de la piété qu'on remarquoit en elles, & je me reprochois ma riédeur, voyant avec quelle fer-

veur elles satisfaisoient aux devoirs de la religion. Jugez de ma surprise, lorsque ces femmes dont j'avois gagné la confiance, me découvrirent une intrigue qui n'étoit ignorée que de moi, dans laquelle elles perséveroient depuis plusieurs années : mais celle de ces femmes fut plus grande que la mienne, lorsque je voulus leur faire envisager le crime qu'elles commettoient, & les suites affreuses d'une éternité malheureuse. Je ne puis sans frémir me rappeler les impiétés que me débita l'une d'elles. L'amour, me dit-elle, est le penchant le plus naturel, & le plus cher à l'homme ; Dieu qui l'a mis en nous, pourroit-il nous faire un crime de nous y être livrées ? Ce Dieu infiniment élevé au dessus de nous, pourroit-il se trouver offensé des actions d'une vile créature telle que nous, & s'abaisser jusqu'à la punir d'avoir fait usage d'un cœur qu'il a formé trop tendre ? L'usage autorise un engagement, & la constance, la fureur même avec laquelle on s'y livre, le justifie aux yeux des hommes. Voilà, ma chère Mere, les horribles principes dans lesquels on élève les filles en ce pays, & ce qui me rend

attentive à ne jamais perdre de vue la petite ; elle paroît révoltée comme moi contre les dérèglements des mœurs de nos femmes. Mais qui sait si leurs pernicious discours ne feroient point à la fin quelque impression sur elle. Je l'ai beaucoup examinée depuis votre dernière lettre , & je n'ai rien vu qui confirme ce que vous avez pensé sur son compte , & je pense que son attachement pour nous est la seule cause de ses attentions pour ce pauvre Comte , qui me paroît toujours plus amoureux que jamais , ce qui m'inquiète beaucoup. Je crains que cet amour dont mon époux ne peut manquer de s'apercevoir à la fin , ne serve de prétexte. Mais je dois étouffer des soupçons peut-être mal fondés & qui font tort au Marquis. Adieu , ma chere Mere , je suis dans une situation bien pénible , & je prévois des malheurs sans nombre. Que j'aurois besoin de votre présence pour éclaircir le trouble de mon cœur !





R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

Vous m'effrayez, ma chere Enfant. Vous avez des soupçons, des craintes, vous me les laissez entrevoir, & vous balancez à ouvrir entièrement votre cœur à la plus tendre de toutes les Meres. J'ai vainement cherché le sens de vos dernieres paroles; je vois que vous craignez de manquer à ce que vous devez au Marquis, en me communiquant quelque chose qui le regarde. Mais, ma chere Fille, songez à l'usage que je ferai de votre confiance. Ne pourrois-je point guérir ces soupçons que vous pensez être sans fondement? Ne pourrois-je point, s'ils sont fondés, vous donner les moyens de remédier aux maux qu'ils vous présagent; de vous aider du moins à en faire un bon usage? La Providence, qui jusqu'à ce jour vous a conduite comme par la main, veut peut-être éprouver votre vertu, & en semant de quelques amertumes, les félicités

dont vous avez été comblée jusqu'à ce jour, vous prouver que ce n'est point sur la terre que nous pouvons goûter une félicité sans bornes. Je serai inquiète jusqu'à ce que vous m'appreniez ce qui vous effraie, & je vous conjure de le faire aussi-tôt que vous aurez reçu ma lettre.

Je ne suis point surprise de ce que vous me mandez au sujet des Dames Italiennes, & je n'aurois point été la dupe de leur hypocrisie; votre Pere qui les connoît parfaitement, m'avoit mise au fait de leur caractère. Vous frémiriez, ma chere Enfant, si vous pouviez pénétrer toutes les sources de leurs dérèglements; la superstition peut être regardée comme la principale; & jusqu'à quel point regne-t-elle en Italie! La corruption des Moines y est à son dernier période; faut-il s'étonner si ces guides aveugles conduisent les autres dans le précipice? Intéressés à justifier des excès auxquels ils se livrent, ils le font au préjudice de la religion qu'ils défigurent & laissent ignorer aux peuples, pendant qu'ils lui substituent des pratiques vaines, dans lesquelles ils font consister tout le christianisme. Je vous avouerai que je serois peu

attachée à la foi dans laquelle je suis née, si je ne l'avois connue que dans le pays où vous êtes; & que je suis quelquefois tentée de refuser le nom de chrétiens à la plupart de ces gens-là. Cela me fait souvenir d'un trait assez singulier. Un Mahométan ayant pris du goût pour la religion chrétienne, en parla à un Prêtre Turc qui étoit de ses amis. Celui-ci, sans combattre son penchant, l'exhorta à faire le voyage d'Italie avant que de se déterminer; à quoi l'autre consentit. Il fut horriblement scandalisé de la conduite des Ecclésiastiques, & voici ce qu'il écrivit à son ami. " Je me fais chrétien, pleinement convaincu que la Religion de Christ est divine, puisqu'elle a pu se soutenir malgré la mauvaise conduite de ceux qui la prêchent."

C'est la conclusion que vous devez tirer, ma chere fille, des excès qui vous scandalisent justement. Le libertinage des Ministres qui prêchent une Religion, ne peut servir de preuve contre elle, lorsqu'elle condamne ces déréglemens. Mais n'admirez-vous point où m'a conduite le libertinage des Dames Piémontoises? Elles diffèrent peu des femmes du grand monde dans tous les pays. La Cour est un lieu où l'on

se fait des maximes commodes ; mais il n'appartient qu'aux femmes du premier rang de s'en prévaloir, elles seules peuvent impunément être galantes, au lieu qu'en Italie la corruption s'étend jusques aux conditions les plus basses. Ne craignez point de vous singulariser à cet égard ; mais, mon Enfant, le seul amour propre est capable d'engager une personne sensée à suivre le conseil que je vous donne. Les libertins qui vous siffleront tout haut, vous respecteront au fond de leur cœur malgré qu'ils en aient ; c'est un tribut qu'ils sont forcés de rendre à la vertu lorsqu'elle est sincère, & sans grimace. Je ne vous dis rien par rapport à la petite, & je me repose entièrement sur vous du soin de la conduire. Le pauvre Comte me fait pitié, mais le Marquis est trop honnête homme pour se prévaloir contre vous d'une passion que vous n'avez jamais nourrie. Je vous répète, ma chère Fille, que j'ai grand besoin d'une explication sur cet article, j'ai voulu vainement m'en distraire ; vous connoîtrez en lisant cette lettre, que je n'étois pas à moi en vous l'écrivant ; & je suis si persuadée qu'elle est sans ordre, que je ne la relirai pas, de crainte d'être tentée de la déchirer.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE*****A MADAME DU MONTIER.*

MA CHERE MERE,

QUE ne m'en coûte-t-il point pour vous ouvrir mon cœur? Le besoin que j'ai de vos conseils, peut-il excuser une confidence qui va déshonorer à vos yeux mon époux? Que ne puis-je, victime des maux que son inconstance me prépare, la cacher à tout l'univers! mais dans les circonstances où je me trouve, il me faut un guide, & c'est ce qui me détermine à déposer dans votre sein les peines qui m'accablent.

Il y a déjà quelque temps que j'avois cru m'appercevoir du refroidissement de mon époux. Ses égards pour moi étoient toujours les mêmes; mais qu'il est aisé de distinguer les attentions qui partent du cœur, d'avec celles qui n'ont d'autre source que le devoir &

la bienfiance ! Pleine d'estime pour le Marquis, je me suis accusée vingt fois d'injustice à son égard : mais depuis deux jours je connois, à n'en pouvoir douter, mon malheur & sa foiblesse.

L'on me parla, il y a six mois, d'une fille de famille, dont la fortune venoit d'être ruinée par la perte d'un procès. Elle étoit d'autant plus à plaindre, qu'élevée dans l'opulence, elle n'avoit aucun talent pour se procurer le nécessaire à la vie. Je témoignai quelque desir de la voir, & les personnes qui s'intéressoient pour elle me la présentèrent le lendemain. Je fus charmée de sa physionomie : l'innocence, la modestie, la candeur, étoient peintes sur son visage ; elle n'avoit que vingt ans, & venoit de perdre sa mère, que le chagrin avoit conduite au tombeau. Toutes ces circonstances m'attendrirent, & craignant pour elle les dangers où l'extrême indigence expose une jeune personne sans expérience, je lui proposai de rester auprès de moi jusqu'à ce que je trouvasse l'occasion de la placer avantageusement. Elle accepta ma proposition avec des transports de reconnoissance, qui redoublèrent, lorsqu'elle vit la manière avec

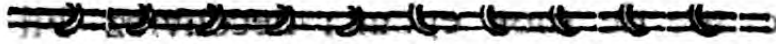
laquelle elle étoit traitée chez moi. Je considérois moins ce qu'elle étoit, que ce qu'elle avoit été, & la distinguois de mes femmes, de façon à les rendre jaloufes. C'est à la jalousie de l'une d'elles, que je dois les funestes lumieres que je vais vous communiquer. Le Marquis, épris de cette jeune personne, l'a séduite par ses libéralités; il lui fait espérer un état brillant, & il y a deux mois qu'il vit avec elle dans la plus étroite intelligence. Quoique je fusse certaine du refroidissement de mon époux, je n'avois jamais découvert l'objet de sa nouvelle passion, & j'avois traité celle qui m'a découvert cette intrigue, de calomniatrice; mais elle avoit pris des précautions contre mon incrédulité, & m'a donné des preuves si claires de ce qu'elle me disoit, qu'il ne m'a pas été possible d'en douter. Mon premier soin a été d'imposer un silence inviolable à cette femme, que j'ai menacée de mon indignation, si elle laissoit transpirer la moindre chose. Que seroit-ce, mon Dieu! si le Marquis avoit à rougir devant d'autres que moi! Après m'être rassurée de ce côté-là, je priai cette femme de me laisser seule, & m'étant

enfermée dans mon cabinet , je m'y abandonnai aux réflexions les plus douloureuses. Ce n'est point l'injustice de mon époux à mon égard qui m'accable ; non , ma chere Mere , quel que soit mon attachement pour lui , je lui pardonnerois plus volontiers son inconstance , si elle n'outrageoit que moi : mais je ne puis soutenir l'idée du tort qu'il se fait à lui-même. Je frémis en songeant au crime dont il s'est rendu coupable , en séduisant une fille innocente que j'avois retirée dans sa maison , comme dans un asyle sacré. Je frémis en envisageant les suites de son crime. Que va devenir cette malheureuse créature ? Quelle conduite tiendrai-je à son égard ? Je ne puis la garder chez moi sans me rendre en quelque façon sa complice ; mais aussi quel prétexte prendre pour m'en défaire ? le souffrira-t-il ? & l'obstacle que j'apporterai à sa passion , ne lui donnera-t-il pas de nouvelles forces ? ne trouvera-t-il pas les moyens de la voir en quelque lieu que je la fasse conduire ? D'ailleurs , puis-je compter sur la docilité de cette infortunée ? Pauvre enfant ! ma compassion t'est devenue bien funeste. Mon Dieu ! j'adore vos jugements ;

jugements ; mais punissez-moi seule du crime de mon époux ; découvrez - lui l'horreur de la situation dans laquelle il vit ; rendez-lui cette première innocence de mœurs dans laquelle il vivoit depuis quelques années. Et vous , ma chere Mere , aidez-moi de vos conseils. Ce qui me passe , c'est le secret avec lequel le Marquis a conduit cette intrigue. Il n'a jamais témoigné le moindre empressement pour cette fille , qui de son côté n'a jamais jeté les yeux sur lui en ma présence : son extérieur est toujours le même ; & je ne conçois pas comment l'agitation que doit lui causer la pensée du crime , dont elle se rend coupable envers Dieu , & envers moi , ne se manifeste pas sur son visage. Adieu , ma chere Mere. J'attends votre réponse avec une impatience égale à mes besoins , & jusqu'à ce que je l'aie reçue , je ne changerai rien à ma conduite par la crainte où je suis de faire quelque imprudence.

Je suis , &c.





R É P O N S E

A LA PRECEDENTE.

QUE je suis charmée, ma pauvre enfant, de la résolution que vous avez prise de me confier vos peines ! plus votre état est cruel, plus vous avez besoin de consolation & de conseils. J'approuve cependant la répugnance que vous aviez à le faire. Une femme vertueuse doit faire ses efforts pour dérober aux yeux du public, de ses amis même les plus chers, les faiblesses de son époux. La nécessité où vous vous trouvez de prendre des conseils utiles dans des circonstances aussi difficiles, peut seule justifier la confiance que vous me faites, & vous devez compter sur un silence inviolable de ma part. Vous avez fait très-prudemment de l'imposer à votre femme de chambre ; tout seroit perdu si le Marquis pouvoit vous soupçonner de savoir son intrigue. Il vous respecte encore assez pour mettre tous ses soins à vous la cacher ; tant qu'il sera dans

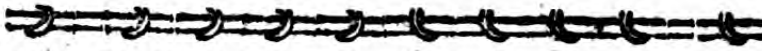
cette disposition, vous avez tout lieu d'espérer un heureux retour. Les plaisirs que procure un pareil commerce, sont troublés par les remords, le dégoût les suit, & la plupart de ces engagements ne doivent leur durée qu'à la mauvaise humeur des femmes, qui ont l'imprudence de vouloir les rompre avec violence. On doit fermer les yeux autant de temps qu'on peut le faire avec décence. Un époux qui se croit dispensé du besoin de faire des réparations, a moins de répugnance à rentrer dans le chemin du devoir; tel leve le masque, & donne ouvertement dans le désordre, parce qu'il désespère de regagner le cœur d'une épouse trop instruite des outrages qu'il lui a faits. Je sais qu'il doit être bien douloureux pour vous de voir votre maison profanée; mais, comme vous l'avez fort bien remarqué, vous ne gagneriez rien en éclatant, & le Marquis sauroit bien trouver les moyens de voir cette fille, quelque parti que vous prissiez à son égard. Il ne faut rien espérer du côté de cette malheureuse: je ne crois pas faire un jugement téméraire, en vous assurant que ce n'est pas ici son coup d'essai. Un premier crime enfante des

remords incompatibles avec la tranquillité dont elle jouit. Vous accusez le Marquis de l'avoir séduite ; peut-être est-ce elle qui a séduit votre époux : ces apparences de simplicité & de modestie sont un grand attrait pour les hommes , mais ne sont pas toujours des preuves de l'innocence des mœurs. En un mot , cette fille joue trop habilement son rôle pour qu'on ne la puisse soupçonner que d'une foiblesse. C'est une habile comédienne , & le Marquis rougira quelque jour d'avoir été sa dupe. En attendant cet heureux moment , voici ce que je vous conseille de faire. Ne changez pas de conduite envers cette fille ; mais tâchez adroitement de la pénétrer. Si je me suis trompée dans mes conjectures , si elle a été réellement séduite par votre époux , alors vous lui devez toute votre compassion , & vous ne pouvez la pousser trop loin ; mais si , malgré sa jeunesse , c'est une de ces coquettes rusées qui jouent la simplicité ; n'espérez pas de la faire rentrer en elle-même , & ne donnez vos soins qu'au changement de votre époux. Paraissez redoubler votre amitié pour cette fille , & proposez au Marquis de l'établir ; vous jugerez par

la façon dont il recevra cette proposition, du degré de son attachement pour elle. Si quelques circonstances imprévues découvroient le mystère, gardez - vous de montrer aucune aigreur au Marquis, encore moins de vous laisser aller aux reproches. Qu'il connoisse toute l'amertume de votre cœur, mais qu'il la devine; ne faites parler que vos larmes, vos caresses. S'il vous paroît touché de repentir, qu'il sente la joie avec laquelle vous lui promettrez d'oublier le passé, combien peu vous méritiez l'injure qu'il vous a faite. Ne lui montrez aucun ressentiment contre la malheureuse compagne de son crime, engagez - le au contraire à lui donner les moyens de renoncer au crime. Que si le Marquis, par un aveuglement dont je ne le crois pas capable, persévéroit dans le désordre, & s'y livroit sans pudeur, vous n'auriez alors d'autre ressource que la douceur & la patience. Il faudroit lui laisser voir toute votre tristesse, & attendre du ciel son changement. C'est-là, ma chere enfant, d'où vous devez espérer du secours, & vous devez le demander sans relâche.

Vous ne me dites rien de votre santé.

Que je crains pour vous l'abattement & le chagrin, dans les circonstances d'une grossesse avancée. Souvenez-vous, ma chere Fille, de ce que vous devez à votre famille. Peu de femmes qui n'aient éprouvé les chagrins dont vous êtes accablée. Ecrivez-moi le plus souvent qu'il vous sera possible, & comptez que je partage bien sincèrement vos peines.



L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE me hâte de vous écrire malgré ma foiblesse ; mon silence vous causeroit trop d'inquiétude dans les circonstances présentes. Je me trouvai fort mal après vous avoir écrit ma dernière lettre, & le lendemain j'éprouvai les plus grandes douleurs. Le Médecin annonça à mon époux que je m'étois blessée, & que j'allois faire une fausse couche. Il parut

vivement touché de mon état , & pendant vingt-quatre heures que je fus dans un danger continuel , il donna des marques de désespoir , que je ne puis concilier avec la certitude que j'ai de son infidélité. Ah ! ma chere mere , que le cœur de l'homme est incompréhensible ! Le Marquis m'aime , je n'en puis douter ; je connois son caractère , il ne pourroit s'abaisser à feindre une douleur qu'il ne sentiroit pas ; la sienne fut si vive , si naturelle , que je me suis flattée pendant ces vingt-quatre heures , d'avoir repris tous mes droits sur son cœur. La joie que m'a causé cette espérance , a sans doute contribué plus que toute autre chose à mon heureuse délivrance , & m'a consolée de la mort de mon enfant , qui n'a survécu que de quelques instants à son baptême : je bénissois mes douleurs ; mais ma joie a passé comme un éclair. Ma rivale avoit montré beaucoup d'empressement à me soulager. Quelque répugnance que j'eusse à recevoir ses soins , j'en avois fait à Dieu le sacrifice , aussi-bien que celui de ma vie. Une heure après ma délivrance , mon époux , dont la joie se manifestoit de la maniere la plus sensible , s'est mis à

genoux devant mon lit, & arrosoit une de mes mains de ses larmes, qui n'avoient pas tari depuis le moment où l'on avoit crainit pour ma vie. Ma rivale n'a pu soutenir ce spectacle ; elle s'est évanouie, & dans ce moment le cœur du Marquis s'est dévoilé : avec quelle vivacité a-t-il volé au secours de cette malheureuse ? Quelle a été son inquiétude, lorsque cette fille ayant recouvré l'usage de ses sens, l'a repoussé avec une espece d'horreur ? J'ai vu l'instant où il alloit tomber à ses pieds, sans être retenu par ma présence ; l'agitation que lui causoit la crainte de lui avoir déplu, m'auroit ouvert les yeux, quand je n'aurois pas été instruite. Je me suis recueillie un moment pour me recommander au Seigneur, & réunissant toutes les forces de mon ame, j'ai eu celle de faire mettre cette créature auprès de mon lit, de la caresser, & de lui dire que j'attribuois son indisposition aux fatigues qu'elle avoit eues pendant ces vingt-quatre heures, & à l'inquiétude que lui avoit causé mon état. Je lui ai proposé ensuite de se mettre au lit, mais elle a crainit apparemment de me laisser seule avec mon époux, & m'a

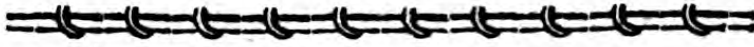
conjuré de lui permettre de rester dans mon appartement. J'en avois assez vu, ma chere Mere ; mais je suis ingénieuse à redoubler mes peines ; j'ai feint de vouloir reposer, & j'ai congédié tout le monde, à la réserve de mon époux & de cette fille. Ils se sont éloignés de mon lit, après avoir fermé soigneusement les rideaux, & se sont assis auprès du feu. Cette fille avoit la tête appuyée dans ses deux mains, & comme elle avoit le dos tourné du côté de mon lit, il ne m'a pas été possible de voir les mouvements de son visage, mais ceux du Marquis n'étoient point équivoques. Lorsqu'il m'a cru endormie, il s'est mis aux pieds de cette fille ; il y a resté long-temps, avant de la résoudre à quitter son attitude, & pendant ce temps il étoit pâle, tremblant, agité, & lui parloit avec action, mais fort bas. Sans doute qu'il est parvenu à l'appaiser, car elle lui a donné sa main qu'il a baisée avec les plus vifs transports. Quelques mouvements que j'ai faits, ont mis fin à cette scene, qui a été bien douloureuse pour moi. Je ne puis plus douter de mon malheur ; la pitié seule avoit causé les craintes du Marquis à mon égard. A mesure

que ma santé se rétablit , ses empressements sont moins vifs , moins naturels , & un coup d'œil qu'il jette sur ma rivale lorsqu'il me les rend , semble l'avertir qu'elle n'en doit rien craindre. J'ai reçu votre réponse le cinquième jour après ma fausse couche , & je suis charmée de m'être comportée comme vous me l'ordonnez. Aujourd'hui que je suis remise , & qu'il ne me reste qu'un peu de foiblesse , j'ai , suivant ce que vous me marquez , proposé à mon époux d'établir cette fille ; elle étoit présente & il a pâli en attendant sa réponse. J'avois pris pour prétexte , la reconnoissance que m'avoient inspiré les soins qu'elle m'avoit rendus ; elle m'a assurée qu'elle ne demandoit d'autre récompense que celle de demeurer avec moi autant de temps que j'agréerois ses services. Ce discours a rendu la vie à mon époux : il me faisoit pitié , ma chere Mere , & je me reproche l'inquiétude que je lui ai causée. J'en ai moi-même d'une nouvelle espece. Mon époux s'est apparemment moins observé pendant ma convalescence ; la petite est clairvoyante , & je m'apperçois , lorsqu'elle parle de ma rivale , qu'elle est de mauvaise

humeur contre elle. Les regards du Comte m'apprennent aussi qu'il a pénétré ce funeste secret ; il ne peut jeter les yeux sur cette fille, sans indignation. Ce pauvre Comte n'a pas quitté mon antichambre pendant tout le temps que j'ai été en danger, & actuellement il ne bouge de ma chambre. J'ai voulu représenter au Marquis qu'une si grande assiduité pourroit être mal interprétée ; il s'est moqué de ce qu'il appelle, mes imaginations, & charmé d'avoir le temps de faire ses petites affaires, il exhorte son ami à me tenir compagnie, & le fait de façon à me faire croire qu'il sent qu'il lui rend service. Ce seroit pour moi le comble des malheurs ; mon époux seroit perdu sans retour pour moi, s'il pouvoit imaginer que la passion du Comte pût jamais me consoler de son infidélité ; m'estimeroit-il assez peu pour me croire capable d'une pareille vengeance ? cette pensée m'accable. Le femme qui m'a découvert l'intrigue du Marquis, ose abuser de l'obligation où je suis de la ménager ; la passion du Comte ne lui a pas échappé ; & qui fait, si lui-même, abusant des circonstances malheureuses où je me

trouve , ne la lui a pas découverte ?
Quoi qu'il en soit , elle vient de me
conseiller d'essayer de ramener le cœur
de mon époux , en lui donnant de la ja-
lousie. A Dieu ne plaise , a-t-elle ajouté,
que je vous conseille rien de contraire
à la vertu. Non , Madame , je connois
trop la vôtre ; mais ne pourriez - vous
pas sans crime feindre d'être sensible
aux empressements du Comte ? Il vous
aime , je n'en puis douter ; le Marquis
ne s'endort dans votre possession , que
parce qu'il n'a jamais senti la crainte
de perdre votre cœur. Que ne m'en
a-t-il point coûté , ma chere Mere ,
pour modérer la colere où m'a mise
le discours de cette femme ; je l'ai
pourtant fait avec l'aide du Seigneur ;
il proportionne ses secours au besoin
que j'en ai , & je me fens un courage
au dessus de mes forces naturelles.
Adieu , ma chere Mere , soyez sans
inquiétude du côté de ma santé ; il
n'y a plus rien à craindre.





R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

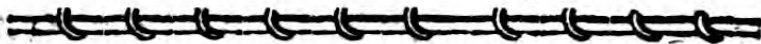
DIEU soit béni ! ma pauvre Enfant. Il n'abandonne point ceux qui le craignent & qui le servent de tout leur cœur. Quand j'aurois douté de cette vérité toute ma vie, j'en serois actuellement convaincue par votre exemple. Bénissez ses grandes miséricordes à votre égard ; s'il exerce aujourd'hui votre vertu, c'est pour la couronner ensuite avec plus de gloire. Vous sortirez victorieuse de ce combat ; la conduite du Marquis m'annonce votre victoire ; il vous estime, ma fille ; il vous aime. Une passion violente l'entraîne actuellement, mais ces mouvements ne sont pas de nature à être durables, vous le verrez bientôt à vos pieds déplorer son aveuglement, en gémir, & réparer par sa conduite les chagrins qu'il vous donne présentement. Ses sentiments pour vous existent au fond de son cœur, & votre femme de chambre raisonne juste lors-

qu'elle pense que la jalousie les réveillerait ; mais ce moyen, quelque efficace qu'il soit, est indigne de vous. Il ranimerait à coup sûr l'amour de votre époux, car tel est l'homme, il ne connoît le prix d'un bien qu'il possède, que lorsqu'il est en danger de le perdre ; mais vous perdriez son estime, ou du moins vous mériteriez de la perdre. Le manège d'une coquette n'est point fait pour une femme vertueuse ; elle doit attendre du temps & de la patience, le remède à ses maux. Je crois que vous ne rendez pas justice au Comte, lorsque vous le soupçonnez d'avoir fait agir cette femme. Il est trop délicat pour se servir de pareils moyens : toutefois soyez sur vos gardes, évitez tout éclaircissement sur cet article, & veillez sur votre cœur. Une femme vertueuse sent d'abord avec vivacité l'injure que lui fait un époux infidèle ; insensiblement elle s'y accoutume ; elle vient quelquefois à le mépriser, & finit par une vengeance qui ne blesse qu'elle, & qui autorise un mari à persévérer dans le désordre. Je crois le vôtre fort éloigné de la complaisance dont vous le soupçonnez par rapport au Comte. Il se croit

sûr de votre cœur : votre vertu fonde sa confiance , & avec de pareils sentiments le refroidissement ne peut être de longue durée. Je crois , comme vous , la petite clairvoyante , & j'aime sa colere contre la malheureuse qui cause vos inquiétudes ; mais elle est trop prudente pour se laisser pénétrer au Marquis. C'est la seule chose qui importe. Je ne saurois approuver le stratagême dont vous vous êtes servie , pour être témoin de la scene dont vous me parlez. Il y avoit beaucoup d'imprudence , dans l'état où vous étiez , de chercher à redoubler vos peines , & puis il vous en a coûté un mensonge. Une conduite droite , simple , voilà le seul chemin par lequel il vous soit permis de marcher , il vous conduira infailliblement à la sortie du labyrinthe dans lequel vous êtes engagée.

Je me confirme dans la pensée que m'a fait naître votre premiere lettre. Cette prétendue innocente est une coquette rusée : sa conduite dans votre maladie me le prouve ; la guérison du Marquis en sera un peu plus longue , mais aussi elle sera radicale. Combien sera-t-il honteux d'avoir été la dupe

de ces airs d'innocence ? Adieu , ma chere Enfant : ménagez votre santé ; foyez attentive aux circonstances ; la Providence vous en ménagera fans doute quelques - unes de favorables , & vous inspirera la façon de les mettre à profit.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE ,

JE suis parfaitement remise de ma fausse couche ; mais mes inquiétudes augmentent à un tel point , que je crains de manquer de force pour les soutenir. Ma rivale est tellement changée qu'elle est méconnoissable. Ce n'est plus cette fille soumise , docile à tout ce que j'exigeois d'elle ; c'est une fille impérieuse envers tous les autres domestiques ; insolente à mon égard , libre avec le Marquis jusqu'à l'impudence. Toute la maison est scandalisée de ses

procédés, & je suis la seule qui paroît ne pas m'en appercevoir. Elle me manqua de respect hier d'une maniere si grossiere, que la petite en versa des larmes, & que le Comte fut obligé de sortir de mon appartement pour modérer sa colere. Le lendemain mon époux me prit en particulier, il avoit l'air d'un homme fort embarrassé, & fut long-temps sans savoir par où commencer son discours. Il me dit enfin, qu'il avoit appris avec beaucoup de chagrin, les procédés de Mademoiselle *Rose* à mon égard, & qu'il étoit surpris de la patience que j'avois avec elle. Qu'il avoit une vraie obligation au Comte de l'en avoir averti, & qu'il me laissoit la maîtresse du sort de cette fille. J'étois tremblante comme une feuille pendant qu'il me parloit, & je lui répondis, sans oser le regarder, qu'on lui avoit peut-être exagéré la faute de cette fille, qui véritablement n'avoit plus pour moi les mêmes égards qu'autrefois; mais qu'il falloit pardonner quelque chose à la situation où se trouvoit réduite une fille de famille, qui, malgré les attentions qu'on avoit pour elle, sentoit toujours bien qu'elle étoit

domestique. Cela est bien capable, ajoutai-je de lui aigrir l'esprit, & c'est à cela que j'attribue son changement envers moi. Que vous êtes charmante ! de penser de la sorte, me dit le Marquis, en m'embrassant avec transport. J'aime à voir en vous ces sentiments de bonté, d'humanité ; mais je ne veux pas qu'on en abuse. Un de mes intimes amis qui demeure à Rome, & qui est veuf, me demande une fille de confiance pour avoir soin de sa maison. Cette place convient parfaitement à *Rose* ; dites-lui que vous l'aimez trop pour vouloir lui faire perdre sa fortune. Je ferai toujours ce qu'il vous plaira, lui dis-je, & je ferai charmée de procurer une bonne place à cette fille ; voulez-vous que je l'appelle ? Il fera assez temps de le faire ce soir, dit le Marquis. Je vous montrerai la lettre devant elle, & si elle accepte le parti, je la remettrai demain entre les mains d'un homme qui la conduira jusqu'à Rome. A peine le Marquis m'eût-il quittée, que je m'abymai dans les réflexions. Je ne savois comment accorder tant de contrariétés. Cette fille, me disois-je, croit être bien sûre du cœur du Marquis, puisqu'elle

garde si peu de ménagement avec moi. Le Marquis pense-t-il véritablement à l'éloigner ? N'est-ce qu'une feinte ? S'il étoit détaché de cette fille , pourquoi la joie qu'il a témoigné de mon indulgence à son égard ? J'étois occupée de mes réflexions , lorsque le Comte est entré sans se faire annoncer contre son ordinaire. Pardonnez , m'a-t-il dit , la liberté que je prends , à la nécessité où je suis de vous parler sans témoin. Je ne veux rien entendre , Comte , lui ai-je dit , en me levant pour sonner ; mais il m'a retenue sur ma chaise. Au nom de Dieu , Madame , m'a-t-il dit , daignez m'écouter un moment. Je suis bien malheureux , si ma conduite n'a pu vous faire connoître mon respect , & vous inspirer un peu de confiance en moi. C'est un ami qui vous parle , Madame ; oubliez qu'un malheureux hasard vous a fait connoître que j'avois d'autres sentimens ; aidez-moi à vous rendre heureuse aux dépens de mon bonheur , en ouvrant les yeux à votre époux. Quels mouvemens n'ai-je point éprouvés pendant ce discours ? La curiosité , l'espérance , la crainte de désobéir à vos ordres , m'agitoient tellement , que je

ne savois à quoi me résoudre. Enfin , je me suis rappelée cet endroit de votre lettre , où vous me dites d'éviter un éclaircissement avec le Comte ; & cela m'a déterminée. Monsieur , lui ai-je dit , je fais jusqu'à quel point je puis compter sur votre probité ; vos vertus , votre attachement pour mon époux , vous ont acquis mon estime & mon amitié ; souffrez que je continue à mériter la vôtre : je ne refuse point absolument de vous entendre ; mais je vous demande quelque temps pour m'y déterminer , persuadée que cet entretien n'aura rapport qu'à la malheureuse affaire dont vous avez jugé à propos de vous mêler , & que vos sentiments n'y entreront pour rien. Le Comte s'étoit mis à mes genoux pour me retenir sur ma chaise ; & il étoit encore dans cette posture , lorsque la petite est entrée dans ma chambre. Ah ! ma chere Mere , un coup de foudre m'auroit moins accablée que cette apparition. J'ai vu d'un coup d'œil tout ce que cet enfant pourroit imaginer , & j'étois toute prête à m'évanouir. La prudence du Comte m'a tirée d'embarras. Il n'a point quitté la posture soumise dans laquelle il étoit ,

& s'adressant à ma sœur qui étoit rouge & interdite : venez , Mademoiselle , lui a-t-il dit , venez m'aider à rendre Madame raisonnable. Des affaires de la dernière importance m'engagent à lui demander un entretien particulier ; je suis à ses pieds pour obtenir cette grâce qui ne regarde qu'elle ; & je ne puis l'obtenir. Sa vertu lui fait un monstre d'un tête à tête : je voudrois pouvoir m'expliquer devant vous : mais je dois respecter votre âge , vous n'êtes peut-être déjà que trop instruite du sujet dont je veux l'entretenir ; engagez-la à m'écouter , je vous en conjure. J'avois eu le temps de me remettre pendant le discours du Comte. Je vous promets de vous écouter , lui dis-je en le forçant de se lever ; mais j'exige absolument que ma sœur soit dans mon appartement. Il suffira que vous me parliez assez bas , pour qu'elle ne puisse l'entendre. A peine avions-nous eu le temps de reprendre un air tranquille , que le Marquis rentra. Je viens vous proposer un sacrifice , me dit-il , ma chère ; appelez Mademoiselle *Rose* , & voyez si vous l'aimez assez pour vous en priver ; il y va de sa fortune. Cette fille ayant paru au

même moment , il me lut la lettre dont il m'avoit parlé deux heures auparavant , & je jouai à merveille mon personnage. Cette fille ne s'acquitta pas moins bien du sien ; elle pleura du regret de me quitter , & se jeta à mes genoux pour me remercier des bontés que j'avois eues pour elle. Nous soupâmes ensuite , & le Marquis me dit à l'oreille que Mademoiselle *Rose* n'étant plus de la maison , il me prioit de la faire asseoir à table , pour montrer à tous les domestiques , qu'elle sortoit avec agrément de chez moi. Je fis tout ce qu'il exigeoit , & jamais je ne l'ai vu de si bonne humeur. Cette fille devoit partir dès le matin , & le Marquis s'étoit chargé de la conduire à 15 milles de Turin ; j'ai pris ce temps pour vous écrire ; & comme ma situation est trop violente pour attendre votre réponse par la voie ordinaire , j'ai prié le Comte d'envoyer un homme sûr , pour vous la remettre en main propre , & m'apporter votre réponse. Adieu , ma chere Mere. Priez pour votre fille , jamais elle n'en eut tant de besoin.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

MA CHÈRE ENFANT ,

J'AIME ce pauvre Comte à la folie , & le cœur me dit , que la sortie de cette fille qu'il a si heureusement occasionnée , amènera quelque incident heureux , qui vous tirera de peine. Le voyage de Rome est bien imaginé ; ne vous flattez pas pourtant qu'il soit réel. Des raisons essentielles engagent le Marquis à se priver de la commodité de voir sa maîtresse à toutes les heures du jour ; mais certainement le prestige subsiste encore ; & je soupçonne qu'il a même des raisons plus fortes que jamais de ménager cette créature. Elle semble ne plus craindre de le perdre , elle ne ménage plus les bienséances , j'en conclus qu'elle souhaitoit de s'attirer de votre part un congé disgracieux , qui auroit indisposé votre époux contre vous , & auroit ferré les nœuds qui l'attachent à elle. Graces à Dieu , vous

avez évité ce piège, & vous avez mené le Marquis au point de desirer la sortie de cette misérable; c'est tout ce qui pouvoit arriver de mieux. Je vais faire l'horoscope de cet amour. Mademoiselle *Rose* est une coquette fiée, qui bientôt va lever le masque. Moins contrainte dans son nouveau domicile qu'elle ne l'étoit dans votre Palais, son amant ne peut pas tarder à lui découvrir mille défauts. La jalousie s'en mêlera, & les conduira à une rupture. L'amour qu'on conçoit pour une personne vertueuse, s'augmente à mesure qu'on la connoit davantage; ici ce fera tout le contraire. Votre Epoux, du caractère dont je le connois, fera bientôt dégoûté des hauteurs d'une fille assez imprudente pour avoir mis son secret en danger d'être découvert; & cherchera les moyens de s'en débarrasser à petit bruit. C'est ce que vous devez souhaiter le plus.

Je suis bien édifiée, ma chere Enfant, de la docilité avec laquelle vous suivez mes conseils; mais il est des occasions où vous devez consulter les circonstances: celles dans lesquelles le Comte vous demandoit un entretien, exigeoient cette complaisance de votre part;

part ; & je vous exhorte à le lui accorder. J'approuve la condition que vous y avez mise , que votre sœur soit présente ; & faites en sorte que cette enfant soit votre ombre. L'attention que vous aurez à l'avoir toujours auprès de vous , suffira pour détruire les soupçons que l'attitude du Comte lui auroit fait naître. Vous connoîtrez bientôt par les démarches de votre époux , si sa dulcinée est à Turin. Je crois même que vous pourriez engager le Comte à observer sa conduite. Vous êtes sûre de la prudence de cet ami , qui en vérité est digne de toute votre estime. Je ne vous dirois pas cela , si je vous connoissois moins ; mais je sens que je ne risque rien à vous faire remarquer la générosité de sa conduite. Le seul moyen de le guérir , est de le bien persuader de votre attachement pour votre époux , & de votre vertu. Il connoitra le premier , par l'intérêt que vous prenez aux actions du Marquis , & la seconde , par la douleur que vous causent ses dérèglements , & la patience avec laquelle vous les supportez. Que votre conduite à l'égard de votre infidèle , soit toujours telle qu'elle a été jusqu'à ce jour ; redou-

blez même vos attentions, votre complaisance, quoique vous puissiez apprendre à son sujet. Il vous tiendra compte quelque jour de votre indulgence ; mais quand il seroit vrai que son attachement pour vous n'en devînt pas plus réel & plus solide, vous aurez toujours la douce consolation d'avoir fait votre devoir, & de n'avoir pas à vous reprocher vos malheurs. Adieu, ma chere, confiez-vous en celui qui fait tirer le bien des choses qui y paroissent le plus contraires, & croyez que je partage sincèrement la pénible situation dans laquelle vous êtes.





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

LE Marquis est à la campagne pour tout le jour, & le Comte en a pris occasion de me demander l'accomplissement de ma promesse. Il venoit de me rendre votre lettre, & je vous avoue que j'y ai vu avec plaisir, l'approbation que vous donnez à cet entretien. Ma curiosité étoit si vive, que je n'ai pas différé un instant à donner toute mon attention à ce que le Comte vouloit m'apprendre. Il y a long-temps qu'il a pénétré les sentiments de mon époux, & son affection pour moi l'a engagé à prendre de bonnes mesures pour ne point perdre de vue ma rivale. Son valet de chambre, par son ordre, a fait sa cour à cette fille ; & cette malheureuse, qui se livre au Marquis par intérêt, s'est abandonnée à ce

domestique par inclination. Elle espere tirer du Marquis des sommes assez considérables pour épouser son amant, & franchement elle n'y réussit pas mal, puisque mon époux, naturellement libéral, est devenu prodigue à son égard. C'est pour se ménager les moyens de voir ce valet tout à son aise, qu'elle a voulu sortir de chez moi, mais il falloit un prétexte pour engager le Marquis à y consentir. Une grossesse est venue tout à propos pour la tirer d'intrigue. Elle a menacé mon époux d'éclater, s'il ne trouvoit les moyens de la tirer du Palais, & lui a même dit, qu'elle se jetteroit à mes pieds, & me confessoit sa faute, plutôt que de s'exposer à être démaîquée par quelque malheureux hasard. Le Marquis, qui ne craint rien tant qu'un éclat, a redoublé ses dons, ses careilles, ses promesses; & le Comte, en l'avertissant de l'insolence de cette malheureuse, lui a procuré le prétexte de sa sortie, qu'il cherchoit depuis quelques jours. Il l'a logée dans le fauxbourg du Pô; & comme il ne peut la voir que le soir, le valet de chambre qui se nomme *Girard*, a le temps de la voir tout le jour.

Voilà, ma chere Mere, ce que le

Comte vouloit m'apprendre. Il me demande la permission d'agir à sa fantaisie pour démasquer cette créature, & s'oblige à ramener le marquis à mes pieds, plus tendre qu'il ne le fut jamais. Il ne veut point s'expliquer sur les moyens dont il se servira pour cela ; je les devine : mais je suis travaillée d'un scrupule. Cette misérable est grosse de quatre mois ; ne serois-je pas coupable de la mort de son enfant, si une scène violente lui occasionnoit une fausse couche, & ne vaudroit-il pas mieux avoir patience, jusqu'à ce qu'elle soit accouchée ? Que deviendra-t-elle ensuite ? le valet du Comte ne l'aime pas, il la joue. Que les personnes du sexe sont malheureuses lorsqu'elles laissent surprendre leur cœur à une passion violente ! Cette fille est d'une famille où la probité régnoit ; elle a eu l'éducation la plus chrétienne. L'amour de la parure a rendu tous ces avantages inutiles, & le Comte a découvert que le desir d'avoir un habit de masque avoit causé sa première chute chez ses parents. Savante dans l'art de dissimuler, elle en a imposé à sa Mere, & à ceux qui me l'ont recommandée, & je fais, à n'en pou-

voir douter, que le Marquis se flatte de sa conquête comme d'une bonne fortune qu'il ne doit qu'à son mérite. J'ai déploré le malheur des personnes du sexe dominées par quelque passion. Je vous avoue que, si Dieu n'y étoit pas offensé, je rirois de la sottise crédulité des hommes. Mon époux a de l'expérience, du bon sens, cependant il se laisse duper par les airs innocents d'une jeune fille, qui le trompe sous ses yeux, sans qu'il ait la moindre défiance. En vérité, je crains qu'il ne s'emporte à quelque excès contre cette malheureuse; & je la plains bien sincèrement. S'il ne s'agit que de lui faire une grosse dot pour engager *Girard* à l'épouser, j'y contribuerai de tout mon cœur.

Je suis hâtée de finir ce qui regarde cette malheureuse affaire, pour vous entretenir d'une autre plus agréable, & qui me donne beaucoup de joie. Le Marquis me présenta, il y a quinze jours, un Seigneur Napolitain de la plus charmante figure qu'on puisse imaginer. Mais on cesse d'y faire attention lorsqu'on l'entend parler. Il n'est pas possible d'imaginer dans un homme de cet âge des lumières si

universelles, un jugement aussi solide, un esprit plus aisé, plus juste, plus brillant. Ne m'accusez pas de prévention, je vous prie; tout le monde est d'accord avec moi, sur le compte du Signor *Mastrilli*, & son assiduité chez nous fait bien des jalouses. Il n'a point déguisé au Marquis le motif de ses visites; la petite a fait sa conquête, & il proteste à mon époux qu'il s'estimerait le plus heureux de tous les hommes, s'il pouvoit obtenir son cœur & sa main. Le Marquis lui a déclaré d'abord, que ma sœur n'a d'autre dot que ses charmes & ses vertus; & cet aveu, loin de le rebuter, semble ajouter quelque chose à la vivacité de ses sentiments; il ne dépend que de lui, & vous recevrez une de ses lettres avec celle-ci, & une de mon époux, pour demander le consentement de mon père & le vôtre. La petite a peine à déguiser la joie que lui cause la préférence du jeune étranger; elle ne soupçonne pourtant rien des vues qu'il a sur elle, & je crois que sa vanité seule a fait naître les mouvements que nous lui avons surpris; son cœur n'y entre pour rien, ou je serois bien trompée. Le Marquis est de mon sen-

timent sur cet article , ce qui ne nous empêche pas de regarder ce mariage comme une affaire qui ne dépend plus que de vous ; ma sœur est encore trop jeune pour être sensible ; d'ailleurs , son petit cœur est trop étroit , pour éprouver en même temps deux passions. Je la crois ambitieuse , ce penchant satisfait , elle deviendra tendre pour un époux aimable à qui elle devra tout. Le Signor *Mastrilli* , en amant délicat , auroit souhaité de l'instruire des démarches qu'il a faites pour l'obtenir , & craint de ne la devoir qu'à son obéissance. Le Marquis le rassure sur cet article , & lui jure qu'il sera aimé , ce qui le tranquillise un peu. Je ressens avec beaucoup de vivacité l'établissement de cette chère enfant ; mais lorsque je jette les yeux sur ma situation , lorsque je réfléchis sur l'inconstance des hommes , je crains pour elle les malheurs que j'éprouve aujourd'hui , & je la plains de tout mon cœur. Heureux ceux qui , loin du grand monde , préservent leur cœur des sentiments dangereux qu'on y contracte ! Nos hameaux voient peu d'infidèles , ici l'on pourroit à peine trouver un cœur constant , & la foi conjugale est regardée comme une vieille chimère décriée parmi tous les honnêtes gens.



R É P O N S E

A LA PRECEDENTE.

N'EN doutez pas , ma chere Enfant , le Comte vous rendra le cœur de votre époux. Vous lui devez la vie de ce cher époux , vous lui devrez encore son retour à la vertu. Il manquoit ce dernier trait de générosité au portrait du Comte ; non je ne crois pas qu'on puisse la pousser plus loin. Croyez-moi , ma chere Enfant , un pareil cœur est inaccessible au crime ; vous n'avez rien à craindre de la passion d'un tel amant. J'approuve votre délicatesse par rapport au malheureux objet de l'amour du Marquis ; attendez que cette fille soit accouchée , & pour le reste abandonnez cette affaire à la prudence du Comte. Il peut insensiblement résoudre son valet de chambre à épouser cette créature ; ces fortes de gens n'ont pas beaucoup de délicatesse ; une grosse dot lui fermera les yeux sur ce qui s'est passé avant son bail.

Votre pere écrit au Marquis & en

Signor *Mastrilli*. Il abandonne la conclusion de cette affaire à votre époux ; & comme nous connoissons sa prudence & ses lumieres , nous sommes persuadés qu'il est incapable de se méprendre sur le caractère de ce jeune Seigneur. Je ne saurois assez louer Dieu des bénédictions qu'il répand sur notre famille , & je lui demande sans cesse qu'il accorde à cette petite les graces qui lui sont nécessaires dans son nouvel état , le conjurant de ne pas permettre que ce mariage s'accomplisse , si cet état de grandeur devoit devenir funeste au salut de cette chere enfant. Elle est (ce me semble) encore bien jeune , & je crains qu'une fortune si éclatante ne lui tourne la tête. Abandonnons le tout à la Providence , & tâchons de mériter par notre soumission , qu'elle nous guide d'une façon spéciale. Vous avez raison , ma chere enfant , lorsque vous regrettez la simplicité des mœurs des personnes élevées loin du grand monde ; il faut une vertu peu commune pour la conserver à la Cour ; mais Dieu ne manque jamais à ceux qui lui sont fideles. D'ailleurs , vous sentez par expérience qu'il a soin de frotter d'absynthe

les mamelles de la prostituée de Babylonne, & qu'il tempere par de salutaires amertumes les félicités de ce monde, pour empêcher ses enfants de s'y attacher. Quelques qualités que vous supposiez dans le Signor *Mastrilli*, il est homme, il est jeune; & votre sœur ne doit pas s'attendre à le fixer entièrement. Je connois la petite personne, elle est fiere, & sentira plus vivement que vous une infidélité; il faudra pourtant qu'elle prenne patience; la nature n'aura pas formé un phénomène en sa faveur.

Votre troisieme sœur veut être religieuse; elle persécute sans cesse son Pere pour obtenir la liberté de rentrer dans un couvent où elle a été Pensionnaire, & proteste qu'elle n'est point jalouse de la fortune de ses deux ainées. Nous sommes édifiés de ses sentiments; cependant je viens de lui déclarer que nous sommes déterminés à lui refuser notre consentement jusqu'à ce qu'elle ait vingt-cinq ans. Le terme est un peu long, mais on ne peut prendre de trop grandes précautions contre la premiere ferveur d'une jeune personne. Je lui permets jusqu'à ce temps de vivre chez moi aussi retirée que dans le

cloître, & je ne ferai jamais violence à ses inclinations du côté du mariage : je veux seulement qu'elle se connoisse elle-même, aussi-bien que le monde qu'elle veut quitter, pour lui éviter les repentirs trop ordinaires quand on s'engage inconsidérément.

J'ai conçu par la lettre de votre Epoux, que le jeune *Mastrilli* n'a rien qui le fixe à Naples. Je serois bien soulagée, si votre époux pouvoit l'engager à faire quelque séjour à Turin. La grande jeunesse de votre sœur me fait trembler, elle auroit besoin d'un guide en entrant dans le monde, & je serois tranquille, si elle étoit quelque temps sous vos yeux. Si la chose n'est pas possible, engagez votre favorite à la suivre ; les conseils de cette femme qu'elle aime, & qu'elle respecte, lui feront d'une grande utilité. J'ai oui dire que le libertinage & l'irréligion ne sont pas moindres à Naples qu'à Turin, & cette pensée empoisonne toute la joie que me donne l'idée d'un établissement avantageux pour mon enfant. *Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu !* Il en faut toujours revenir là, ma chere Fille. Qu'il soit lui-même le guide, le conduc-

teur d'une famille dont il est le Pere , que j'ai remise à ses soins tous les jours de ma vie , & que j'aimerois mieux voir dans l'indigence la plus affreuse , que dans le péché.

Adieu , ma chere , écrivez - moi à toutes les postes , car je ne serai tranquille que lorsque je verrai le Marquis revenu de son égarement.



L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE ,

NOUS sommes ici dans un embarras qu'il ne m'est pas possible de vous exprimer. Mon époux , après avoir reçu la lettre de mon Pere , l'a communiquée au Signor *Mastrilli* , qui s'est cru le plus heureux de tous les hommes. La petite avoit paru sensible aux soins qu'il lui rendoit ; il se croyoit aimé. Jugez de son désespoir , lorsqu'il s'est vu dans la nécessité de renon-

cer à cet espoir. Ma Sœur ne veut point entendre parler de mariage ; elle proteste qu'un engagement la fait trembler, & elle s'est jetée aux pieds du Marquis pour le conjurer de ne la point contraindre sur cet article. On lui a demandé si elle sentoit quelque répugnance pour l'époux qu'on lui propose ; elle assure que non, qu'elle connoît tout son mérite : mais qu'elle seroit la plus malheureuse de toutes les créatures, si l'on se sert de votre autorité pour la contraindre. Avant que de déclarer ses refus à son Amant, je l'ai prise en particulier, & je n'ai rien épargné pour en deviner la cause. Je m'y perds, ma chere Mere : son petit cœur est impénétrable. Elle répand des torrents de larmes, & finit par dire qu'elle veut être Religieuse. Vous savez, ma chere Mere, combien elle avoit de répugnance pour cet état ; quelle peut être la raison qui l'a si subitement changée ?

Il a fallu à la fin s'expliquer avec son Amant ; on m'a chargée de cette commission, & j'ai pris bien des précautions pour adoucir le mauvais compliment que j'avois à lui faire. J'ai rejeté la répugnance de ma sœur sur

sa jeunesse , sur son attachement pour moi , sur la crainte d'être confinée dans un pays qu'elle n'aime point. Mais malgré tous ces adoucissements , j'ai donné le coup de la mort au pauvre *Mastrilli*. Ah ! ma chere Mere , quel malheur pour un homme d'abandonner son cœur à l'amour , & que je connoissois peu jusqu'à ce jour la violence de cette passion ! *Mastrilli* , à mesure que je parlois , est devenu pâle , tremblant ; ses yeux se sont noyés de larmes , & il est tombé à mes pieds presque sans mouvement. Il auroit fallu avoir un cœur de marbre pour n'être pas touchée de son état , & j'aurois souhaité qu'un heureux hasard eût amené ma sœur dans mon appartement ; son cœur se seroit attendri à ce spectacle. Pour moi , je le fus à un point , que je mêlai mes pleurs à ceux de cet Amant rebuté , & lui promis de bon cœur de faire tous mes efforts pour déterminer la petite en sa faveur ; mais il poussa la générosité jusqu'à me conjurer de ne la pas contraindre. Il a demandé comme une grace au Marquis , de lui permettre de continuer à lui rendre ses soins ; il espere la toucher par sa persévérance ;

& mon époux, qui ne conçoit pas sur quoi est fondée la bizarrerie de ma sœur, lui a ordonné, même un peu rudement, de souffrir les assiduités du Signor *Mastrilli*. Elle obéit, mais il est aisé de s'appercevoir qu'elle se contraint infiniment. Chaque jour ce jeune Seigneur vient me faire confidence de ses peines ; je ne puis m'empêcher, en le voyant, d'être de mauvaise humeur contre la petite. Elle change à vue d'œil, & ma femme de chambre m'assure qu'elle passe une partie des nuits à verser des larmes.

Quelque occupé que soit mon époux à consoler cet Amant malheureux, il ne perd point de vue sa maîtresse ; il l'a meublée magnifiquement, & lui a donné deux femmes de chambre. Il ne peut la voir qu'une fois le jour, mais il se dédommage de cette contrainte en lui écrivant. Elle sacrifie ses lettres à *Girar* ; j'ai eu la curiosité d'en voir une. Il n'est pas possible de trouver rien de plus tendre, je serois même de croire que cette créature l'a enforcélé. Je commence pourtant à me faire à son inconstance, & je n'y suis plus sensible, que parce que Dieu y est offensé. Je connois par les mouvements que je

remarque dans le jeune *Mastrilli*, que le Marquis n'a jamais eu d'amour pour moi ; il m'estime, il me regarde comme une amie capable de bien gouverner sa maison, & propre à lui donner une postérité. Voilà, si je ne me trompe, à quoi se bornent ses sentiments à mon égard. Je n'ose vous avouer qu'il est des moments où mon amour propre est mortifié de n'avoir point fait naître chez lui une passion égale à celle que ma sœur a inspirée, & à laquelle elle répond si mal : peut-être m'eût-il appris à connoître l'amour ; car je lis actuellement dans mon cœur ; je n'ai jamais éprouvé ces sentiments violents, ces inquiétudes qu'éprouve *Mastrilli*. C'est sans doute un bonheur pour moi, je n'aurois pu survivre à ses infidélités.

Tout conspire actuellement à me donner de l'inquiétude. Sensible au malheur du jeune Napolitain, je me suis crue dans la nécessité de ne rien épargner pour adoucir sa situation. Il n'a de plaisir qu'à me parler de ma sœur, & à verser ses douleurs dans mon sein ; je ne crois pas devoir lui refuser cette consolation, d'autant plus que mon époux le souhaite. Cependant

le Comte qui connoît le motif de l'af-
fiduité de ce jeune homme , semble
en être jaloux , il ne peut retenir ses
soupirs lorsqu'il nous voit ensemble ;
il est devenu rêveur , & n'a pu s'em-
pêcher de me dire hier , en me don-
nant la main , qu'il envioit le sort de
Mastrilli ; qu'il étoit plus heureux qu'il
ne pensoit , puisqu'il avoit trouvé
moyen de me rendre sensible. Je fais
qu'on peut interpréter ces paroles d'une
manière avantageuse. La pitié rend
sensible aussi-bien que l'amour ; mais
si les paroles du Comte sont équivo-
ques , ses regards ne l'étoient pas. Je
suis au désespoir de m'être mise dans
le cas de le ménager ; & peut s'en faut
que je ne le haïsse , malgré tout ce
qu'il fait pour moi. Pour le punir de
sa hardiesse , j'ai affecté de parler avec
avantage de *Mastrilli* ; c'est-à-dire ,
que j'ai fait son éloge ; car on ne peut
le nommer sans admirer ses agréments ,
ses vertus. Dicter-moi , je vous prie ,
qu'elle conduite je dois tenir à l'égard
de ma sœur. Je trouve qu'elle eût été
fort heureuse d'accepter le parti qu'on
lui proposoit : mais n'y auroit-il pas
trop de dureté à l'y contraindre ?



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

Avez-vous bien réfléchi , ma chere
Enfant , à ce que vous me man-
dez dans votre derniere , & n'entre-
voyez - vous pas l'abyme qui s'en-
trouve sous vos pas ? Je ne crains pas
de vous effrayer trop , ma chere Fille ,
vous êtes dans la circonstance la plus
périlleuse de votre vie. L'indifférence ,
l'infidélité de votre époux commencent
à vous devenir moins sensibles ; vous
osez vous avouer à vous-même qu'il
n'a jamais touché votre cœur ; vous
enviez à votre soeur la vive passion
qu'elle a fait naître ; vous vous aigrif-
sez contre le Comte , qui , éclairé par
sa jalousie , pénètre dans votre cœur ,
y découvre des sentimens que vous
ignorez vous - même. Ah , ma chere
Fille ! ouvrez les yeux. Connoissez le
danger où vous êtes , & , à quelque
prix que ce soit , éloignez le jeune
Mastrilli. Plus il a de mérite , plus
vous le devez craindre. Je ne m'étonne

plus de la vivacité avec laquelle vous le louez : rentrez dans votre cœur, fondez-en les replis les plus cachés, & vous frémirez sans doute de ce qui s'y passe à votre insu. Mais peut-être m'alarmai-je mal-à-propos ? Peut-être la seule compassion a-t-elle occasionné les expressions qui m'ont effrayée. Rassurez-moi, ma chere Enfant. Ce n'est pas que je soupçonne votre vertu ; ma chere Fille ne fera jamais rien contre son devoir : mais il est possible que votre cœur se soit laissé surprendre sans votre aveu ; & je prévois dans ce cas un combat pénible, dont j'espère pourtant que vous sortirez victorieuse. Si malheureusement mes conjectures & celles du Comte se vérifient, gardez-vous, ma chere, de vous livrer à l'abattement. Nous ne sommes pas maîtres de nos sentiments ; mais nous le sommes toujours de nos actions, & c'est de celles-là seulement que nous rendrons compte au Seigneur. Peut-être aura-t-il permis cet égarement de votre cœur pour vous humilier, & pour vous faire sentir ce que vous seriez sans sa grace. A quel désordre ne conduisent point les passions lorsqu'elles ne sont

par réglées par la raison ? Votre époux trompé par la plus méprisable de toutes les créatures ; le Comte en proie aux fureurs de la jalousie ; *Mastrilli* éprouvant successivement la crainte, l'espoir, le dépit ; votre sœur dévorée par une passion secrète ; vous-même abulée par des sentiments qui se glissent dans votre cœur sous la forme de la pitié : Voilà , ma chere Fille , l'affreux ouvrage des passions.

Je prévois que ceci va devenir pour vous une source de réflexions & de victoires : vous vous humilierez sous la main du Tout-puissant , qui se plaît à nous faire connoître la corruption de notre cœur , & combien peu nous devons compter sur nous-mêmes. Souvenez-vous d'ailleurs , que le découragement en pareil cas est l'ouvrage de l'orgueil , qui ne peut supporter la vue de nos imperfections ; & qu'encore une fois , Dieu ne demande de nous que de résister à nos penchans , qui ne nous rendent coupables , qu'autant qu'ils sont volontaires. Parlons maintenant de votre sœur.

Je connois la répugnance naturelle que cette Enfant a pour le Cloître ; & je ne conçois pas quel peut être le

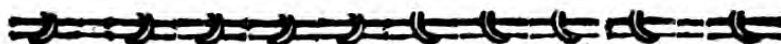
motif de sa répugnance pour un mariage si fort au dessus de ses espérances. Je suis donc contrainte de penser qu'elle a une forte passion dans le cœur, & j'en reviens à mon premier sentiment. Cette Enfant aime le Comte, & , toute entiere à cette premiere passion, elle se fait un plaisir délicat de lui sacrifier sa fortune. Je connois son petit cœur ; il est capable des efforts les plus héroïques. D'ailleurs la lecture des Romans l'a gâtée : je n'ai pu obtenir de votre Pere qu'il lui défendît cette lecture ; il prétend qu'elle inspire aux personnes du sexe une noble fierté, & pendant les six mois que votre sœur a passés au Couvent, il lui a fait lire les Cassandres, les Cléopâtres, &c. Voilà le fruit de ces belles lectures ; la petite se met en ce moment de pair avec les Héroïnes dont elle a pleuré le malheur. Sa vanité la soutient, & lui cache l'horreur du sacrifice qu'elle médite. Vous concevez qu'avec de tels motifs, je suis bien éloignée de consentir à la voir Religieuse ; mais je souhaiterois qu'on lui permît de passer quelque temps dans le Couvent ; elle pourroit y oublier le Comte

& vous auriez un prétexte honnête de vous débarrasser de *Mastrilli*.

Abandonnez absolument à ce cher Comte, que j'aime de tout mon cœur, le soin de démasquer votre rivale, & ne vous permettez plus aucune curiosité à cet égard.

La lecture de cette lettre, dont vous me parlez, n'a servi qu'à aigrir votre cœur contre le Marquis. Il mérite votre pitié, & non votre indignation ou votre indifférence. Si vous réfléchissiez sur sa conduite à votre égard, vous ne douteriez pas, comme vous le faites, de son amour pour vous. Vous n'avez, dites-vous, jamais fait naître chez lui ces mouvements violents que vous avez remarqués dans l'Amant de votre sœur; c'est que l'amour s'exprime différemment, selon l'âge des personnes qu'il subjugué; c'est que le Marquis n'a trouvé aucun obstacle, quand il a été question d'obtenir votre main. Mais en supposant que le Marquis n'eût jamais eu pour vous qu'une amitié tendre, fondée sur l'estime, je trouverois votre sort préférable à celui de votre sœur. Ce n'est pas de l'amour qu'il faut souhaiter dans un époux pour

être heureuse , ce sentiment est sujet à trop de vicissitude. Adieu , ma chere Enfant. Sur-tout point d'abattement ; je ne saurois trop insister sur cet article.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

Que ne vous dois - je pas , ma chere Mere ? & combien ma reconnoissance envers le Seigneur doit - elle être vive ? Il se sert de vos sages conseils pour m'arrêter sur le penchant de l'abyme. Je n'entreprendrai point de vous décrire mes divers mouvements à la lecture de votre Lettre : je demeurai abymée dans une confusion qui m'anéantissoit en quelque sorte. Surprise , effrayée de ce qui s'étoit passé dans mon cœur à mon insu , je ne cherchai point à me dissimuler ma foiblesse. Votre lettre m'ouvrit tout-à-coup les yeux sur mille choses , qui jusqu'à ce jour ne m'avoient

m'avoient fait aucune impression. On me vint avertir dans le moment que le Marquis me prioit de descendre ; mais je n'étois pas en état de paroître ; la honte , la confusion , la crainte , la douleur , étoient peintes sur ma face ; & je me serois dérobée , si je l'avois pu , à la lumière du Soleil. Je fis donc dire au Marquis que je me trouvois assez mal , & que je le priois de faire mes excuses à la Compagnie , car on m'avoit annoncé quelques Dames. Mon époux alarmé se rendit dans mon cabinet ; je n'eus que le temps de cacher votre Lettre ; & ne pouvant supporter la vue de ce cher époux envers qui je suis coupable , je tombai sans connoissance. Il appella du monde ; & lorsque je repris mes sens , je me trouvai dans mon lit , environnée de Médecins , de mon époux , de la petite , du Comte , & du jeune *Mastrilli*. A peine eus-je envisagé ce dernier , que ne pouvant résister aux mouvements violents que me causoit sa présence , j'ai jeté un grand cri en portant mes deux mains sur mon visage , comme pour me cacher aux yeux de tous les assistants. Il me sembloit qu'ils lisoient au fond de mon cœur , & y

découvreroient des sentimens que je m'étois cachés jusqu'alors. J'ai prié mon époux de faire sortir tout le monde, & je suis demeurée seule avec lui & le Medecin. J'avois un peu de fièvre, & l'on vouloit me saigner sur le champ ; mais j'ai fait tant d'instances, qu'on m'a promis de me laisser tranquille jusqu'au lendemain. Le Marquis paroît au désespoir de mon état ; & quoique je l'aie assuré que je me trouvois bien, & que je n'avois besoin que du repos, il n'a pas voulu se coucher de toute la nuit, qu'il a passée dans un fauteuil auprès de mon lit. Qu'elle a été douloureuse pour moi, cette nuit ! que de combats, de reproches ! ce n'est pas que j'aie balancé un moment à renoncer pour jamais à la vue de *Mastrilli*, auquel je ne puis penser sans frémir. Mais, ma chère Mere, en même-temps que ma volonté consentoit toute entiere à ce sacrifice, mon cœur étoit déchiré. Je n'avois pu comprendre jusqu'à ce jour, ce que disoit *Saint Paul*, lorsqu'il se plaignoit d'avoir en lui deux volontés qui se contrarioient sans cesse. J'en ai fait cette nuit une cruelle expérience. Ce renoncement à ce qui est

cher à mon cœur, est, je crois, une image de ce que souffre l'ame au moment de la séparation du corps. *Mastrilli* se présentoit à l'une de mes deux volontés de la façon la plus touchante : l'autre la repouffoit avec une horreur que je ne puis exprimer. J'avois feint d'abord de reposer pour pouvoir être moins observée. Mais dans la violence du combat que j'éprouvois, mon corps trembloit de toutes les forces ; j'étois couverte d'une sueur froide, & l'on appercevoit les palpitations de mon cœur au travers de ma couverture. Le Marquis ne savoit que penser de ma situation, & se levoit à tous les instants pour voir en quel état j'étois, malgré les prieres que je lui faisois de me laisser tranquille. Ce qui m'embarrassoit le plus, étoit la maniere dont je m'y prendrois pour ne plus revoir *Mastrilli*. Je trouvois de l'affectation à prier mon époux de l'éloigner tout - à - coup ; & j'aurois mieux aimé mourir que de le revoir. Ce dernier danger m'a paru le plus pressant, il m'a déterminée à tout risquer, & à me perdre, s'il le falloit, dans l'esprit du Comte. Ce digne Ami est aussi libre ici que dans sa maison, & le

matin , ayant trouvé le Marquis fort abattu , il le conjura de prendre une heure de repos , lui promettant de ne me point abandonner. Pleine du dessein que j'avois conçu , j'ai conjuré mon époux de se rendre à la priere du Comte , en l'assurant que je me trouvois beaucoup mieux ; effectivement j'étois plus tranquille depuis que je croyois avoir trouvé un moyen sûr de me soustraire à la vue de *Mastrilli*. A peine le Marquis a-t-il été sorti , que j'ai prié le Comte , d'une voix mal assurée , de me rendre un service dont je ne perdrois jamais le souvenir. Il s'agit , lui ai-je dit , de trouver le moyen de mener le Signor *Mastrilli* à la campagne , de l'y retenir quelques jours. Je prendrai ce temps pour conduire ma sœur dans un Couvent ; faites en sorte de l'employer utilement pour engager le jeune *Mastrilli* à quitter Turin ; que je ne le revoie jamais , je vous en conjure. Le Comte , pendant mon discours , étoit demeuré immobile , & , au lieu de me répondre , il a fait une exclamation , en disant : Quelle vertu ! Puis , paroissant confus de ce qui venoit de lui échapper : vous ferez obéie , m'a-t-il dit , Madame ; je

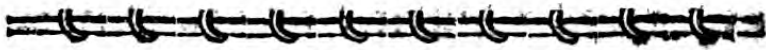
conçois que vous ne voyez qu'avec peine, ce qu'il en coûte à Mademoiselle votre sœur pour soutenir la vie d'un homme qui est la cause innocente des persécutions que lui fait le Marquis. Ces dernières paroles du Comte m'ont mise un peu à mon aise ; il est possible qu'il n'ait pas pénétré mes motifs. . . Mais je m'abuse. Son premier mouvement l'a trahi ; il connoît ma foiblesse, & j'aurai toujours à rougir devant ses yeux. Mais que m'importe-t-il de paroître coupable, pourvu que je cesse de l'être en effet ? Plût à Dieu qu'il ne fallut qu'avouer ma faute aux yeux de l'Univers pour l'expiër, je ne balancerois pas un moment à le faire.

Mon Époux n'a pas pu demeurer long-temps éloigné de moi, & m'a trouvée beaucoup mieux. Il me sembloit qu'on m'avoit ôté un poids énorme dont j'étois accablée, & mon corps abattu n'a pu résister au sommeil. A mon réveil, mon ame s'est trouvée dans un calme profond, & qui n'est pas concevable après une si violente tempête. Il ne me restoit qu'un sentiment de confusion devant Dieu, que je conserverai toute ma vie. Mon cœur, je crois, est resté innocent à ses yeux,

il n'avoit point de part à la surprise de mes sens. J'aimois sans le favoir, sans le vouloir; & peut-être, sans vous, n'aurois-je connu le mal que lorsqu'il eût été trop tard pour y apporter remède. Quelle leçon pour l'avenir! Dieu m'a punie, sans doute, de la sévérité avec laquelle je jugeois les autres. Une Femme me paroïssoit inexcusable de se laisser surprendre à l'amour. Je traitois de chimères tout ce que j'entendois dire des passions imprévues. Hélas! j'avois toujours trouvé ma volonté d'accord avec ma raison; nulle révolte dans mes sens, nul penchant à combattre. Je me croyois vertueuse, parce que je n'avois jamais eu occasion de ne l'être pas. Quelle erreur! Je connois présentement quel fond je dois faire sur mes propres forces; je veux à l'avenir être en la présence de mon Dieu, comme un enfant timide, qui n'ose s'écarter de sa Mere, & qui se cache dans son sein au moindre bruit qu'il entend.

Sur les cinq heures du soir, le Marquis est venu m'annoncer le départ du Signor *Mastritti*. Il lui a donné pour excuse de ce départ précipité, des affaires de conséquence qui le deman-

dent à Naples ; mais je ne prends pas le change , & je reconnois le zele du Comte à m'obliger. Que Dieu le récompense de cette bonne action ; qu'il lui accorde le repos du cœur que je recouvre par ses soins ; qu'il me conserve long-temps ma chere Mere, ou plutôôt qu'il ne permettê pas que je demeure sans elle, exposée aux dangers qui m'environnent.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

SI l'on mouroit de joie, ma chere Enfant, je serois expirée au moment où j'ai lu votre Lettre. Que je suis édifiée des combats que vous avez rendus, & dont vous êtes si glorieusement sortie. Dieu vous conduit comme par la main, ma chere ; il manquoit cette épreuve à votre vertu.

Je suis persuadée, comme vous, que vous êtes demeurée innocente aux yeux du Seigneur. Ce Pere plein de bonté, qui connoît la violence de nos passions, ne peut s'offenser des mou-

vements involontaires qu'elles nous causent : les combattre est tout ce qu'il desire de nous ; & c'est ce combat qu'éprouvoit Saint Paul, lorsqu'il gémit d'avoir sans cesse à détruire le vieil homme ; mais vous avez fait expérience des secours que Dieu donne en pareilles occasions à ceux qui combattent de toutes leurs forces. Ce calme profond que vous avez recouvré au moment où vous l'espérez le moins est la récompense que ce Dieu de bonté a promis au victorieux. Comparez actuellement, ma pauvre Enfant, ce qu'il vous en a coûté, avec les tourments inévitables qui auroient été la suite de cette passion si vous lui aviez laissé le temps de se fortifier : & vous conviendrez qu'il est plus aisé de résister aux passions, que de leur céder lâchement la victoire : qui balance dans ces occasions, redouble ses peines ; mais, si d'une volonté déterminée l'on s'arrache courageusement à l'occasion, on recueille bientôt le fruit de ses travaux. Les passions ne se soulèvent que contre ceux qui les combattent lâchement, & se soumettent aussitôt qu'on renonce aux ménagements avec elles. Celui qui est dans la néces-

fité de toucher des orties, n'évite leur piquure qu'en les saisissant avec vigueur : elles ne blessent que lorsqu'on les cueille en tâtonnant ; il en est de même du renoncement au vice ; il est d'autant plus pénible, qu'on y procède avec plus d'incertitude.

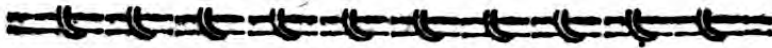
Vous n'êtes pas la seule, ma chere Fille, qui puisse s'accuser d'avoir manqué d'indulgence pour les foiblesses des autres. Combien de Femmes assez heureuses pour n'avoir jamais éprouvé de révolte dans leurs sens ! se sont-elles crues en droit de condamner impitoyablement celles qui s'étoient laissé surprendre à l'amour ? Elle ne considèrent pas que leur sagesse, si elle n'a sa source que dans le tempérament ou dans l'absence des occasions, ne peut être d'un grand mérite. Telle qui se croit en droit de mépriser une infortunée qui n'a succombé que parce qu'elle s'est trouvée dans une occasion critique, auroit eu le même tort en pareil cas. Plaignons sincérement celles qui s'écartent de la voie du devoir ; mais évitons un retour orgueilleux sur nous-mêmes, & gardons-nous de dire avec le superbe Pharisien : *Je vous rends graces, Seigneur, de ce que je ne suis*

pas comme le reste des hommes. Je ne crains pas de vous le dire, ma chere Fille, cet orgueil rend, selon moi, plus coupables aux yeux du Seigneur, que les dérèglements les plus honteux. A Dieu ne plaise que je veuille excuser la conduite déréglée des personnes du sexe. On n'en peut concevoir assez d'horreur; mais je voudrois qu'on haït & qu'on méprisât le crime, sans mépriser, sans décrier la criminelle, & qu'on se dît incessamment à soi-même: elle ne fait rien que je ne fusse capable de faire, si Dieu m'abandonnoit à moi-même. Je voudrois qu'à la vue du dérèglement des autres, on se sentît pénétré de compassion, de frayeur pour soi-même, de reconnoissance envers le Seigneur: qu'on lui déferât toute la gloire de la tranquillité dont on jouit, ou des victoires qu'on a remportées. Si l'on étoit dans ces dispositions, on ne feroit pas ces jérémiades éternelles sur la conduite des autres; ces orgueilleuses lamentations sur les vices du siecle en général, qui finissent toujours sur les vices des particuliers. Ce défaut est celui surtout des personnes qui font métier de la dévotion, & qui en sont pourtant

aussi éloignées que le Ciel l'est de la Terre. Le fiel de la médifance découle de leurs levres : il semble qu'elles se croient assez bien avec Dieu pour pouvoir, fans conséquence, être dispensées de garder aucunes mesures charitables avec les hommes. Vous éviterez désormais cet écueil, ma chere Enfant, en vous rappelant, en ces sortes de rencontres, le danger dont Dieu vous a tirée par sa grace.

Si je connoissois moins le comte, je blâmerois la confiance que vous avez eue en lui ; mais je pardonne à la circonstance critique dans laquelle vous vous êtes trouvée. Dans ces sortes de combats, la fuite seule peut assurer la victoire, & vous deviez vous la procurer à quelque prix que ce fût. Vous n'aurez point échappé au Comte ; mais il avoit connu vos sentiments, & il étoit nécessaire qu'il connût votre triomphe. Qui sait même si cela ne produira pas sa guérifon ? Quand un cœur a résisté à l'une de ces inclinations violentes qui naissent involontairement, on ne peut guere espérer qu'il succombe de sang froid ; & c'est ce que le Comte ne peut pas manquer de se dire à lui-même. Ne lui faites

aucune question sur les moyens dont il s'est servi pour éloigner le jeune *Mastrilli* ; & qu'il ne vous voie nulle curiosité sur cet article. Ecrivez-moi à Lettre vue. Je suis fort inquiète de votre santé, que je vous conjure de ménager : sur-tout point d'abattement ; vous n'avez que des actions de graces à rendre au Seigneur.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

NOUS voici parvenus au dénouement de la piece, & je crains bien qu'elle ne finisse pour moi d'une manière bien cruelle. J'ai suivi exactement les ordres que vous m'avez donnés au sujet de ma Rivale. J'ai abandonné la guérison de mon Epoux aux soins du Comte, qui, pour m'épargner les inquiétudes que cette affaire pouvoit me causer, m'a caché les

mesures qu'il prenoit. Je fus donc fort surprise de voir arriver le marquis hier au soir dans une émotion terrible. Il s'enferma dans sa chambre, & s'y promena long-temps de l'air le plus agité. Il me sembla que je l'entendois prononcer le nom du Comte à plusieurs reprises ; & ce qui me surprenoit le plus, c'est que je ne voyois point paroître ce dernier. Une heure après, le Marquis a paru reprendre ses sens. Il a écrit quelques lignes à l'adresse de son Ami, & a sorti sur le champ. Comme je savois que nous touchions au dénouement, j'avois d'abord été fort effrayée, mais je me suis remise, lorsque je l'ai vu écrire au Comte. J'attends ce dernier avec l'impatience la plus vive, & je n'acheverai ma Lettre qu'après lui avoir parlé.

Le Marquis & le Comte viennent de rentrer au logis, & nous avons soupé ensemble. Mon époux d'abord a paru rêveur & confus ; mais les caresses & les attentions du Comte l'ont remis dans son état naturel. Quelque desir que j'eusse d'entretenir ce dernier, il ne m'a pas été possible d'en faire naître l'occasion, & il a fallu me résoudre à attendre jusqu'au lendemain malgré mon impatience.

Comme nous étions encore à table, nous avons reçu un billet de la Petite * ; elle a été fort incommodée tout le jour , & souhaiteroit me voir demain matin. Le Comte a saisi cette occasion , & m'a demandé la permission de m'accompagner ; il n'a point vu ma sœur depuis son entrée au Couvent , & sa demande parut naturelle : j'ai regardé le marquis , qui commence à s'appaiser sur le compte de cette pauvre Enfant , & qui m'a dit d'accepter la proposition de son Ami. Je souhaiterois même , a-t-il ajouté , que le Comte lui parlât en particulier , peut-être seroit-il plus habile que nous , & parviendroit-il à trouver la cause de ses bizarreries ?

Nous sommes sortis aujourd'hui à six heures du matin : je n'avois pas fermé l'œil de la nuit , & le Comte n'avoit pas été plus tranquille. La cure est parfaite , m'a-t-il dit en me donnant la main pour monter en carrosse ; mais j'ai essuyé de fortes crises. Lorsque nous avons été assis , ce digne Ami m'a conté ce qui suit.

* Apparemment qu'on avoit rendu compte de son entrée au Couvent.

A peine Mademoiselle *Rose* a-t-elle été accouchée, que *Girard* l'a pressée de rompre avec le Marquis. Elle s'en est d'abord excusée sur la crainte de faire un éclat. La passion de son Amant, disoit-elle, étoit augmentée depuis qu'elle lui avoit donné un Fils, & l'on devoit appréhender qu'il ne découvrit la vraie cause d'une rupture arrivée dans de pareilles circonstances. *Girard*, qui avoit ses ordres, a menacé de se retirer, & la crainte de le perdre a déterminé cette malheureuse à tout risquer. De quoi le cœur humain n'est-il pas capable, lorsqu'il suit sans contrainte les mouvements d'une passion violente ? Les serments, la Religion même, tout lui est bon pour se satisfaire. *Rose* avoit été assez mal dans ses couches ; elle a feint d'être touchée de la grace, & de vouloir rentrer dans le chemin de la vertu. Le pauvre Marquis, qui, malgré ses désordres, a beaucoup de Religion, s'est fait un scrupule d'empêcher la conversion de cette Fille. La disposition dans laquelle il la croyoit, a augmenté son estime, & par conséquent son amour. Et ce sont les combats qu'il s'est livré à lui-même, qui ont occasionné la mélan-

colie à laquelle il s'est livré , & qui m'a donné tant d'inquiétudes. Le Comte , qui voyoit avec indignation les tourments qu'il éprouvoit pour une créature si méprisable , a voulu lui ouvrir les yeux. Il lui a proposé une partie de souper chez l'une des plus jolies Filles de la Ville. Le Marquis , qui cherchoit à se distraire , a accepté la proposition. Ils sont sortis dans le carosse du Comte au commencement de la nuit , c'est-à-dire , sur les cinq heures. Jugez de l'étonnement de mon époux , lorsqu'il a vu l'équipage s'arrêter à la porte de la Dulcinée. Où me conduisez - vous , a-t-il demandé au Comte en tremblant ? Où je vous ai promis , a dit son Ami. Mon coquin de Valet de chambre a fait la conquête de cette Fille , qui amuseroit fort bien un honnête homme, J'ai découvert cette intrigue par le moyen d'un Laquais que *Girard* honore de sa confiance , & je me suis fait une idée de déranger le souper de ce maraud. Le Marquis étoit demeuré stupéfait pendant ce discours. Après avoir gardé un moment de silence : Votre Cocher se trompe , a-t-il dit au Comte. Je connois celle qui demeure dans ce

logis, & je répondrois & de sa conduite & de ses sentiments; elle pense trop bien pour s'abandonner à un Domestique, & si je vous la nommois, vous conviendriez avec moi qu'on s'est mépris. C'est ce qui n'est guere possible, lui a dit le Comte. Je ne connois point cette Fille; mais le confident de *Girard* nous sert de Cocher, & il connoît trop bien la maison pour se méprendre. Mais, Marquis, ne cherchons point à éclaircir ce mystere; si vous prenez quelque intérêt à la personne qui demeure ici, croyez-moi, retournons au logis, & ne vous exposez pas à perdre une erreur qui vous amuse. Vous n'y pensez pas, a répondu le Marquis; je crois pouvoir me fier à vous, Comte. J'adore celle qui demeure ici; il y va du repos de ma vie d'éclaircir les soupçons que vous me faites concevoir; ne m'abandonnez pas, je vous en conjure. Ils sont descendus de carrosse en achevant ces mots. Le Laquais du Comte a monté par un escalier dérobé; & comme il avoit la clef de l'appartement dans lequel *Girard* & Mademoiselle *Rose* étoient couchés fort tranquillement, le Marquis s'est convaincu par ses yeux

de la réalité d'une trahison qu'il n'aurait jamais pu s'imaginer. Il a d'abord accablé cette misérable des reproches qu'elle méritoit ; elle , sans se déconcerter , a pris le haut ton , & a dit au Marquis , qu'elle étoit couchée avec son époux , & qu'elle le prioit de ne point faire de scandale , sans quoi elle trouveroit les moyens de l'en faire repentir. L'effronterie de cette créature a mis le comble à la fureur du Marquis ; mais *Girard* , que la présence de son Maître rassuroit à peine , a pris son parti sur le champ : Ne parlez point si haut , Mademoiselle , lui a-t-il dit ; je ne suis point votre époux , & par la grace de Dieu , je ne le deviendrai jamais. Je suis fâché que vous m'ayez mis dans le cas de m'expliquer si cruellement ; mais votre effronterie vis-à-vis de Monsieur , m'indigne , & me dévoile votre caractère. Ces paroles ont été comme un coup de foudre pour cette malheureuse. Le Marquis , après l'avoir traitée comme elle le méritoit , est sorti brusquement sans son Ami , & est venu se renfermer dans sa chambre. En réfléchissant sur tout ce qui s'est passé , il a cru démêler que cette pièce avoit été ourdie pas le Comte ;

& oubliant ce qu'il devoit à cet Ami, il lui a écrit pour le prier de se trouver dans un lieu écarté, pour lui donner satisfaction du tour qu'il lui avoit joué. Le Comte s'est trouvé au rendez-vous; mais, trop prudent pour se piquer d'un tel appel, il a laissé passer la colere du Marquis, lui a déclaré tout net qu'il ne se battrait jamais contre lui, & lui a fait remarquer qu'il étoit venu sans épée. Le Marquis, confus de son emportement, est devenu capable de raisonner, & le Comte l'a orcé de convenir qu'il avoit agi en ami réel dans toute cette affaire.

Nous ignorons encore la conduite que tiendra mon époux vis-à-vis de *Rose*, & l'inquiétude où nous sommes sur cet article a fort abrégé la visite que nous avons rendue à la Petite. Qu'elle est changée, ma chere Mere! Elle m'a tiré les larmes des yeux. Le Comte n'a pu s'empêcher d'en répandre, & nous avons tout employé pour l'engager à nous ouvrir son cœur. Elle s'obstine au silence, & demande pour toute grace la permission de prendre l'Habit de Religieuse. Vous sentez que je ne puis lui laisser aucune espérance sur cet article. Je lui ai promis de revenir

demain, & nous nous sommes hâtés de nous rendre au logis. Le Marquis est sorti presque aussi matin que nous, & a fait dire au Comte de l'attendre à l'Eglise de Saint Charles. Me voici donc abandonnée à moi-même & livrée à mes réflexions. Elles sont funestes, & je frémis sur-tout dans la crainte que le Marquis ne me soupçonne d'avoir eu quelque part à ce qui vient de se passer. Mon Époux rentre avec le Comte; la poste va partir, je n'ai que le temps d'y envoyer ma Lettre, & ne pourrai vous instruire de ce qui va se passer, que par le prochain ordinaire.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

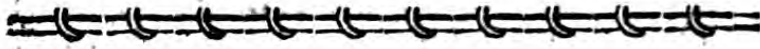
JE suis persuadée, ma chere Fille, qu'avant que de recevoir cette Lettre vous jouirez d'une tranquillité parfaite. Il n'y avoit que les premiers moments à craindre, & graces à la prudence du Comte, tout s'est passé aussi bien que nous pouvions l'espérer. Qu'un Ami de cette sorte est un précieux

trésor ; & que je suis fâchée que ce pauvre Comte soit la victime d'une passion qui le rend malheureux. J'espère toujours que nous le verrons vainqueur , & qu'après avoir travaillé au bonheur de ses Amis, il fera enfin quelque chose pour lui-même. Votre *Rose* est une misérable qui n'excite plus pitié. Il manquoit à son portrait le dernier trait qu'elle vient d'y donner ; & son cœur corrompu devoit aussi être hypocrite. C'est à mon gré le *non plus ultra* du crime : & je me sens saisie d'une indignation , dont je suis à peine la maîtresse , lorsque je vois qu'on veut faire servir la Religion de couverture au vice. Cette Fille fera une mauvaise fin , & votre époux , en réfléchissant de sang froid sur son caractère , va sentir de quelles chaînes on vient de le délivrer. Je vous exhorte , ma chere Enfant , à vous abandonner à la Providence sur les suites de cette affaire , le cœur me dit qu'elle se terminera à votre avantage.

Gardez-vous de laisser espérer à la Petite que vous consentiez à lui voir prendre des engagements dans une maison Religieuse , il ne faut point flatter sa manie sur cet article. Remet-

tons cette Enfant entre les mains du Seigneur ; & demandons - lui qu'il l'éclaire , puisque son obstination à garder le silence nous met hors d'état de lui donner d'autres secours. Je vous avoue que sa situation jette une grande amertume dans ma vie ; mais , persuadée que nous sommes des aveugles , incapables de juger sainement des choses qui nous conviennent , je me soutiens en me disant continuellement que Dieu saura tirer de cette situation douloureuse , des biens que nous n'aurions osé espérer. Voyez cette pauvre Enfant le plus souvent que vous pourrez ; tâchez de la réconcilier avec votre époux , & dites - lui bien qu'on ne la gênera jamais dans le genre de vie qu'elle voudra choisir ; mais qu'on demande du temps pour s'assurer de sa vocation. J'attends avec une vive impatience le parfait dénouement de toutes ces affaires ; mais , quoi qu'il arrive , je compte sur votre constance , & sur votre résignation à tout ce qu'il plaira à Dieu d'en décider.





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHÈRE MÈRE,

QUI pourroit vous exprimer les situations fâcheuses que j'ai éprouvées depuis ma dernière ? J'ai eu grand besoin de me rappeler vos conseils, & de m'abandonner à tous les instants à la Providence. C'est, je vous assure, l'unique moyen d'adoucir les peines les plus cruelles ; & je ne fais sans cela, si je n'aurois pas succombé à toutes les miennes.

Mon époux rentra avec le Comte comme je fermois ma dernière lettre ; ils avoient l'air embarrassé , ils sortirent aussi-tôt après le dîner. Ils n'ont rentré que sur les cinq heures ; & nous nous entretenions de choses indifférentes, lorsqu'un domestique m'est venu annoncer une marchande qui vouloit

me montrer des dentelles. Je voulus la remettre au lendemain ; mais mon époux commanda qu'on la fît entrer. Jugez de sa surprise , lorsque cette femme mit à l'entrée de mon appartement, un panier couvert , sur lequel il y avoit une lettre toute décachetée, & se sauva. Nous nous regardâmes d'un air interdit , mais la voix d'un enfant qui se fit entendre , me fit pousser un grand cri , & je courus au panier. J'y vis un petit garçon beau comme le jour , qui me tendoit ses petites menottes. Mon époux étoit demeuré immobile sur sa chaise ; le Comte s'étoit approché de lui , & lui parloit bas ; pour moi , sans penser à ce qui se passoit autour de moi , je caressois ce petit innocent qui ressembloit à mon époux , & je criois qu'il falloit promptement lui chercher une nourrice. J'apperçus alors la lettre qui étoit toute ouverte. On m'y apprenoit toute l'intrigue du Marquis , auquel on prodiguoit les épithetes les plus indécentes , & on finissoit en m'avertissant de me défier d'un époux qui se faisoit un jeu de la séduction , du mensonge , & des crimes les plus énormes. Après avoir lu ce libelle , je l'ai déchiré

déchiré & jeté sur une chaise, & j'ai recommencé à caresser cet enfant. Le Marquis, qui n'avoit cessé de me regarder sans remuer de sa place, a ramassé les morceaux de la lettre que je venois de déchirer, & a fait un mouvement pour sortir. Je m'en suis apperçue, & posant l'enfant sur un canapé, je me suis approchée de lui, & sans pouvoir prononcer un seul mot, je l'ai embrassé. Il s'est débarrassé de mes bras, a pris ma main qu'il a baisée, & j'ai senti qu'il la mouilloit de ses larmes. Il est parti, & le Comte qui sentoit de quelle conséquence il étoit de ne le point abandonner dans ces moments critiques, l'a suivi. Je suis restée seule avec cet enfant que j'ai confié à l'une de mes femmes en lui recommandant le secret. Voilà sans doute la vengeance que cette malheureuse à prétendu tirer du Marquis; elle se flattoit du malin espoir de nous désunir, & je commence à espérer que ses artifices tourneront à sa confusion. Lorsque je me suis vue tranquille du côté de l'innocente créature qu'on m'a fait remettre, je me suis informée du chemin qu'avoit pris mon époux & son

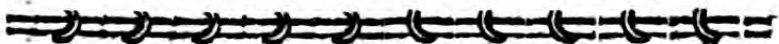
ami. Ils sont montés en carrosse, mais l'équipage est revenu au bout d'une heure ; on les a laissés au fauxbourg du Pô, & je crains qu'ils ne se vengent d'une manière cruelle, sur la malheureuse auteur de tant de troubles. J'ai reçu le soir un billet du Comte qui me prioit de ne point m'inquiéter ; ils ont été deux jours absents, & malgré l'avis du Comte, je les ai passés dans une grande inquiétude. Mais quelle a été ma frayeur de voir arriver le Comte seul ! Qu'avez-vous fait du Marquis, lui ai-je dit, & pourquoi paroissez-vous ici sans lui ? Rassurez-vous, Madame, me dit le Comte, votre époux n'est pas éloigné ; mais il se sent si coupable à votre égard, qu'il n'ose se montrer à vos yeux sans être assuré de son pardon. Et ne pouviez-vous pas lui répondre de mes sentiments, ai-je dit au Comte ? hâtons-nous de joindre le Marquis, & qu'il connoisse toute la joie que me cause son retour à la vertu. Vous n'irez pas fort loin, m'a répondu le Comte en riant ; & sur le champ la porte de mon appartement s'est ouverte, & mon époux étoit à mes pieds, avant que j'eusse pu l'empêcher de s'y jeter. Accablez-moi de

reproches, m'a dit ce cher époux, vos bontés pour moi aggravent mon crime, & je me sentirois foulagé, ce me semble, si vous me traitiez comme le mérite le plus coupable de tous les hommes. Je n'ai répondu au Marquis qu'en le ferrant dans mes bras, & en m'efforçant de le relever. Le Comte attendri verfoit des larmes, les nôtres couloient avec abondance, & il seroit impossible de vous peindre tout ce qui s'est passé dans cet heureux moment. Le Comte a fait connoître à mon époux jusqu'où j'avois porté la patience, & lui a prouvé que j'avois été instruite de cette intrigue dans son origine. Le Marquis paroît confondu, & ne peut se rappeler son aveuglement sans frémir. Il a travaillé pendant ces deux jours, à faire enfermer la malheureuse *Rose*, & , malgré les peines qu'elle m'a causées, je ne puis m'empêcher de la plaindre bien sincèrement. Ne pourrai-je point demander au Marquis la liberté de la voir, & croyez-vous qu'il fût impossible de la remettre dans le chemin de la vertu ?

Je suis destinée à ne goûter jamais de plaisir qui ne soit empoisonné par

quelque amertume. Le Comte a trouvé le moyen de m'entretenir en particulier. Je suis trop heureux , m'a-t-il dit , d'être parvenu à vous rendre le cœur d'un époux que vous chérifiez : il est temps , Madame , que je travaille à ma propre tranquillité. Ce n'est qu'en vous fuyant que je peux me flatter d'arracher de mon cœur le trait fatal qui le déchire. Je vous adore , Madame ; que cet aveu ne vous blesse point , c'est au moment de vous quitter pour jamais , que je vous le renouvelle. Je n'ai point tenté ma guérison ; j'aurois fait d'inutiles efforts ; tout ce que j'ai pu obtenir sur mon cœur , c'est de me contraindre au silence : mais ce silence aujourd'hui est au dessus de mes forces ; je vous offenserois à tous les instants , & je deviendrois plus criminel sans cesser d'être aussi misérable. Je vous demande votre compassion , Madame , & le secret par rapport au Marquis ; il s'opposeroit à une retraite dont je ne pourrois lui marquer les motifs , & vous sentez trop combien elle devient nécessaire. Le Comte s'est levé en achevant ces paroles , & m'a laissée si faible , que je n'ai pas eu la force de lui

dire une parole. Ce pauvre Comte m'a fait entrevoir que son départ est prochain ; je ne crois pas qu'il me convienne de l'arrêter après une déclaration si précise ; je vous avoue pourtant que j'en serois bien tentée ; qu'ai-je à redouter d'un cœur aussi vertueux que le sien ? J'attendrai votre réponse avec impatience, & je serois bien contente, si elle se trouvoit d'accord avec mes desirs : je dois tant au Comte ! Cependant point de complaisance, ma chere Mere. De quelque façon que vous décidiez, vous serez obéie.



R É P O N S E

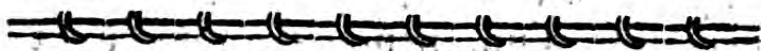
A LA PRECEDENTE.

J'E l'avois bien prévu, ma chere Fille ; l'égarément du Marquis ne pouvoit être de longue durée, surtout ayant remis vos intérêts à un ami aussi sincere que le Comte. Je l'admire, & je le plains bien sincérement. Vous lui devez trop, ma chere Enfant, pour vous opposer à son éloignement. Votre absence est le seul

remède à son mal ; encore est-il douloureux qu'il soit efficace , il a jeté de trop profondes racines. Vous perdez à la vérité un ami que rien ne pourra remplacer ; mais vous devez préférer ses intérêts aux vôtres. D'ailleurs , quelque vertueux que soit le Comte , il est homme , il est amant. Il n'est point de probité qui ne doive trembler à la vue d'une passion violente. Si vous faisiez la moindre démarche pour retenir le Comte , il seroit autorisé à vous manquer à tous les instants ; il concevrait malgré lui un espoir qui augmenteroit sa passion , il deviendrait , ou le plus malheureux , ou le plus criminel de tous les hommes. C'est une cruelle alternative où sont réduites toutes les personnes qui ont nourri avec complaisance un penchant criminel. Au reste , ma chère , le cœur de l'homme est entre les mains du Seigneur : il augmente le courage de ceux qui combattent pour la vertu ; il ne faut pas douter qu'il ne récompense le Comte de la généreuse résolution qu'il vient de prendre. Adressez-lui à ce sujet les plus ferventes prières , la reconnoissance vous en fait une loi.

Vous êtes dans l'erreur , ma chère ,

lorsque vous regardez *Rose* comme susceptible d'un heureux retour à la vertu. Il faut, pour convertir un cœur comme le sien, un miracle de miséricorde. Ses crimes n'ont point été occasionnés par une foiblesse ; mais par une ambition démesurée ; c'est de sang froid qu'elle les a commis : elle a joint au libertinage le plus criminel, la dissimulation, l'hypocrisie, l'artifice, un manège qui désigne une ame intrépide, & endurcie dans le mal. Priez pour elle, engagez le Marquis à la faire traiter avec douceur, mais qu'il la laisse dans la solitude qu'il lui a procurée, c'est le parti qui lui convient le mieux présentement : informez-vous de la manière dont elle s'y comportera, & si son cœur paroït vraiment touché, alors vous pourriez obtenir de votre Epoux de quoi l'établir. J'approuve le soin que vous prenez de l'innocent qu'on vous a remis ; il n'est pas coupable du crime qui lui a donné la naissance. Adieu, ma chere Fille. Vous ne me parlez pas de votre sœur, & je suis inquiète de la situation de cette pauvre enfant.



L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

De la Novalaise, ce 4. Juillet.

Vous ferez bien surprise, ma chere Mere, en lisant la date de cette Lettre. Vous nous croyez encore à Turin, & lorsque vous recevrez celle-ci, nous serons dans nos terres, où mon époux vient d'être exilé. Ce pauvre Marquis me fait pitié. Cette disgrâce, arrivée dans le temps où sa faveur paroissoit la mieux établie, l'a accablé; & je crains qu'il ne succombe au chagrin qu'elle lui cause. Avant hier il fut à son ordinaire faire sa cour, reçut mille caresses du Roi & de la Reine, & le lendemain à neuf heures, il eut ordre de se retirer, & on ne lui a donné que vingt quatre heures pour mettre ordre à ses affaires. Le Comte qui partage la peine de mon époux, s'est trouvé au lever du Roi,

& a osé lui parler en notre faveur ; mais sa Majesté lui a fermé la bouche d'un air sévère , & s'est tourné d'un autre côté. La Reine a paru sensible à cette nouvelle , du moins le Comte a cru le lire dans ses yeux ; car elle étoit obsédée de la Baronne de R... qui paroissoit triompher de notre malheur. Le Comte est persuadé qu'elle y a contribué , & je le crois comme lui. Ce qui m'afflige le plus , c'est que je suis la cause innocente de la haine qu'elle porte au Marquis. Cette femme m'a toujours haïe sans que je lui en aie donné aucun sujet , & son chagrin se manifestoit toutes les fois que la Reine me témoignoit quelque bonté. Comme mon époux & moi avons toujours cherché l'occasion de rendre service à tout le monde , je m'attendois à voir tous ceux qui se disoient nos amis , partager notre disgrâce ; mais , excepté le Comte , tout le monde nous a abandonnés. Il semble qu'on nous regarde comme des pestiférés , & qu'on craigne notre approche , & l'on m'a dit que plusieurs Dames qui m'accabloient de caresses , se déchaînent cruellement contre moi. Mon Dieu ! Qu'est-ce que la Cour ?

est-il possible qu'on y porte la fausseté jusqu'à ce point ? Notre disgrâce se répand jusques sur le Comte qu'on regarde aussi comme un homme perdu ; les courtisans commencent à lui tourner le dos , ce qui l'inquiete peu , à ce qu'il assure. Il ne reste à la Cour que pour essayer de nous y servir , du moins en découvrant de quoi on nous accuse ; & il proteste au Marquis , que , dégoûté d'une mer si sujette aux orages , il ne tardera pas à l'abandonner.

Que vous dire de mes sentiments en cette occasion , ma chere Mere ? Ce n'est qu'à vous à qui j'ose ouvrir mon cœur ; je ne saurois regarder cet événement comme malheureux ; je partage la peine du Marquis ; je suis fâchée de quitter une Princesse qui avoit mille bontés pour moi ; mais du reste , je chante le cantique des enfants d'Israël après leur sortie d'Egypte ; & je ne crois pas qu'il m'arrive de regretter les oignons de cette terre d'exil. Le Marquis a beaucoup de bien , & peut bien établir notre petite famille ; Dieu qui fait ce qui nous convient nous a ménagé cette disgrâce dans sa miséricorde , & a voulu préserver mes en-

fants de l'air contagieux qu'on respire à la Cour. Qui fait, s'il n'a pas voulu se servir de ce moyen pour guérir mon époux de l'attachement qu'il avoit pour le monde. Je lui adresse à ce sujet mes vœux du fond de mon cœur ; mon bonheur seroit parfait, si ce cher Marquis pouvoit voir du même oeil que moi la gloire de ce monde ; il béniroit bientôt le naufrage qui nous conduit au port.

Dans la précipitation de ce départ, le Comte s'est chargé de retirer la petite du Couvent, & vient de l'amener à la Novalaise. Elle a embrassé le Marquis qui ne l'avoit point vue depuis son entrée au couvent. Il n'a tenu qu'à vous, lui a-t-il dit, d'être bien établie avant ma disgrâce, vous ne seriez pas réduite à vivre dans la solitude. Cette enfant lui a répondu de la meilleure grace du monde, qu'elle s'estimeroit plus heureuse en partageant son exil, qu'en vivant au milieu de la première Cour du monde. Mon époux a paru charmé de sa réponse, & l'a serrée dans ses bras, en l'assurant qu'il reconnoîtroit cette marque de son attachement. Nous avons répandu des larmes bien sincères en nous

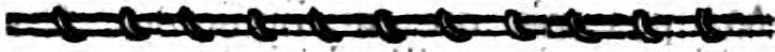
séparant du Comte. Il m'a demandé permission d'embrasser la petite, & je ne fais si je me trompe, il me semble qu'il lui a donné quelques-uns de ces regards auxquels il m'avoit si bien accoutumée. Mais ce qui m'a surpris au dernier point, c'est qu'il a conjuré le Marquis de ne point disposer d'elle avant une année accomplie. La petite est devenue rouge comme du feu, mais au travers de sa confusion, j'ai démêlé une secrète joie qui me donne beaucoup à penser; & j'ai beaucoup d'impatience d'entretenir cette Enfant en particulier pour démêler cette énigme.

Nous allons passer le *Mont-Genis* dans une heure, & l'on m'assure que j'aurai peine à le reconnoître; je vous en ferai la description dans ma prochaine. Il fait une chaleur horrible, & malgré nos masques nous sommes rôties par l'ardeur du soleil. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'il faut aller dans ces vilaines charises que je vous ai peintes autrefois, où l'on est en plein air. J'ai promis double récompense aux porteurs, pour nous mener par le grand chemin, qui est plus long, mais moins dangereux. Les porteurs ont été transportés de joie, lorsqu'ils ont en-

tendu parler d'une double paie. Le Marquis m'a dit en soupirant : Ces misérables sont mille fois plus heureux que nous. Ils ne connoissent ni les grandeurs, ni les disgraces, & contents lorsqu'ils peuvent ajouter quelque chose à leur salaire ordinaire, ils se croient, & sont en effet au dessus des heureux du siècle. Dieu veuille faire meurrir chez lui cet heureux germe de philosophie, & lui rendre, à la place des faux biens qu'il perd, la paix & la douceur qui fuient les lambris dorés pour se réfugier dans les cabanes & sous le chaume.

N'oublions de vous marquer que le Marquis s'est trouvé comme foulagé en passant à Rivoli, c'est un Château, où le pere du Roi a été long-temps prisonnier. Cet exemple de l'instabilité des grandeurs humaines,sert sans doute à adoucir l'amertume de sa situation présente.





R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

J E suis aussi surprise de votre disgrâce, ma chère Fille, qu'édifiée de vos sentiments par rapport aux grandeurs, & aux vanités de ce monde. C'est une figure qui passe, vous l'éprouvez aujourd'hui, & ceux qui y sont aussi attachés que vous l'étiez peu, l'éprouvent d'une façon bien plus cruelle au moment de la mort. J'espère que notre cher Marquis prendra ce sentiment; & peut-être ce moment est-il celui où Dieu l'attendoit dans sa miséricorde, pour lui ouvrir les yeux sur le prix de la faveur, des dignités & des honneurs.

Vous aviez bien peu appris à connoître la Cour, puisque vous comptiez sur des amis après votre chute. Le Courtisan, lâche adulateur pour l'ordinaire, sacrifie tout au desir de faire sa cour. Vil esclave des fantaisies de son maître, il plie volontiers le genou

devant la plus méprisable idole , & ne craindroit pas de renoncer son propre Pere , s'il croyoit par - là , se rendre agréable au Souverain. Combien de Grands , fiers des respects qu'on rendoit à leur faveur , se sont - ils vus dans le cas de l'âne qui portoit des reliques , qui s'approprioit l'encens qu'on offroit au fardeau dont il étoit chargé , & qui fut bien surpris du mépris dont on l'accabla si-tôt qu'on lui eut ôté sa charge ?

Je ne suis point étonnée de la générosité du Comte ; un cœur comme le sien n'est point fait pour s'accommoder au temps. Cela pourra peut-être lui nuire actuellement dans l'esprit du Roi ; mais comptez que ce Prince qui est équitable , l'en estimera davantage , après que ses premiers mouvements seront passés. Les princes , accoutumés dès leur enfance à voir ramper sous eux tout ce qui les approche , s'irritent d'abord de la résistance qu'ils trouvent à leurs volontés , quelque injustes qu'elles soient ; mais au fond de leur cœur , ils ne peuvent s'empêcher d'estimer une ame assez grande pour se roidir contre leurs caprices. Tôt ou

tard l'innocence de votre époux sera reconnue, & le Prince fera bon gré au Comte de ne l'avoir point abandonné. Votre Père a eu l'honneur de connoître le Roi de Sardaigne, dans quelques campagnes qu'il a faites sous ses ordres. A une grande valeur, il joint un fond d'équité bien rare dans les personnes de ce rang, & ce qu'il y a de mieux, c'est qu'il a beaucoup de Religion; il faut qu'il ait été trompé sur le compte de votre époux, le temps le justifiera, & lui rendra les bonnes grâces d'un maître juste & équitable. Votre Père écrit au Marquis pour lui témoigner la part qu'il prend à son malheur, je joindrai à la lettre un mot de ma main; assurez-le en attendant de ma sensibilité sur ce qui le touche.

Ce que vous me mandez de votre fœur, me surprend, & j'ai peur que son secret ne lui soit échappé vis-à-vis du Comte; tâchez de l'engager à vous ouvrir son cœur, & remettons cette affaire à la providence. Je n'ose m'abandonner aux idées flatteuses qui se présentent à mon esprit; mais je vous assure qu'il me seroit bien doux

de voir ce pauvre Comte prendre pour elle les sentiments qu'il a eus pour vous : ce n'est ni son rang, ni sa fortune que j'envisage, c'est sa vertu qui me feroit regarder son alliance comme le plus grand bonheur, fut-il dans la condition la plus communes.

Je ne doute point que la Baronne de R. . . . n'ait beaucoup de part à votre exil : la Reine qui n'a pas sujet de l'aimer, s'est amusée du chagrin que lui causoit son amitié pour vous ; mais ses artifices tourneront contre elle-même ; reposez-vous sur votre innocence, & sur le zele du Comte.

Vous me parlez dans votre lettre de la prison du pere du Roi ; marquez-moi ce que vous en savez ; j'ai toujours été curieuse de ce trait d'histoire qu'on m'a raconté fort diversement.

Le parallele de l'état de ce pauvre Prince, avec celui de ces pauvres gens, qu'une légère augmentation de gain transporte de joie, est bien propre à faire comprendre la juste valeur des honneurs & des dignités : il faut s'y prêter, ma Fille, mais insensé qui s'y fie, & qui les regarde comme essentiels à la félicité.

251

Marquez - moi précisément , si votre exil est fixé dans vos terres , & si vous n'aurez pas la satisfaction d'aller à Chambery revoir vos cheres Savoyardes. Je suis sûre que votre disgrâce ne les empêchera pas de vous bien fêter ; elles ne se piquent pas de fuivre les usages de la Cour , & feront , je pense charmées , de vous revoir.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE ,

JE suis encore toute extasiée des beautés qui ont frappé mes yeux. Ce *Mont-Cenis* , l'objet de mon effroi , vient de m'offrir le plus charmant spectacle qu'on puisse imaginer. La route par laquelle on m'a conduite , & qui est sur la gauche en venant de Turin , est par tout d'une largeur raisonnable , & l'on pourroit y tomber impunément , sans crainte de tomber au fond des

abysses. Je n'aurois jamais reconnu la plaine, si je n'avois su, à n'en pouvoir douter, que c'étoit la même où j'ai eu tant de frayeur. La vue d'un étang magnifique m'a causé d'autant plus de surprise, qu'en hiver on n'en apperçoit pas le moindre vestige; un gazon émaillé de mille fleurs qui m'étoient inconnues pour la plupart, flatte agréablement les yeux, & répand dans l'air les parfums les plus agréables. On éprouve à la fois dans cette plaine, les diverses saisons de l'année, il fait une chaleur étouffante dans le milieu; les glaces & les neiges dont les montagnes qui l'entourent sont couvertes en tout temps, y entretiennent un hiver perpétuel, & lorsqu'on marche dans un égal éloignement du pied des montagnes & du milieu de la plaine, on jouit des charmes de l'automne & du printemps. Mon époux, pour m'épargner les grandes chaleurs, a mieux aimé alonger un peu la route, & je n'ai jamais voyagé avec plus de tranquillité; je vous écris de la Lunebourg où nous sommes arrivés fort heureusement & dont nous allons repartir tout-à-l'heure, non pour Chambery, mais pour nos

terres. Le Marquis qui ne consulte que son dépit, dit hautement qu'il renonce de bon cœur, non seulement au Piémont, mais encore à la Savoie; il proteste qu'on lui offrirait inutilement le poste le plus brillant, & compte se retirer dans un château qui tient à la Savoie, mais qui est sous la domination françoise, & comme une bonne partie de nos biens est dans ce royaume, il veut vendre tout ce qu'il possède en Savoie, pour ne dépendre en rien d'une Cour où il a été si maltraité. J'abandonne le tout à la Providence, & j'ai protesté de bon cœur au Marquis, que tous les lieux où il voudroit vivre me seroient également agréables. Je n'ai pu trouver le moment de parler à la petite, elle vous écrit actuellement, & sa lettre que vous recevrez avec celle-ci, vous apprendra sans doute la cause du changement que je soupçonne. J'évite de laisser le Marquis seul dans ces premiers moments, c'est ce qui m'oblige à finir cette lettre sans vous rien répondre sur ce que vous m'avez demandé au sujet du feu Roi: je le réserve pour un temps où je serai plus paisible.



L E T T R E

DE MADEMOISELLE

D U M O N T I E R

A S A M E R E.

MA CHERE MERE,

J E ne fais comment m'y prendre pour vous ouvrir mon cœur. Peut-être ai-je à rougir des sentiments auxquels il s'est laissé surprendre ; peut-être aussi ai-je à me reprocher le silence obstiné que j'ai gardé avec la plus tendre de toutes les Mères, & la meilleure de toutes les sœurs ; j'ose pourtant vous assurer que ce n'est point par un défaut de confiance que j'ai renfermé toutes mes peines au dedans de moi-même ; la singularité de mes idées m'a fait craindre de vous les communiquer, & vous conviendrez que ma sœur avoit trop de part à ce que je vous mande, pour oser lui en faire part. Je vous laisse pourtant la liberté de lui

communiquer cette lettre , si vous le jugez à propos , & m'en rapporte absolument à votre prudence , par rapport à une confiance qui me paroît délicate.

Je ne puis me dissimuler à moi-même que la lecture des romans héroïques ne m'ait donné un caractère , ou plutôt une tournure d'esprit assez particulière ; peut-être est-elle dangereuse , cependant je ne puis me résoudre encore à la regarder comme défavantageuse. Cette lecture m'a , ce me semble , élevé l'esprit & m'a fortement déterminée à ne donner mes affections qu'à un homme qui s'en rendroit digne par une façon de penser absolument éloignée de celle du vulgaire. Je partis pour la Cour dans cette disposition , & je vous avoue que pleine de cette idée , les hommes qui s'offrirent à mes yeux , me parurent indignes du moindre de mes regards ; je les trouvois si petits , si puériles , comparés à l'idée que je m'étois faite , que j'aurois rougi , je ne dis pas de les estimer & de les aimer , mais même de leur plaire. Je ne tardai pas à démêler combien le Comte B*** leur étoit supérieur ; cependant mon cœur étoit tranquille , & je crois qu'il

eût conservé toute son indifférence, sans l'accident arrivé au Marquis mon beau-frere & mon bienfaicteur. La générosité qui l'engagea à mettre sa vie en péril pour sauver la vie de son ami, me toucha jusqu'au fond de l'ame ; je crus l'admirer seulement : je connus bientôt que je l'aimois, & ce fut la jalousie qui m'éclaira. A peine commença-t-il à intéresser mon cœur, que je découvris dans ses regards la passion qu'il avoit pour ma sœur. Cette connoissance, qui naturellement eût dû étouffer des sentiments qui ne faisoient que de naître, acheva de lui gagner mon affection en portant mon estime à son dernier période : c'étoit pour sauver la vie d'un rival qu'il avoit sacrifié la sienne ; cette générosité me fit voir en lui le héros auquel j'avois destiné toutes mes affections & dont je n'avois pas apperçu l'ombre dans tout ce qui s'étoit offert à mes regards, & dès-lors je me déterminai à l'aimer toute ma vie. Je fais que, selon les idées reçues, une fille de mon âge ne devoit prononcer un tel mot qu'en rougissant : mais vous l'avoueraï-je, ma chere Mere, cet usage & mes idées sont contradictoires. Sommes-

nous maîtresses de nos sentimens pour qu'on soit autorisé à nous en faire un crime ? J'aurois eu mauvaise opinion de mon cœur s'il eût pu ne pas estimer le Comte : mais dépendoit-il de moi de m'arrêter précisément à l'estimer ? L'amour, selon mes principes, n'est un sentiment criminel que chez les âmes vicieuses. Graces à vos leçons & à ma fierté naturelle, je n'appréhendois rien de mes sentimens ; je les ai donc nourris avec d'autant plus de complaisance, qu'il me parut beau d'aimer sans espoir. Le jeune *Mastrilli*, malgré les charmes de sa figure, ne put ébranler ma constance ; & quoique je sois assez ambitieuse pour souhaiter un haut rang, celui qu'il m'offroit ne fut pas capable de m'éblouir ; une passion avoit étouffé l'autre, & le Comte, s'il eût été berger, m'eût toujours paru le seul mortel digne de toutes mes affections. Ce fut pour me conserver la liberté de m'abandonner sans contrainte à un penchant si pur & si innocent, que je surmontrai la répugnance pour la vie religieuse ; mon amour est trop pur, me disois-je à moi-même, pour avoir rien d'incompatible avec cet état.

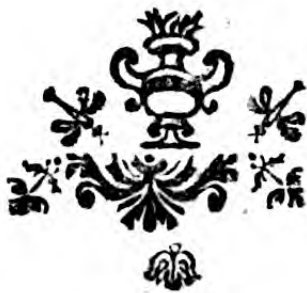
Jusqu'alors

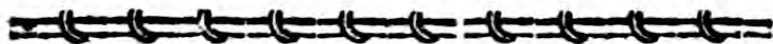
Jusqu'alors, ma chere Mere, j'ai peine à me persuader que ma conduite puisse mériter des reproches ; mais il n'en est pas ainsi de ce qui me reste à vous dire ; le dépit m'a fait faire une faute dont je ne me consolerais jamais, eût-elle le succès le plus heureux. Le Comte en m'apprenant la disgrâce de mon frere, me fit voir une lettre du Seigneur *Mastrilli*, qui, fidele à la malheureuse passion que je lui ai inspirée, le conjure de ne rien épargner pour me fléchir. Après m'avoir lu cette lettre, il m'apprit que cet amant soumis n'avoit sacrifié le plaisir de me voir, que pour faire cesser la persécution qu'on me faisoit en sa faveur. Il me fit valoir ce sacrifice, m'exagéra les bonnes qualités de cet amant, son rang, sa fortune. Pleine de dépit d'entendre le Comte plaider la cause de son rival, mon cœur passa dans mes yeux, & le regardant de façon à être entendue ; ah ! Comte, lui ai-je dit, est-il possible que ce soit vous qui m'exhortiez à disposer d'un cœur !... Je me suis arrêtée tout à coup après avoir prononcé ces paroles ; j'en ai senti toute la conséquence, ma rougeur & ma confusion ont sans

doute achevé de me dévoiler aux yeux du Comte, nous sommes demeurés tous deux dans le silence; mes larmes ont coulé malgré moi, & le Comte s'étant saisi de ma main, qu'il a baisée avant que je pusse le prévoir; c'en est assez, Mademoiselle, m'a-t-il dit, je conçois que vous avez disposé de votre cœur; je respecte votre passion & votre secret; il n'est pas possible qu'avec tant de charmes, l'heureux mortel dont vous avez fait choix, ne connoisse pas un jour son bonheur; il s'est levé en achevant ces paroles; il vouloit sans doute me donner le temps de me remettre, mais il ne m'a pas été possible d'oublier une pareille imprudence; ma confusion n'a pu se dissiper pendant tout le temps de notre voyage, & a beaucoup augmenté lorsque le Comte a prié mon frere de ne point disposer de moi avant la fin de l'année. Je n'ai pas, je crois, réussi, malgré mes efforts, à cacher la joie que m'a causé cette priere, non que je me flatte d'avoir touché le Comte, sa passion pour ma sœur a jetté de trop profondes racines, mais je me vois par-là à l'abri des nouvelles persécutions qu'on pourroit me faire, & je

borne tous mes desirs à me voir libre de tout engagement.

Je viens de relire ma lettre , & je balance à la faire partir. J'ai beau me dire à moi-même que mes sentiments n'ont rien qui puisse me faire rougir, le préjugé , sans doute , un certain je ne fais quoi qu'il ne m'est pas possible de définir , me rend confuse malgré moi. Ce qui me rassure¹, c'est que j'écris à la meilleure des Meres ; elle aura de l'indulgence pour ma foiblesse & m'apprendra jusqu'à quel point je suis coupable ; je crains sur-tout la scrupuleuse vertu de ma sœur , supposé que vous trouviez à propos de l'instruire de mes sentiments ; toutefois , je le répète ; je m'en rapporte à votre prudence.





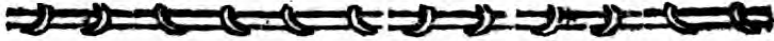
R É P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

Vous n'aurez qu'un mot de moi, ma chere enfant ; j'espere que la petite vous communiquera , & la lettre & ma réponse : mais attendez que cela vienne d'elle , & suivez , en lui répondant , la route que je vous trace dans ma lettre. Je ne fais si le projet du Marquis , de se fixer en France , ne vous seroit point avantageux ; cependant , comme vous le dites fort bien , il faut abandonner aux soins de la Providence , tout ce qui nous regarde. Adieu ; ma chere beaucoup de douceur pour la petite.





R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A SA SECONDE FILLE.

QUE vous me donnez de satisfaction, ma chere enfant, en m'ouvrant votre cœur ! je n'oublierai jamais cette marque de votre confiance. Ce n'est point en Mere que je vais vous répondre, c'est en amie tendre ; je ne veux plus que ce titre à votre égard ; cette nouvelle qualité m'impose la loi d'être sincere, & de risquer de vous déplaire en vous disant sans ménagement ce qui me paroît de votre façon de penser.

Le préjugé, un certain je ne fais quoi, dites - vous, vous force à rougir malgré vous de vos sentiments ; respectez cette voix secrete, ma chere enfant ; c'est celle de la nature qui n'a pas été entièrement étouffée par les pernicieuses lectures que vous avez faites. Je fais que nous ne sommes pas responsables des sentiments invo-

lontaires qui s'elevent en nous , mais on doit en gémir , les combattre , les détruire ; vous êtes bien éloignée de ces dispositions , ma chere Fille. L'esprit plein de fausses idées sur l'héroïsme , vous vous applaudissez d'une passion qui fait le malheur de votre vie , & qui dans mille circonstances pourroit en faire le crime ; je ne dis rien de trop , ma chere enfant , l'amour platonique est un fantôme qui n'existe que dans les romans. D'heureuses positions peuvent éloigner du crime pendant quelque temps , malheureusement il en vient un où l'on succombe : on ne connoît le danger qu'après le naufrage , & les regrets alors sont inutiles & superflus. Que seriez - vous devenue , ma chere , si le Comte , en partageant votre passion , n'eût été qu'un habile fourbe ? Malgré la certitude que vous aviez de son indifférence , malgré la circonspection que la seule fierté devoit vous inspirer , votre cœur vous a trahie ; vous lui avez laissé lire un secret que vous vous étiez flattée de conserver éternellement enseveli. Quel avantage eût-il pu tirer de cette circonstance ? Vous êtes indignée contre vous - même d'une telle

foiblesse, dont vous ne vous seriez jamais soupçonnée ; cette première auroit pu n'être pas la dernière ; ordinairement le premier pas est celui qui coûte le plus, & il est fait. Vous fremirez sans doute des dangers où vous vous êtes exposée : mais, ma chère, vous avez recouru au seul remède qui pouvoit vous faire échapper à votre perte, & j'espère que ceci vous sera une leçon utile pour l'avenir. Renoncez pour jamais à ces lectures, qui ont manqué empoisonner votre bon naturel ; apprenez à connoître toute la foiblesse de votre cœur, à vous en défier, à chercher du secours dans les conseils d'une sœur qui vous aime avec tendresse. Quelque scrupuleuse que soit sa vertu, ne craignez point de trouver en elle un censeur sévère ; la vraie vertu rend compatissante aux foibles des autres, & il n'appartient qu'aux hypocrites de s'armer d'un zèle amer. Je vous conjure donc, ma chère, d'ouvrir votre cœur à la Marquise, je ne serai contente & tranquille que lorsque vous aurez fait cette démarche, dont je vous laisse pourtant la maîtresse : car je n'oublie pas que je parle à une amie que je n'ai nul droit de

contraindre. Je n'oserois vous laisser entrevoir un des motifs qui me fait souhaiter que vous en fassiez votre confidente ; je craindrois de vous préparer de nouvelles peines : cependant , si contre toute apparence le Comte avoit quelque dessein sur vous , comme les dernières paroles du Comte pourroient l'insinuer , il me semble que vous auriez grand besoin des conseils de cette chere sœur. Adieu , ma chere Fille , ma tendre amie ; comptez toujours sur l'attachement le plus sincere & le plus vif , tant que vous continuerez à le mériter par votre confiance.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

NOUS voici enfin dans une fort belle terre , à deux lieues de Geneve , dans un endroit qui appartient en partie à la France , & en partie à la Savoie : mais le château est sur France. Nous avons employé un mois

entier dans notre voyage, par les différentes pauses que nous avons faites en plusieurs endroits. D'abord nous avons passé deux jours à Saint-Jean de Morienne, où nous avons vu jusqu'ou l'esprit de cupidité peut faire aller les excès & la folie. Ce fut le soir même de notre arrivée que se passa le dernier acte d'une comédie commencée depuis quelques temps. Il y a environ deux mois qu'il parut dans cette ville un homme fort bien mis, qui avoit avec lui son épouse. Comme ils avoient tous deux beaucoup d'esprit, & une éducation distinguée, ils furent bientôt admis dans toutes les bonnes maisons, où le mari gagna la confiance des chefs. Il parut la payer de la sienne, & leur avoua à chacun, sous le sceau du plus profond secret, qu'il possédoit une science que bien des hommes cherchent inutilement, & que par ses conjurations il pouvoit forcer les esprits malins à lui faire part des trésors cachés qui sont sous leur puissance. On prêta une oreille avide, & l'on s'empressa de gagner l'amitié du Magicien, qui, après s'être fait presser quelque temps, convint enfin de partager avec ses amis les trésors qui alloient lui être remis. On

lui promet une obéissance aveugle , & il la mit à l'épreuve par la plus impie & la plus ridicule des neuvaines ; lorsqu'elle fut finie , il choisit pour le dénouement un lieu écarté , au pied d'une montagne , & invita tous ceux qui avoient fait la neuvaine à s'y trouver à dix heures du soir ; il les avertit en même temps , qu'il falloit faire une offrande au Diable , qui doubleroit ce qu'on lui auroit présenté. Ceux qui avoient été assez foux pour le croire , rassemblèrent ce qu'ils avoient de plus précieux dans un sac de toile grise , qui n'avoit jamais été lessivée ; c'étoit une condition essentielle ; on y fourra argent monnoyé vaisselle & diamants , chacun selon son pouvoir. Arrivés au pied de la montagne , ils y trouverent un autel de gazon , garni de cierges de cire jaune , & à côté de cet autel , le Magicien revêtu d'une robe noire , & armé d'une baguette. Il débuta par avertir les spectateurs de ne pas s'exposer au spectacle qui alloit s'offrir à leurs yeux , s'ils n'avoient un grand courage , parce qu'ils alloient voir des choses capables d'effrayer les plus hardis , & comme personne ne branla , il traça avec sa baguette plusieurs cercles ,

prononça des invocations , & ordonna que chacun jettât son sac dans le centre de ces cercles. Il réitéra trois fois la même cérémonie , & à onze heures frappantes , il annonça que le Diable alloit paroître. On vit en effet une figure plus haute que nature , toute environnée de flammes , qui , armée d'un grand fouet armé de pointes , frappoit sans miséricorde tous les assistants. Les plus foibles s'évanouirent , & ceux auxquels il restoit quelque force , s'en servirent pour fuir à toutes jambes , & ne s'arrêtèrent qu'aux portes de la ville ; ce fut là qu'ils tinrent conseil sur ce qu'ils avoient à faire , & le résultat fut de prendre des pistolets & de retourner sur le champ de bataille , pour forcer le Magicien à leur rendre leurs sacs , s'il ne pouvoit appaiser la fureur de ce Diable fouettant. Arrivés au lieu où étoit l'autel , ils y trouverent la robe de l'enchanteur ; & un homme qui avoit repris l'usage de ses sens , les avertit qu'ils chercheroient inutilement ce qu'ils avoient apporté. Au moment de votre fuite , ajouta-t-il , un coup de sifflet a fait approcher un homme qui menoit trois chevaux , ayant chacun une valise ; on s'est hâté de les rem-

plier des sacs , pendant que la femme qui avoit joué le rôle du Diable , se débarraffoit d'une robe de toile cirée , sur laquelle on avoit attaché des fusées qui avoient produit l'embrasement. Je n'ai osé , dit cet homme , remuer de ma place , crainte d'être égorgé par ces misérables , & je les ai vu décamper avec plaisir , quoiqu'ils emportassent mon argent. L'intérêt de toutes ces dupes eût été de cacher leurs sottises ; ils ne l'ont pas fait , & quand nous avons quitté ce lieu , il y en avoit plusieurs en prison , & d'autres ont été obligés de s'enfuir pour éviter de leur tenir compagnie (*). De Saint-Jean de Morienne nous avons été chez Madame de Clermont , qui est une cousine du Comte , & à laquelle il nous avoit recommandés ; nous y avons reçu toutes sortes de politesses du maître & de la maîtresse de la maison , malgré notre qualité de proscrits. Ils ont la plus aimable famille , composée de deux garçons & d'une fille ; cette dernière

* Comme j'avois peine à concevoir qu'on pût pousser la sottise à un tel excès , je me suis informée de la vérité de ce fait à Monsieur du Passier , Intendant du Genevois , & il m'a dit avoir lu tous les actes de ce procès , qui couta beaucoup d'argent à ceux qui avoient trempé dans ces impiétés.

est ce que l'on peut trouver de plus charmant, une taille parfaite, l'air noble, des yeux uniques, en un mot, un ensemble qu'on cesse pourtant de regarder quand on entend raisonner cette petite, qui surprend par son esprit & par son cœur. Elle me prioit de prendre tout ce que je trouvois de beau dans sa maison, & pleuroit de se voir refusée; elle se levoit de table plusieurs fois à chaque repas pour porter aux pauvres qui étoient dans la cour, ce qu'on lui donnoit de meilleur, & elle s'associoit mon Fils dans ces petits voyages; je vous assure, ma chere mere, que je n'ai pu m'empêcher de souhaiter que cette charmante petite pût un jour m'appartenir, & qu'elle m'a fait soupirer en quittant sa maison, où on la gâte pourtant un peu. Nous ne nous sommes point arrêtés à Chamberi, crainte de faire des affaires à nos anciens amis, dans un lieu où leurs visites auroient été remarquées; mais nous n'avons pas eu le même ménagement à Anneci, où le Marquis a un parent éloigné, qui nous a forcé d'y rester une semaine entiere; c'est M. Vidanne de Saint Ange, Prévôt du Chapitre de Saint Pierre, homme aussi distingué

par sa piété que par sa politesse & ses talents. Vraiment, ma chere Mere, il m'a appris des choses admirables des Evêques qui ont suivi Saint François de Sales dans ce diocèse ; il y a surtout un Monsieur Daranthon, qui a tracé dans sa conduite celle des premiers Evêques, & Monsieur de Rouffillon de Bernex, mort depuis quelques années, est encore un de ceux qu'on est porté à invoquer. Comme leurs vies sont écrites, j'en fais l'emplette, & je vous les enverrai par la premiere occasion ; je fais que vous aimez de pareils présents. Nous avons vu, à diverses reprises, Messieurs les Chanoines de Saint Pierre, & je vous y ai souhaité plus d'une fois, vous qui êtes saintement jalouse de la beauté de la maison du Seigneur ; vous auriez vu de dignes successeurs des disciples du Seigneur. D'abord, ils sont pauvres ; leurs canonicats vont à peine à six cents livres, & l'Evêque n'a pas cinq mille livres par année ; on ne peut être reçu dans ce corps sans être noble ou docteur ; les Chanoines, comme les autres Ecclésiastiques de ce diocèse, s'engagent en prenant les ordres, à porter toujours l'habit long, à ne point chasser, à renoncer aux cartes

& à je ne fais combien d'autres choses qui ne contribuent pas peu à en faire le corps le plus respectable. Malgré leur pauvreté ils sont aumôniers ; dans une ville qui fourmille de pauvres, ils ont souvent l'occasion d'exercer cette vertu. Le Marquis ne s'est point ennuyé pendant cette semaine ; la conversation de ces hommes, tout à la fois vertueux, polis & savants, a fait une sorte de diversion à ses noires idées. Nous avons été ensemble visiter le tombeau de Saint François de Sales, & j'ai demandé à Dieu, par son intercession, la paix du cœur pour le pauvre Marquis ; prière que j'ai réitérée au même lieu chaque jour, & en vérité, je crois que j'ai été exaucée. Lorsque nous avons parti d'Anneci pour Geneve, mon époux m'a avoué qu'il commençoit à regarder sa disgrâce d'un autre œil, & qu'il avoit une forte pensée qu'elle auroit pour lui des suites heureuses ; nous ne resterons que huit jours dans la terre où nous sommes actuellement ; le Marquis ayant promis à Monsieur le Prévôt de le rejoindre à Aix, pendant que l'on fera dans son château quelques réparations qu'il y ordonne, & par lesquelles on peut

comprendre qu'il a dessein d'y demettre long-temps.

En approchant de Geneve, mon cœur s'est ferré d'une maniere si extraordinaire, que je n'ai pu m'empêcher de répandre des larmes sur le malheur de ses habitants. Ma douleur s'est augmentée en lisant l'inscription qu'ils ont mise sur leurs portes, & que voici en françois : *Après les tenebres la lumiere.* Que pensez-vous de cette inscription, me demanda un des notables de cette ville, qui étoit venu nous prendre dans son carrosse à une lieue de là ? Qu'on a transposé les mots, lui ai-je répondu, au lieu de *post tenebras lux*, il falloit mettre *post lucem tenebræ*. Nous avons visité tout ce qu'il y a de curieux dans cette ville, & ce qui m'y a plu davantage, c'est le bel ordre de l'hôpital, & le soin qu'on y a des pauvres. Mon époux, qui connoît beaucoup ce lieu, m'assure que les mœurs des habitants sont pures : mais qu'il n'y a point, ou peu de religion. Je m'explique, on y parle avec respect de la Divinité, on se comporte avec une grande décence dans les temples, on y cultive les vertus morales ; mais sur les dogmes, on ne s'accorde guere que sur la

haine pour la Religion catholique, haine fondée sur la calomnie, & sur le préjugé. Le peuple nous y croit Idolâtres, & même parmi les personnes éclairées, on nous y attribue des opinions si extravagantes, qu'on ne peut assez s'étonner que des gens d'esprit aient adopté de bonne foi de telles calomnies. Je vous assure que l'horreur qu'ils ont pour le Catholicisme, seroit justement fondé, si l'Eglise enseignoit la dixieme partie des erreurs qu'on lui attribue. Pendant mon séjour dans cette Ville, j'ai été comme assiégée de Ministres, &, sans le vouloir, la conversation a toujours été controverse. J'ai vu ce qu'on ne croyoit pas possible, une dispute sans aigreur; & si j'ai lieu de vanter la modération & la politesse de ces Messieurs, je pense qu'ils ne font pas moins contents de ma modération. Un abyme immense nous sépare, me disoit l'un de ces Messieurs: jettons-y des pierres, lui repondis-je, tâchons de le combler, la chose n'est pas aussi difficile qu'on se l'imagine; & là-dessus j'entrai en explication de quelques-uns de nos dogmes, la Confession, l'Invocation des Saints,

la priere pour les morts. Ce Ministre, convient que ces dogmes n'avoient rien d'impie, qu'ils étoient au contraire édifiants, de la maniere dont je les expliquois, mais que je n'avois exposé que mes sentiments particuliers, qui à coup sûr n'étoient pas ceux de mon Eglise. Voilà leur refrain éternel, on le leur a dit mille fois, je le leur ai répété, & ils refusent mon témoignage comme ils ont rejeté celui de Monsieur Bossuet. Voilà je pense, la seule cause de notre séparation; on a des préjugés, & on ne veut pas s'instruire, soit qu'on les croie d'une maniere si ferme, qu'on regarde comme une chose inutile de les révoquer en doute, soit qu'on envisage comme une chose indifférente la façon de penser en matiere de Religion, soit enfin par paresse, négligence, attache aux affaires; les sollicitudes de la vie, sont les épines qui étouffent le bon grain. A propos de cette citation de l'Ecriture, ces Messieurs ne peuvent revenir de leur surprise, de ce que je la fais par cœur, vu, disent-ils, que mon Eglise en défend la lecture. J'ai eu beau leur jurer que c'étoit une calomnie,

je ne les ai point convaincus : je vous ai dit que j'avois acheté la Vie de Monsieur de Bernex, ce livre étoit dans ma poche, & je lui ai montré que ce Prélat s'étoit justifié de ce reproche. Cet incident a fait tourner la conversation sur les Evêques de Geneve. Je vous assure qu'ils sont très-estimés dans cette Ville, & on y dit que la réunion deviendroit bien plus aisée, si tous les Prélats & les Ecclésiastiques vivoient comme le Chef & le Chapitre de Saint Pierre; ils ont été édifiés des dispositions des Chanoines : de trente qui composent le Chapitre, il n'y en a pas un seul, qui ne voulût signer de son sang un acte, par lequel ils abandonneroient à Messieurs de Geneve toutes leurs prétentions sur les grands biens qu'ils leur retiennent, à la seule condition de la restitution de leur Cathédrale, & de la liberté d'y prêcher. Je suis sortie de Geneve pleine d'estime pour ceux que j'y ai vus, & pénétrée d'une si tendre compassion, que je ne passerai aucun jour de ma vie sans demander pour eux les vraies lumieres, & sans me faire violence, je crois, je consentirois à arroser cette Ville de

mon sang pour la remettre dans le rang de celles qui obéissent à l'Eglise. Au reste on y déteste les dogmes de Calvin sur la prédestination, la grace, & il n'y auroit nulle difficulté sur cet article. Je n'ai pas encore eu le temps d'examiner le Château, qui me paroît beau du premier coup d'œil, mais il est mal meublé, & on va travailler de tous les côtés pour le remettre en ordre.



R E P O N S E

DE MADAME DU MONTIER

A LA MARQUISE.

JE vous suis vraiment obligée, ma chere Fille, du détail que vous me faites de votre voyage, & de l'heureux effet de vos prieres par rapport au Marquis; j'accepte le présage qu'il me donne lui-même. Sa disgrâce n'aura pas des suites aussi fâcheuses qu'il les avoit craint. J'aime votre Prévôt, vos Chanoines, que je connoissois déjà un peu, & je for-

mé des vœux bien sinceres pour que notre Clergé pût mériter le même éloge ; ce seroit le remede le plus efficace contre l'hérésie , qui a dû ses progrès à l'ignorance , & au dérèglement des mœurs des Ecclésiastiques. La vertu des vôtres est sous la sauvegarde de la pauvreté , & c'est une obligation qu'ils ont à Mrs. de Geneve, qui en cela sont les instruments de leur sanctification ; malheureusement pour les Genevois , je ne crois pas que Dieu leur tienne compte des vertus qu'ils occasionnent. J'ai fortement dans la tête qu'il n'est jamais permis de prendre le bien du prochain , & quand ils n'auroient que cette charge au jour du Jugement , je ne fais comment ils pourroient s'en tirer. J'eus une longue dispute avec un des habitants de cette Ville , il y a quelque temps ; & comme j'en revenois toujours à l'observation du septieme précepte du Décalogue , & que je soutenois qu'on ne pouvoit y donner atteinte , sans offenser Dieu & troubler l'ordre de la société , il vint me camper par le nez , l'exemple des enfans d'Israel , qui avoient emporté les vases des Egyptiens ; je lui répon-

dis avec vivacité, traversez votre lac à pied sec, & puis je vous croirai autorisés à imiter leur conduite. Nous étions à table, on rit de ma proposition & on en resta là, sans que je pusse espérer ni qu'on acceptât ma proposition, ni qu'on pensât à restituer le bien de vos dignes Chanoines. Je me suis félicitée, en lisant votre lettre, des impressions que je vous ai données dans votre jeunesse, & dont vous avez si bien profité. Je hais ce zèle amer qui confond l'hérétique avec l'erreur, & qui ne peut se persuader qu'on puisse trouver rien d'estimable chez les ennemis de la foi; il faut détester l'erreur & plaindre l'errant.

Je veux vous faire part d'un événement qui fait tout le bruit de notre canton, & qui vous intéressera sans doute, puisqu'il regarde votre nourrice, qu'on appelle actuellement Madame Marie, ce dont elle se fâche très-sérieusement; elle veut être appelée, comme auparavant, Marie, tout court, & j'ai peur que le sobriquet ne lui en reste. Cette Femme a une Fille que vous avez laissée encore enfant, & qui est devenue une grande

Fille fort gentille. Le Fils du Receveur Lucas en étoit si amoureux, qu'il s'est engagé pour punir son pere de la lui avoir refusée. La bonne Marie avoit un frere à Paris, qui depuis plusieurs années ne lui avoit donné de ses nouvelles que pour lui apprendre qu'il avoit bien de la peine à vivre ; un homme qui venoit de Paris, lui dit que ce frere étoit tombé malade, & que n'ayant pas voulu aller à l'hôtel-Dieu, il languissoit dans un grenier. Aussitôt voilà le bon cœur de votre nourrice en campagne ; elle appelle sa fille & lui dit : ma pauvre Marion, votre oncle est dans la misere ; j'avois amassé trente livres pour vous habiller, mais je pense que vous êtes assez bonne fille pour n'être point fâchée que je vous envoie les porter à ce pauvre homme, qui est très-malade & bien pauvre ; vous le soignerez. De tout mon cœur, répondit Marion, & dès le soir même elle se mit sur le coche d'eau qui passe près de chez nous, & arriva le lendemain au soir à Paris. A peine son oncle lui donna-t-il le temps d'ouvrir la bouche pour lui faire offre de son service ; venez - vous, lui dit-il,

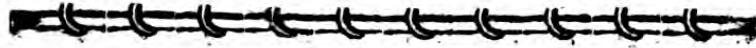
pour me ronger ? je vous avertis que je n'ai rien. Je ne veux pas vous être à charge, mon cher oncle, lui dit-elle, au contraire, je vous apporte quelque peu d'argent. A ce mot d'argent, il se radoucit, & souffrit qu'elle fût chercher un morceau de viande pour lui faire du bouillon; mais ce vieux avare, qui n'avoit plus qu'un souffle de vie, la voyant à la fenêtre, se leva tout doucement, & vint remplir la marmite d'eau, au moment où le bouillon étoit presque fait. Marion, qui est bonne chrétienne, lui proposa de se confesser, & de faire venir un Médecin; il consentit à la première de ces choses, parce qu'il n'en coûteroit rien, & refusa absolument l'autre. Après s'être confessé, il pria le Prêtre de signer un papier qu'il avoit écrit; c'étoit une sorte de Testament, par lequel il léguoit son lit à sa niece, & le reste de ses meubles à sa sœur. Or ce lit consistoit en une paillasse, un drap tout troué, & une mauvaise couverture; & pour tous meubles, il avoit deux chaises, une table, un coffre, & quelque poterie. Il mourut le lendemain, & fut enterré le jour d'après à sept heures
du

du soir. Il ne restoit à Marion que précisément pour payer le coche , c'est pourquoi ce fut une nécessité pour elle de passer la nuit dans le Galetas où son Oncle étoit mort ; heureusement je l'avois guérie de la peur des esprits ; ainsi elle dormit assez tranquillement. S'étant éveillée , selon sa coutume , à quatre heures du matin , elle ouvrit le coffre & n'y trouva que des hail-
lons , qui ne valoient pas la peine d'être emportés ; ainsi elle résolut de vendre les bois de lit & le reste , qu'elle eut volontiers donné pour trente sols ; il n'y eut que la paille , qui étant neuve , lui parut bonne à quelque chose ; elle voulut la porter proche la cheminée pour en vuider la paille ; mais la trouvant extrêmement pesante , elle prit le parti d'en tirer la paille par poignée , & de la jeter à côté. Quelle fut sa surprise de voir tomber avec cette paille , des piéces d'or & d'argent : elle augmenta lors qu'ayant pénétré plus avant , elle en tira l'or à poignée. Je n'exagere pas , mon enfant , il y avoit trente-deux mille livres dans cette paille. Extasiée d'une telle découverte , elle retourne au coffre , en remue toutes les guenilles , & trou-

ve une vieille camisole , qui avoit mille pieces de diverses couleurs , & qu'elle pouvoit à peine soulever. Elle se hâta de découdre ces pieces , qui receloient des pistoles d'Espagne ; chaque guenille en renfermoit quelques-unes. La pauvre Marion croyoit rêver , & ne concevoit pas comment son Oncle s'étoit laissé périr de misere auprès de tels trésors. Elle ne perdit point la tête , & ayant racommodé tout ce qu'elle avoit découfu , elle défit une de ses jupes dans laquelle elle enveloppa ce qu'elle avoit trouvé dans la paillasse , & ayant pris un crocheteur , elle fit porter son trésor au coche , avec lequel elle arriva ici il y a dix jours. La mere a pour sa part vingt - sept mille livres , & elle nous apporta le tout pour demander conseil à votre pere. Par le plus grand bonheur du monde , le fils du Receveur étoit au village. Marion déclara à mon époux , que son amant l'ayant choisie dans le temps qu'elle n'avoit rien , elle n'estimoit son argent que pour lui en faire part. Votre pere fut chez le Receveur , qui eut peine à croire une telle nouvelle ; mais , après avoir vu & touché cet ar-

gent de tous les côtés, il donna son consentement du meilleur de son cœur, comme vous le pouvez penser. On a degagé l'amant, qui a épousé Marion ce matin, & comme sa mere n'a qu'elle d'enfant, elle aura près de soixante mille livres. Ils ont eu le bon esprit de suivre le conseil de votre pere, & sont résolus de ne point quitter leur état de Fermier, avec la seule différence qu'ils feront valoir leur propre terre, car ils sont en marché d'un fort beau bien. Vous ferez sur cette Histoire toutes vos réflexions morales; on m'appelle pour le dîner, & le mariée ne veut pas se mettre à table avant moi.





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE*****A MADAME DU MONTIER.*

MA CHÈRE MÈRE,

ADmirez les bontés de la divine Providence à mon égard. Elle vouloit sans doute m'épargner la douleur que m'auroit causé la vue de ma chère maîtresse expirante. La Reine de Sardaigne n'est plus, ma chère Mère, richesses, rang, jeunesse, rien n'a pu la garantir d'une mort prématurée. Tout sembloit lui promettre une longue vie : car elle étoit d'un excellent tempérament ; elle seule a prévu sa fin, & m'en a souvent entretenue. Le Comte nous écrit qu'elle a reçu la mort avec une résignation toute chrétienne. Elle a recommandé ses enfants au Prince de Piémont, & j'espère qu'il aura toujours pour eux la tendresse qu'il avoit pour leur Mère ; cette Princesse l'avoit méritée par l'amour qu'elle lui portoit.

On a trouvé les entrailles de cette pauvre Reine toutes brûlées ; & là-dessus le peuple , qui se plaît toujours à glofer sur les actions des grands , en a pris occasion de publier des contes extravagants ; mais personne ne fait mieux que moi à quoi il faut attribuer cet accident. La Reine , dans sa dernière grossesse , avoit des envies qu'elle a trop satisfaites ; elle mangeoit tout le jour , de pâtes sucrées , & tout ce qui lui venoit dans l'esprit , & j'avois pris la liberté de l'avertir qu'elle se mettoit le feu dans le corps.

Quoique le Roi ait toujours eu bien des égards pour cette Princesse , j'ose dire qu'elle n'étoit point heureuse : elle avoit une antipathie décidée pour l'humeur des Dames Piémontoises , & ne pouvoit s'accoutumer à donner tout à l'extérieur. Je crois qu'elle auroit eu encore plus de défagrément , si elle ne s'étoit pas d'abord mise sur le pied d'agir en Reine. Elle étoit fort généreuse , & ne pouvoit souffrir qu'on l'approchât sans recevoir quelques marques de sa bonté. Dans une saison où les fleurs étoient rares , une pauvre femme lui en présenta de fort belles : elle les reçut , & commanda qu'on

donnât dix sequins à cette femme. Le Marquis de... qu'elle chargeoit de cet ordre, crut devoir l'avertir que les fleurs ne se payoient pas aussi cher à Turin qu'à Lunéville, & l'assura qu'un sequin étoit suffisant. Donnez en vingt, lui dit la Reine, & de grace faites-le sur le champ, car j'irois jusqu'à trente. Cette aventure fut aux oreilles du Roi, & comme il a l'ame grande, il fut bon gré à son Epouse de cette action, & dit que si dix sequins étoient trop pour cette femme, c'étoit bien peu pour une Reine; & jamais depuis ce temps le Marquis de..... ne s'est avisé de lui faire des leçons d'économie.

La mort de la Reine semble fixer notre sort, & mon époux persiste à se retirer en France. Nous sommes actuellement à Aix, petit village renommé pour ses eaux minérales. Nous y avons trouvé bonne compagnie: car c'est le rendez-vous de tous ceux des environs. J'y ai trouvé plusieurs Dames de Geneve, & grand nombre de Suisse. J'avois pris à Turin le préjugé général contre cette Nation; mais j'en suis bien guérie. Ces gens-là, sous un dehors simple,

cachent beaucoup de bon sens. La droiture, la candeur sont leurs caractères distinctifs, & la plupart n'ont rien de cette grossièreté qu'on leur attribue mal à propos : apparemment que l'aventure des marionnettes les a gâtés dans l'esprit de bien des gens. Pour moi je m'accommoderois volontiers de leur commerce, & je préfère la raison qui brille dans leurs discours & dans leur conduite, aux brillants éclats de ceux qu'on appelle beaux esprits.

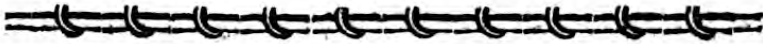
Le Comte ne dit pas un seul mot de la petite dans sa lettre, & j'ai vu sur son visage le dépit que lui cause cet oubli, que je ne comprends pas moi-même. C'est sans doute ce qui l'a déterminée à m'ouvrir son cœur ; elle étouffoit, & avoit grand besoin d'une confidente. Elle m'a lu sa lettre & votre réponse, & comme elle m'a conjuré de lui parler avec sincérité, je ne lui ai point caché l'étonnement où me jettoient ses principes. Le moment étoit favorable, elle étoit trop piquée pour jouer l'héroïsme, & ses larmes qui couloient malgré elle, lui ont fait voir toute l'illusion de ses sentimens. Peu s'en est fallu qu'elle ne hait le

Comte en ce moment, elle croit qu'il la méprise, & qu'elle s'est attirée ce mépris par sa conduite envers lui. Je n'ai point fait d'efforts pour lui ôter cette idée, mais je me suis appliquée à lui suggérer des motifs pour vaincre son penchant. J'espère qu'elle sera docile.

Parmi le grand nombre d'étrangers qui sont ici, nous avons remarqué un jeune homme qui semble attaché sur les pas de ma sœur. Il loge dans notre auberge, & son assiduité inquiétant la petite, elle a chargé un de nos domestiques de savoir ce qu'il est. Ce domestique s'est insinué dans sa confiance, & vient de nous apprendre que c'est un peintre chargé de faire le portrait de la petite. Le Marquis l'a fait appeler, & l'a pressé de lui déclarer par l'ordre de qui il travailloit, mais le peintre a nié fortement d'avoir rien dit au valet; & nous ne pouvons pénétrer ce mystère.

Je comptois fermer ici ma lettre, mais le Marquis vient de m'appeler pour me dire qu'il a entendu la conversation que j'ai eu avec la petite. Il paroît enchanté de cette découverte, & se

reproche les violences qu'il lui a faites au sujet de *Mastrilli*. Le courage de cette enfant, qui vouloit se sacrifier à son amour, lui paroît héroïque, & il traite de ridicules les craintes que j'ai tâché de lui inspirer. Dieu veuille qu'il ne gâte point notre ouvrage, il me l'a promis au moins.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

LA figure de ce monde a bientôt passé pour votre pauvre Reine. Tout a disparu pour elle, & , comme le dernier des mortels, elle n'emporte dans le tombeau que ce qu'elle a fait de bien dans cette vie. Heureusement ses mœurs étoient pures, & c'est ce qui doit vous consoler, ma chere enfant. Dieu peut-être l'a frappée dans sa miséricorde, en l'enlevant aux dangers du trône, dangers auxquels il est bien difficile d'échapper. Il vous arrache à ceux de la Cour, & semble vous préparer dans la retraite, des jours heureux; remerciez-en sa divine bonté,

& dites-lui à tous les moments de la journée : *mon cœur est prêt , Seigneur , qu'il me soit fait selon votre divine volonté.* Je suis charmée que la petite connoisse toute la foiblesse de son cœur ; c'est le seul moyen de hâter sa guérison. Je ne crains plus rien pour elle , puisqu'elle s'est déterminée à vous ouvrir son ame ; c'est un moyen efficace qui peut seul préserver de la chute une jeune personne. Continuez à lui donner vos soins , & conjurez le Marquis de lui laisser ignorer qu'il l'ait entendue. Vos idées & les siennes ne s'accordent pas sur cet article. Les gens du grand monde ne demandent aux personnes du sexe qu'une sagesse extérieure , & ne leur font pas un crime de ce qu'ils appellent un attachement innocent , pourvu que leurs actions soient irrépréhensibles ; comme si on pouvoit répondre un seul moment de ces dernières , quand on a livré son cœur à une passion violente. Celle de la petite est à toute épreuve , puisque l'oubli du Comte n'a point opéré sa guérison , car sa fierté est extrême : mais que les passions sont impuissantes contre elles-mêmes ? Votre Pere a toujours cru que la lecture des romans pouvoit devenir

utile, en inspirant aux jeunes personnes cette noble fierté qui les éloigne de l'amour vicieux. Pour moi je ne vois d'autre différence entre cet amour & le platonique, que celle qu'y met l'occasion ; c'est une doctrine qu'on devroit fortement inculquer aux personnes du sexe.

Je ne conçois rien, non plus que vous, à l'aventure du portrait, mais elle me fait souhaiter que vous soyez bientôt tranquille chez vous ; je crains quelque nouvelle persécution pour la petite.





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE*****A MADAME DU MONTIER.*

MA CHÈRE MÈRE,

NOUS avons enfin découvert celui qui faisoit agir le peintre. Le Comte de *Montjoye*, qui est peut-être le Seigneur le plus accompli de toute la Savoie, est amoureux de la petite, & vient de la faire demander au Marquis. Il ne m'est pas possible de vous exprimer les craintes de ma sœur, sur-tout lorsque le Marquis a demandé un mois pour donner sa réponse : la petite m'a avoué que si son cœur n'étoit pas aussi fortement attaché qu'il l'est, elle auroit regardé avec plaisir l'attachement de ce jeune Seigneur ; mais, quoiqu'il arrive, elle est déterminée à ne point s'engager. Mes leçons sur cet article sont inutiles : j'ai beau lui dire que l'héroïsme consiste à sacrifier l'inclination au

devoir , que sa passion s'éteindroit lorsqu'elle ne seroit point nourrie par l'espérance , que Dieu béniroit les efforts qu'elle feroit en cette occasion , & qu'il est presque sûr qu'un homme aimable est comme assuré d'être aimé d'une femme vertueuse ; elle me répond qu'elle auroit plus de répugnance à épouser le Comte de *Montjoye* que tout autre , parce qu'il est celui qu'elle estime le plus ; que c'est tenter Dieu que de s'exposer à épouser un homme qu'on ne peut aimer , & que le seul moyen qu'elle ait de marquer sa reconnoissance à un homme qui la trouveroit digne de devenir son épouse , est de lui refuser sa main , puisqu'elle ne peut disposer de son cœur. Qu'on est malheureux quand on s'est livré à de pareils principes ! cette pauvre enfant me fait pitié ; tous les avantages qu'elle a reçus de la nature lui deviennent funestes , puisque le seul cœur qui a pu toucher le sien est insensible à son égard ; le silence du Comte dans sa dernière lettre, semble nous l'assurer. Mon époux vient de lui mander , & le parti qui se présente , & les répugnances de ma sœur. Il ne lui cache point qu'il

en est le sujet , & le prie de lui mander les raisons qui l'ont engagé à le prier de ne point disposer de la petite. Elle ignore que le Marquis ait fait cette démarche , & souffre des peines qu'il ne m'est pas possible d'adoucir. Je ne la laisse point seule , & nous nous promenons ensemble presque tout le jour. Nous avons eu de grandes frayeurs dans le commencement ; on peut à peine faire un pas sans marcher sur les couleuvres ; je jettai un grand cri à la première que j'apperçus , mais une paysanne la prit avec sa main & la jetta à côté du chemin. Je frémis en voyant cette femme toucher cette affreuse bête , mais je suis maintenant plus aguerrie , & je n'ai pas plus de crainte d'une couleuvre que d'une mouche. Elles ne font jamais aucun mal dans ce village , j'en ai vu jusques dans le berceau des enfants ; elles s'entortillent autour de leurs bras , de leurs cols , & font dans les maisons comme des animaux domestiques ; je me suis curieusement informée de ce qui pouvoit empêcher ces bêtes d'offenser les habitans d'Aix , tandis qu'à deux lieues de là , leur piquure est mortelle ; ces bonnes gens m'ont répondu , qu'un de

leurs patrons leur avoit obtenu cette faveur du Ciel. Je ne doute en aucune maniere de la toute-puissance de Dieu ; il peut , à son gré , multiplier les prodiges ; mais je suis persuadée qu'il ne les prodigue pas , & qu'on pourroit trouver une cause physique de ce prétendu miracle. Ne seroit-ce point , par exemple , la qualité des eaux dans lesquelles ces bêtes se trouvent , qui diminueroit leur malignité ? J'ai remarqué que lorsqu'on les tire de l'eau chaude où elles se tiennent ordinairement , elles sont toutes engourdies , & ne reprennent leur légéreté que par degrés ; c'est ce qui a fondé ma conjecture , mais je ne suis pas assez bonne Physicienne pour rien décider sur cet article.





R É P O N S E

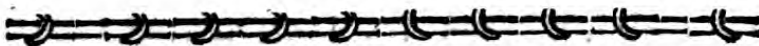
A LA PRÉCÉDENTE.

EN vérité, ma chere Enfant, la situation de votre sœur me chagrine. Je m'étois flattée que le Comte avoit été touché des sentiments qu'il avoit découverts chez elle ; mais son silence a détruit toutes mes espérances. Quant aux idées de votre sœur sur le mariage, je n'ose ni les approuver ni les blâmer. Il faut une grande vertu pour arracher de son cœur une passion qui y a pris de fortes racines, & il est bien dur d'être réduite à ne devoir son attachement à son époux qu'au devoir. Qu'une personne qui n'a pas le cœur prévenu, se lie sans inclination & sans répugnance, à la bonne heure ; mais dans le cas de la petite, je ne voudrois jamais forcer une personne à disposer de sa main, ou je me croirois responsable des suites d'une telle union. Tâchez d'engager le Marquis à la laisser tranquille ; que lui serviroit une fortune brillante si elle avoit à

soutenir des combats aussi périlleux pour sa vertu , que funestes au repos de sa vie ?

Je suis de votre opinion au sujet des miracles. C'est les avilir que de les multiplier mal à propos. On assure que l'Isle de Malte a le même privilege que le village d'Aix en Savoie ; les bêtes venimeuses y font, dit-on, sans venin, depuis que *S. Paul* y fut piqué par une couleuvre qui ne lui fit aucun mal : ce prodige auroit un fondement plus solide que l'autre ; mais, comme vous, je ne décide rien sur cet article. Les hommes se plaisent à trouver du merveilleux dans les événements naturels qui passent leur portée ; & ils sont insensibles à quantité de prodiges qui s'operent continuellement sous leurs yeux. Notre conservation, par exemple, est un miracle qui ne frappe que peu de personnes ; cependant si l'on faisoit réflexion à la quantité de machines qui composent notre individu, à leur nécessité, à leur fragilité, on ne cesseroit de crier au prodige. Tout ce qui nous environne est miraculeux, la mer qui vient briser ses flots contre un grain de sable & qui ne passe point les bornes que Dieu lui a prescrites. Je ne finirois pas, si je voulois nom-

brer les prodiges qui s'offrent à nos yeux chaque jour, & que nous semblons ignorer. Nous aurions grand besoin qu'il en fît un pour changer le cœur de la petite. Demandez-lui ardemment cette grace ; lui qui commande aux vents & aux flots, peut seul calmer l'orage que les passions excitent dans notre cœur. Engagez-la à s'adresser à ce Pere des miséricordes, il ne refuse jamais ceux qui s'adressent à lui de tout le cœur, & au nom de son Fils.



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

AH! ma chere Mere, comment avoir la force de vous écrire au milieu de l'adversité qui m'environne? mon cœur est brisé, & le Seigneur le déchire dans la partie la plus sensible. Je n'ai plus de fils, ma chere Mere; le cadet mourut hier au soir, & l'ainé est dans un tel danger que les

Médecins se sont retirés. La petite qui n'a pas voulu m'abandonner dans les soins que j'ai rendus à mes chers enfants, s'est trouvée fort mal il y a deux heures, & le Médecin croit que c'est la petite vérole; car c'est cette cruelle maladie qui m'enleve mes chers enfants. Mon époux qui ne l'a jamais eue, & qui en a une grande frayeur, a été, pour ainsi dire, enlevé de la maison par un de ses amis. Comment lui apprendre nos pertes? Comment les supporter moi-même? „ Ah, Seigneur!
 „ que n'ai-je précédé mes chers enfants
 „ dans le tombeau? O mon Dieu! qui
 „ appésantissez sur moi votre main,
 „ donnez-moi donc la force de sup-
 „ porter ce détachement de moi-mê-
 „ me. Mon ame me quitte, elle suit
 „ mes pauvres enfants, & n'envisage
 „ plus qu'avec horreur la nécessité
 „ de rester dans un monde qui n'a
 „ plus rien à m'offrir. Pardonnez-moi
 „ ces plaintes, ô mon Dieu! Mon
 „ cœur vous est soumis, mais la na-
 „ ture succombe. Rendez - moi mon
 „ fils, souverain arbitre de la vie & de
 „ la mort, retranchez mes jours, &
 „ les ajoutez aux siens, ou plutôt,
 „ ô mon Dieu! que votre adorable

„ volonté soit faite & non pas la
„ mienne ! J'adore la main qui me
„ frappe. J'adore la sagesse de vos dis-
„ positions ; ce cher fils n'est point à
„ moi, qu'il....

J'ai été obligée de quitter ma lettre. Je l'écrivais auprès de mon pauvre enfant qui étoit entre la vie & la mort. La petite vérole est rentrée au moment qu'elle étoit sortie , plus de connoissance , presque aucun signe de vie. Mes femmes viennent de me mener une payfanne fort pauvre , qui vient de tirer d'affaire quatre de ses enfants qui ont eu la petite vérole. Cette femme dit , qu'il est bien tard pour mon pauvre enfant ; mais elle garantit ma sœur pourvû que les Médecins n'en approchent pas. Elle a fait avaler à mon fils un grand gobelet de vin avec une prise de thériaque ; elle dit que ce pauvre innocent mouroit d'inanition , & qu'il n'a pas eu la force de pousser le venin. Je trembloit comme une feuille en lui voyant avaler cette potion ; cependant , il vient de reprendre connoissance , le venin fort , & ma lettre , dont le commencement étoit effacé par les larmes les plus ameres , est arrosée présentement par les

pleurs que la joie me fait répandre. J'ai fait des extravagances, je me suis jetée aux genoux de cette femme pour la remercier & la conjurer de me rendre mon fils. *Pauvre créature ! que devient ta force quand ton Dieu appesantit sa main sur toi ?*

Mon fils vient d'avoir une sueur abondante, tous mes gens aussi-bien que moi le croient sauvé, nous sommes comme hors de sens, & chaque instant notre joie augmente, parce que le malade est mieux. Ma libératrice m'a forcé de me retirer, en me disant qu'elle répondoit de la vie de l'enfant, & qu'il faut absolument l'abandonner à ses soins. On vient m'apprendre de ses nouvelles à toutes les minutes. Cette femme a fait tuer un vieux Coq pour ajouter au bouillon du Malade ; je meurs de peur que cela ne lui augmente la fièvre ; mais il faut la laisser faire.

Je voulois faire porter cette lettre tout à l'heure, mais j'attendrai à demain, & j'espere qu'avant ce temps, j'aurai de bonnes nouvelles à vous mander.

Je ne conçois pas comment j'ai pu prendre quelque repos dans l'extrême

agitation où j'étois. La nature épuisée s'est, pour ainsi dire, affaïssée. J'ai dormi sept heures, & depuis quatre jours je n'avois pas fermé l'œil. L'esprit plein de mes pauvres enfants, je me suis toujours entretenue avec eux ; & c'est sans doute aux objets qui m'avoient frappée avant mon sommeil, que je dois le songe suivant. Il me sembloit être dans le milieu d'une montagne mille fois plus affreuse que le *Mont-Cenis*. Elle étoit environnée, & remplie de précipices sans nombre, de monstres effroyables. Des nuages enflammés la couvroient toute entière, & à chaque instant la foudre y tomboit : nous étions un grand nombre de personnes sur cette montagne, & il y en arrivoit en foule, sans quoi elle eût bientôt été déserte ; car à toutes les minutes, je voyois périr à mes côtés des gens de tout âge & de tout sexe. Les uns étoient dévorés par les bêtes, les autres tomboient dans les précipices, d'autres étoient écrasés par le tonnerre ; quelques-uns, mais en petit nombre, venoient à bout de franchir les précipices, & de gagner une plaine délicieuse qui étoit au pied de la montagne. Là, ils se désaltéroient

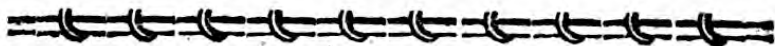
à longs traits dans des ruisseaux dont l'eau paroïssoit claire comme du cristal ; & levoient les mains au Ciel pour le remercier d'avoir échappé à ces dangers. Je faisois mes efforts pour arriver à cette plaine, & pour y conduire mes deux fils que je tenois par la main ; mais un homme, dont le regard étoit severe, m'a dit d'une voix forte : le temps de ton repos n'est pas encore venu, & il te reste bien des années à errer sur la montagne ; en même temps il m'a arraché mes deux fils, & d'une main puissante il a lancé le plus jeune au milieu de la plaine. Il en alloit faire autant au second, mais je me suis jeté sur lui, & j'ai versé tant de larmes, qu'il m'a rendu mon fils. „ Mere cruelle, ma dit ce „ cher enfant ! que t'ai-je fait pour „ m'arracher à la félicité ? Regarde „ les périls auxquels tu me livres, & „ jette les yeux sur mon frere. „ En même temps j'ai apperçu mon second fils qui se baignoit dans une eau délicieuse. La paix, la joie la plus pure brilloit dans ses yeux, & malgré le contentement que je recevois de l'état de mon pauvre enfant, je gémissois d'en être séparée.

Je me suis éveillée dans cette agitation. Ma favorite, qui étoit à côté de moi, m'a dit que mon fils étoit hors de danger, que le Marquis s'étoit échappé des mains de son ami, & que sans craindre le péril, il étoit auprès de son enfant. Je me suis hâtée de l'aller joindre, nous avons versé beaucoup de larmes en nous embrassant ; mais la joie de pouvoir réchapper un fils devenu unique, tempere la douleur que nous cause la perte de l'autre.

Notre Esculape assure mon mari qu'un Pere ne gagne jamais la petite vérole de ses enfants ; nos gens disent que c'est un conte de bonne femme, & le Marquis, qui pense peut-être comme eux, fait semblant d'ajouter foi à ce que dit cette payfanne, pour ne point être obligé de quitter son fils. Quelque occupé qu'il soit de ce cher Malade, il sent vivement le danger de ma sœur, & est bien mortifié de ne pouvoir entrer dans sa chambre, notre Ange tutélaire le défend absolument. Je me partage entre mon fils & ma sœur, & vous pouvez être tranquille sur le soin qu'on aura d'elle.

Cette chere malade repose actuellement, & seule auprès de son lit, je
réfléchis

réfléchis sur mon rêve. C'est une leçon que Dieu me donne ; il me fait comprendre combien je suis aveugle sur le vrai bien de mes enfants. La foi devoit me faire verser des larmes de joie en voyant mon cadet tranquille dans le sein de Dieu , & délivré des miseres & des dangers de cette vie ; mais ma foi est bien foible. „ Augmentez-la , Seigneur. Disposez de moi „ & de tout ce qui m'appartient selon „ votre sagesse & votre bonté ; mais „ fortifiez votre pauvre créature , & ne „ permettez pas qu'elle murmure pour „ la privation des biens que vous lui „ avez seulement prêtés , & que vous „ pouvez reprendre selon votre bon „ plaisir. “



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

Que je te plains , pauvre Mere ! pour sentir ta situation il faut l'avoir éprouvée. Chere Enfant , je prends la plume pour raffermir votre courage , & je m'apperçois que je suis

plus foible que vous. Mais qui peut donc causer mon abattement, & le vôtre ? La main qui nous frappe n'est-elle pas celle d'un Pere misericordieux ?

Je n'ai garde de regarder votre songe comme l'effet des impressions qu'avoient fait sur vos sens les objets dont vous étiez environnée. C'étoit, comme vous l'aviez pensé, une utile leçon que Dieu vous donnoit. „ Peres aveugles, que de-
 „ mandez-vous au Seigneur, lorsque
 „ vous criez vers lui pour obtenir la
 „ vie d'un enfant qu'il enleve dans
 „ sa miséricorde ? Remerciez plutôt sa
 „ bonté qui le soustrait au danger de
 „ se perdre, Levons les yeux au Ciel,
 „ ma chere Fille ! considérons notre
 „ enfant dans le sein de la béatitude.
 „ Quelle fortune, quelle gloire pou-
 „ vions-nous lui procurer au prix de
 „ celle dont il jouit ? N'avions-nous
 „ pas donné ce fils au Seigneur au
 „ moment que nous l'avions reçu de sa
 „ main ? “ Ne lui ai-je pas offert ma
 chere Fille, aussi-bien que mes autres
 enfants, tous les jours de ma vie ? ne
 lui ai-je pas demandé par le cri con-
 tinuel de mon cœur, qu'il ôtât du
 monde ces chers enfants, plutôt que
 de permettre qu'ils participassent aux

fouillures de Babylone ? „ Je vous
 „ renouvelle cette priere, ô mon Dieu !
 „ n'écoutez point le murmure de la
 „ chair : mon ame le défavoue, & se
 „ remet toute entiere à votre sagesse.
 „ Heureuse d'avoir ce sacrifice à vous
 „ offrir pour effacer toutes les fautes
 „ qu'une tendresse aveugle m'a fait
 „ commettre à l'égard de mes enfants.“
 Que Dieu est bon, ma chere Fille !
 il veut bien recevoir le sacrifice involontaire que nous lui faisons de ce qui nous est cher. Je sens, à la paix dont jouit mon ame au milieu de l'orage de mes sens, qu'il reçoit mon offrande. Quelle gloire pour une foible créature, d'avoir quelque chose à offrir à son Dieu ! Quel bonheur de pouvoir l'imiter dans le sacrifice qu'il a fait de son Fils pour notre salut ! Cette pensée me console, m'anime, me fortifie. „ Oui, mon Dieu, je vous fais
 „ de tout mon cœur l'offrande de ce
 „ que j'ai de plus cher ; & s'il ne fal-
 „ loit qu'un soupir pour sauver mes en-
 „ fants contre votre volonté, je ne le
 „ ferois pas. “

Avant que vous receviez cette lettre,
 nos chers enfants seront morts ou hors
 de danger. J'espere, si votre sœur est

en péril, que vous ne lui cacherez pas sa situation, & que vous n'oublierez rien de tous les secours spirituels que vous pourrez lui procurer ; il ne faut pas pour cela attendre aux derniers moments, c'est une vraie cruauté de tromper un malade sur son état, & l'on ne peut d'assez bonne heure l'avertir de se tenir prêt.

Aux inquiétudes que me donnent nos malades, se joignent celles que me cause la fatigue que vous prenez, & le danger du Marquis. Que notre cœur a de capacité pour sentir la douleur, & comment une foible créature pourroit-elle ne pas succomber dans ces occasions, si Dieu ne la soutenoit d'une manière particulière ?

J'espère que vous diminuerez ma peine en m'envoyant un exprès au sujet de nos malades ; jusqu'à ce temps je répéterai sans cesse : „ Seigneur, s'il se peut ,
„ que ce calice passe loin de moi , néan-
„ moins que votre volonté soit faite &
„ non pas la mienne. „





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE ,

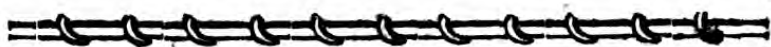
QUand je vous écrivis ma dernière lettre, je croyois avoir éprouvé tout ce qu'une créature peut souffrir fans mourir ; cependant mes douleurs n'étoient rien en comparaison de celles que j'ai ressenties depuis trois jours. Ma pauvre sœur a été sur le bord du tombeau , & l'ame la plus dure eût été attendrie à la vue de l'état affreux où elle s'est trouvée pendant vingt-quatre heures. La petite vérole a été à merveille jusqu'au septieme jour , elle en étoit couverte depuis la tête jusqu'aux pieds , & depuis deux jours ses yeux étoient absolument fermés. Sur la fin du septieme jour , elle est tombée en foiblesse , elle a eu des convulsions , & toute la nuit s'est passée en cet état. sur les cinq heures du matin , notre

bonne femme m'a dit de ne me point effrayer, qu'il y avoit du pourpre, mais qu'elle espéroit en venir à bout. Elle a fait écraser une trentaine de limaçons, qu'on a mis sur une semelle d'étoupe, & qu'on a attaché sous les pieds de la malade, à laquelle elle a fait prendre en même temps du vin & de la thériaque. Malgré la confiance que j'ai en cette femme ; je me préparois à avertir la petite du danger où elle étoit ; mais elle m'a prévenue. La vue de l'éternité, dans laquelle elle se voyoit sur le point d'entrer, a fait sur elle une impression terrible. Cette pauvre Enfant, qui a toujours vécu dans l'innocence, se trouvoit si criminelle aux yeux du Seigneur, que j'avois toutes les peines du monde à soutenir sa confiance. L'inutilité de sa vie sur-tout, étoit un poids qu'elle ne pouvoit supporter. Que répondrai-je au Seigneur, me disoit-elle, lorsqu'il va me reprocher qu'il m'avoit mise au monde pour le servir, & que je n'ai été occupée que de moi ? Des devoirs de religion remplis avec tiédeur, par habitude, avec distraction : l'amour propre ou du moins la routine, principe des actions les plus louables en apparence ; voilà

tout ce que j'ai à offrir au Seigneur. Ah ! ma chere sœur, me disoit-elle, que la vue d'une mort prochaine rectifie bien nos idées ! Que le monde pour lequel je soupirois avec tant d'ardeur, me paroît petit à présent ! Que ma passion pour le Comte, où je ne voyois que de l'innocence, a bien changé de face ! Une créature occupoit mon cœur, elle étoit mon idole, j'ai voulu lui sacrifier ma jeunesse, ma liberté ; & mon Dieu, loin d'être le principe de ce sacrifice, n'en étoit que le prétexte ; quelle horreur ! Voilà, ma chere Mere, l'état dans lequel elle a été deux jours entiers. Je ne l'ai pas quittée d'un instant. Un Médecin de nos amis, que nous avions appelé à l'insu de notre paysanne, ne l'a point quittée non plus ; mais sans oser hasarder aucun remede. On a continué de douze en douze heures à réitérer les limaçons, ce que l'on fait avec les plus grandes précautions ; celle qui les ôte a le nez bouché d'un mouchoir trempé de fort vinaigre, & elle avoit pris de la thériaque ; malgré ces précautions, elle étoit prête à tomber en foiblesse, tant la mauvaise odeur étoit forte. Notre femme assure que cela

empêche le venin de monter à la tête, où sans cela il peut former un abcès, & le Médecin dit qu'elle a raison. Enfin, Dieu nous a accordé la vie de cette chere sœur: elle est, dit-on, hors de danger, mais on craint qu'elle ne soit absolument défigurée: elle a un œil sur-tout fort endommagé; elle ne s'en effraie point, & fait à Dieu le sacrifice de sa beauté, avec un courage qui nous surprend autant qu'il nous édifie. Mon fils est hors du lit, & ne sera point marqué, à ce qu'on me dit; car je ne l'ai point vu depuis que le pourpre s'est déclaré, & il est dans la maison d'un ami avec son Pere. On a fait ce qu'on a pu pour me tirer d'auprès de ma sœur, mais il y auroit eu de la barbarie à l'abandonner. Dieu a béni mon courage, & malgré mes fatigues, je me porte à merveille. J'espere par ma premiere vous mander l'entiere convalescence de la petite. J'en crois la joie qui éclate sur le visage de nos Esculapes.





R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

J'ADMIRE votre courage , ma pauvre
 Enfant. Le mien a été presque abattu
 à la lecture de votre lettre , & malgré
 les bonnes nouvelles qui la terminent ,
 je ne serai absolument tranquille qu'au
 moment où j'en recevrai une seconde.
 J'admire la bonté de Dieu sur cette
 chere malade ; le danger qu'elle a
 couru lui a ouvert les yeux sur les
 grandes vérités du salut , qui ne font
 qu'une bien foible impression sur les
 personnes de son âge. On croit que
 Dieu nous en doit de reste , quand on
 évite les fautes grossieres , qu'on s'ac-
 quitte superficiellement des devoirs de
 sa religion , & qu'avec un cœur tout
 mondain , les levres prononcent quel-
 ques formules de prieres , sans atten-
 tion , sans respect & sans dévotion.
 Mais quand le flambeau de la mort
 nous éclaire , les choses paroissent dans
 leur vrai jour , comme le disoit cette
 chere petite. Heureux ceux qui sentent

M y

pendant leur vie , tout le poids de cette lumière salutaire ! l'ame en est comme anéantie , comme écrasée ; mais combien en est-elle fortifiée pour l'avenir ? Notre enfant n'oubliera jamais les vérités que la présence de la mort vient de lui découvrir ; c'est un contrepoison salutaire pour tous les dangers du monde. Je ne crois pas me tromper , ma chere , en pensant que la cause de tous nos égarements , est le soin que nous prenons d'éviter la pensée de la mort. On se fait illusion sur son moment. Dans la jeunesse on le regarde comme si éloigné , qu'on croit avoir du temps de reste pour y penser. Parvenu à une âge plus avancé , on se rassure sur sa santé , sur le long-temps qu'ont vécu quelques personnes qu'on a connues ; & malgré la vieillesse , la maladie , la mort est toujours imprévue. C'est ce qui m'avoit engagée à vous mettre dans l'habitude de prendre un quart-d'heure chaque matin pour vous demander à vous-même : Comment passerois-je cette journée , si j'étois avertie qu'elle doit être la dernière de ma vie ? Une Dame de mes amies , à qui j'assurois l'autre jour que vous n'aviez jamais manqué à

vous faire cette demande, me disoit qu'elle ne pouvoit pas comprendre, comment, avec une telle pensée, vous pouviez conserver votre gaieté & jouir de la vie. Cette pensée, ajouta-t-elle, me feroit tourner la tête. Quelle erreur! la mort en elle-même est-elle donc si redoutable? Quel est le voyageur qui après un long & pénible voyage, ne soupire pas après le moment de revoir sa patrie? Quel charme nous attache à la vie? Nous sommes des malheureux prisonniers, accablés sous le poids de nos chaînes, & nous les aimons. Mais si la mort n'est pas terrible, il n'en pas de même de ses suites; elles doivent nous tenir dans une frayeur salutaire, c'est ce que dit cette Dame pour justifier sa frayeur de la mort: & pour qui les suites de la mort font-elles à craindre? pour ceux qui ont vécu comme s'ils ne devoient jamais mourir. Un enfant chéri de son Pere, n'appréhende point la vue, s'il s'est toujours efforcé de se conformer à ses volontés. Ses fautes de foiblesse ne l'effrayent point, parce qu'il connoît la bonté de ce pere tendre. Et quel moyen plus efficace pour nous faire garder les commandements

de notre Pere céleste, que de nous persuader chaque jour, que peut-être avant la nuit il faudra lui rendre compte de nos actions ?

J'admire avec vous le courage de votre sœur, dans le sacrifice qu'elle a fait au Seigneur de sa beauté. C'est l'idole des personnes du sexe, & il faut beaucoup de religion ou de grandeur d'ame pour n'en pas sentir la perte. J'espere qu'elle se soutiendra dans ses sentiments.

Je connois le remede de votre bonne femme; on s'en sert avec succès dans toutes les fievres malignes, & je suis dans la persuasion qu'il ne faut, dans cette maladie, qu'éloigner le venin du cœur par la thériaque, & donner au malade de quoi le fortifier pour le pousser au dehors. Souvent les personnes simples en savent plus que les plus habiles en pareil cas. Je me souviens d'un fait qui arriva dans mon dernier voyage à Paris, & qu'on a inséré dans les Mémoires de l'Académie. Une jardiniere fut prise de la petite vérole le lendemain de ses couches, & par conséquent il fallut l'abandonner à la Nature. La petite vérole sortit heureusement, & elle en

étoit toute couverte , lorsqu'elle trouva le moyen de s'échapper des mains de ceux qui la gardoient. Elle courut au bout du jardin , & fut se jeter dans un puits. Vous savez qu'en été l'eau en est extrêmement froide ; elle en avoit jusqu'au col , ainsi on la regarda comme une femme perdue. On essaya pourtant à la tirer de là , & son mari descendit dans le puits ; mais , comme il étoit au milieu du chemin , son échelle cassa , & en tombant il se rompit un bras & une jambe. Il fallut du temps avant d'avoir une autre échelle , & pendant qu'on l'apprêtoit , une de ces filles , qu'on nomme *sœurs grises* , qui ont soin des pauvres malades , passa dans cet endroit. Voyant beaucoup de monde assemblé , elle s'informa de ce que c'étoit , & l'ayant appris , elle courut à la maison de cette femme , fit venir deux seaux d'eau-de-vie , dans lesquels elle mit tremper deux draps. On apporta la jardiniere nette & blanche comme une perle , & sans connoissance ; elle la fit envelopper dans ces draps , & les Médecins qui furent appelés , décidèrent qu'on avoit pris le seul parti qui pût la sauver. Effectivement elle reprit

ses sens , en disant qu'elle étoit dans un feu ; au bout d'une demi-heure , la petite vérole reparut , & trois heures après cette femme étoit dans la même situation qu'avant de se jeter dans le puits. Elle est encore vivante , & a conté elle-même le fait à mon chirurgien.

J'ai voulu vous rapporter cet exemple , pour vous prouver qu'en certaines maladies , il ne faut souvent qu'une longue expérience , & suivre la simple nature dans ses opérations.

Je n'oublierai jamais , ma chere , le sacrifice que vous avez fait de votre vie pour soigner votre sœur , & j'espere qu'elle en sera bien reconnoissante. Embrassez pour moi votre bonne femme , & faites-en autant à votre fils & au Marquis , quand vous aurez la liberré de les voir.





LETTRE

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHÈRE MÈRE ,

LE Seigneur a fait succéder la joie la plus pure aux chagrins auxquels nous étions en proie. Non-seulement ma sœur est guérie, mais sa vue est en sûreté, & elle en est quitte pour sa beauté, qui en est beaucoup altérée. Elle fut transportée avant-hier dans une autre maison, où nous nous rassemblâmes tous ; & pendant que nous éprouvions les transports que nous causoit notre réunion, un domestique pria mon mari de descendre pour parler à un de ses amis ; je ne sais si je vous ai mandé que le Marquis avoit écrit au Comte, qu'il se présentoit un mariage fort avantageux pour la petite, & que, malgré le refus qu'elle faisoit d'y donner son consentement, il étoit résolu d'user de son autorité,

s'il vouloit bien lui rendre la parole qu'il lui avoit donnée, de ne la point marier avant la fin de l'année. Le Comte, à cette nouvelle, ayant obtenu un congé de trois mois, a pris la poste, & vient d'arriver chez nous. Il a demandé à mon époux, en l'embrassant, s'il vouloit bien lui permettre de joindre à la qualité d'ami qui les unissoit depuis long - temps, celle de frere, en lui accordant la petite. Ces paroles, qui dans un autre temps auroient transporté mon époux, lui ont arraché des soupirs. Le Comte épouvanté, l'a pressé de lui en déclarer la cause, & mon époux lui a dit qu'il ne trouveroit plus la petite. Est - elle morte ? est-elle mariée ? lui a demandé le Comte en tremblant. Ni l'un ni l'autre, lui a répondu mon époux ; mais la petite vérole en a fait un monstre, & je doute que vous puissiez la reconnoître. Vous me rendez la vie, s'est écrié le Comte. Cette-cruelle maladie ne peut rien sur l'ame, & ce sont les qualités de l'ame de votre sœur qui m'ont charmé ; hâtez - vous de me conduire vers elle. Ils ont délibéré quelques moments, dans la crainte de causer une révolution trop violente

à cette convalescente ; mais enfin ils ont conclu qu'il valoit mieux l'éprouver tout d'un coup , que par degrés : le Marquis est entré le premier , & le Comte étoit aux pieds de ma sœur avant qu'elle l'eût apperçu. Son premier mouvement a été de se cacher le visage dans ses mains ; mais le Comte lui a dit que son cœur l'auroit reconnue malgré le changement de ses traits ; qu'il venoit lui faire don de ce cœur qui lui avoit appartenu dès l'instant où il avoit pénétré ses sentimens à son égard. Je suis charmé , a-t-il ajouté , que la perte de vos agréments serve à vous prouver la réalité & la nature des sentimens que vous m'avez inspirés ; heureux de pouvoir payer aujourd'hui les sacrifices que vous m'avez faits.

J'étois demeurée muette aussi-bien que ma sœur. Mon premier mouvement a été de me jeter au col du Comte. Quelle joie pour moi de n'avoir plus à contraindre mes sentimens à son égard ! quelle joie pour le Marquis de ferrer les liens qui l'unissoient à ce digne ami ! Que les circonstances dans lesquelles il s'offre à ma sœur doivent augmenter son attachement

pour lui ! je ne conçois point de félicité égale à la leur. Je l'ai laissé aux pieds de ma sœur, & je me suis hâtée, à sa prière, de vous écrire cette lettre, qu'il vous envoie par un exprès. Il vous conjure de ne point différer son bonheur, & comme je connois vos sentiments, je ne doute nullement que vous ne répondiez à son empressement. Ah ! ma chere Mere, qu'est-ce que notre cœur ? le mien, il y a quinze jours, étoit enseveli dans l'amertume ; aurois-je pu prévoir qu'il seroit trop étroit pour contenir l'excès de ma joie !



R É P O N S E

A LA PRECEDENTE.

QUE Dieu est bon ! ma chere Fille ; il tempere les peines de cette vie par des consolations inespérées. J'éprouve votre situation ; je partage le bonheur de la petite, & notre félicité est si grande qu'elle me paroît un songe. Mon époux, sensible à l'honneur que nous fait le Comte, lui porte lui-même son consentement. J'eusse bien

fouhaité pouvoir le suivre, mais nos affaires demandent encore ma présence ici pour quelque jours, & je ne pourrai partir qu'à la fin du mois ; que cela ne retarde rien, je vous prie ; quelque plaisir que j'eusse à être témoin de l'union de deux personnes qui me sont si cheres, je ne veux point retarder leur bonheur. Que les moments me vont paroître longs, ma chere, en attendant celui de vous embrasser ! mon impatience de connoître mes deux Gendres n'est pas moindre ; & après avoir été témoin de la félicité de ma famille, je dirai volontiers avec le Saint Vieillard *Simeon* : maintenant mon ame peut se reposer en paix. J'admire les voies de Dieu sur nous ; par quel chemin nous a-t-il conduits à ce bonheur ? Des pertes qui paroissoient sans ressource avoient réduit notre maison au dernier abaissement : Dieu l'en tire par des moyens que toute la prudence humaine n'auroit pu prévenir ; mais, ma chere Enfant, la main qui fait édifier, peut détruire ; conservons-nous sur les événements à venir dans un abandon total à ses volontés. Ne perdons point de vue la poussiere d'où il nous eleve, & soyons

prêts à y rentrer fans repugnance, s'il le trouve convenable à ses desseins sur nous. Il m'est témoin que je ne suis sensible à la fortune de mes chers Enfants, que parce qu'elle paroît la récompense de leur vertu. Le Comte & votre époux vous ont fans doute caché la libéralité dont ils usent à notre égard : ils ont pourvu magnifiquement aux frais de notre voyage, dont ils ne vous ont point parlé pour vous surprendre, & font présent à vos deux freres d'une somme suffisante pour acheter une Compagnie ; assurez-les de ma reconnoissance en attendant que je puisse le faire de vive voix.

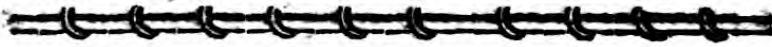




A V E R T I S S E M E N T.

ENtre la dernière lettre de la Marquise à Madame du Montier, & celle qui va suivre, je trouve par les dates, quatorze mois d'interruption. C'est sans doute le temps que Madame du Montier a passé auprès de sa Fille; & comme dans celles qui vont suivre, la sœur de la Marquise est appelée Comtesse, on peut juger que son mariage fut célèbre pendant cet intervalle. On connoitra aussi par la suite que le Marquis avoit été absent six mois; il paroît que le Roi de Sardaigne lui avoit ordonné de se rendre à Turin.





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE*****A MADAME DU MONTIER.*

MA CHÈRE MÈRE,

Q Uelque préparée que je fusse à notre séparation, je n'ai pas senti moins vivement votre éloignement. Qu'est-ce que le bonheur en cette vie ? peut-on se flatter de le fixer, quand il dépend de tout ce qui nous environne ? Qu'il est dangereux de se livrer aux satisfactions les plus innocentes ! la félicité dont j'ai joui pendant votre court séjour ici, va répandre l'amertume sur tous les moments de ma vie. Je vous chercherai, je vous souhaiterai partout ; je ne vous trouverai nulle nulle part. Que vos lettres au moins adoucissent ma peine : multipliez-les, ma chère Mère ; elles me deviennent plus nécessaires que jamais.

Je me suis trouvée depuis votre départ dans un des plus grands embarras que j'aie jamais éprouvé. Il y avoit

à peine deux heures que vous étiez en chemin , lorsque mon époux reçut une lettre de son Avocat qui l'avertiffoit de partir pour Grenoble en diligence , parce qu'un procès considérable que nous avons à ce Parlement étoit prêt à se juger. Quoique l'affaire soit de conséquence , il me dit qu'il ne pouvoit se résoudre à m'abandonner à ma douleur , & qu'il n'iroit point à Grenoble , si je n'étois pas en état de l'accompagner : j'avois une grande répugnance à ce voyage ; il eût fallu dans cette Ville recevoir des visites , se prêter aux plaisirs , & dans la situation où me met votre absence , je soupire après la solitude : il est des douleurs qu'on semble adoucir en s'y livrant sans réserve. Je pressai donc mon époux de partir sans moi ; je lui résistai même jusqu'à le fâcher ; il sembloit que j'eusse un pressentiment de ce qui me devoit arriver. Le Marquis me quitta avec une espece de dépit qui me laissa de l'inquiétude , & je me reprochois mon peu de complaisance , sans avoir le courage de me vaincre. Comme j'avois résolu d'être seule , j'ordonnai à mes gens de ne laisser entrer personne , & leur dis que je voulois

reposer ; mon intention étoit de me soustraire aux consolations de mes femmes : tout m'ennuyoit, je voulois pleurer tout à mon aise : c'est un plaisir, selon moi, quand on est bien affligé : je demeurai un quart-d'heure dans ma chambre, mais mon inquiétude me suivant par-tout, je descendis dans le parc par le petit escalier, & m'avançaï insensiblement jusqu'au bosquet qui est au bord de la riviere. M'étant assise sur l'herbe, je tombai dans une profonde rêverie : je fus interrompue par des sanglots qui partoient du bosquet prochain : je m'approchai de la charmille assez effrayée, & je demeurai immobile à l'aspect d'une personne sur le visage de laquelle le désespoir étoit peint. Qu'elle étoit belle dans cet état, chere Mere ! elle levoit au ciel ses yeux baignés de larmes : tantôt elle sembloit l'accuser de ses malheurs, & tantôt elle paroïssoit lui demander du secours : j'allois l'aborder, lorsqu'elle s'est levée tout-à-coup, la fureur dans les yeux. C'en est fait, dit-elle, il faut, par une mort prompte, m'arracher à l'horreur de ma situation, allons... Mais que deviendra mon ame ?... que deviendra mon malheureux

reux enfant ? Je ne lui ai pas laissé le temps d'achever : je me suis hâtée de faire le tour du bosquet , & me suis trouvée à l'entrée de celui dans lequel elle étoit , au moment qu'elle en sortoit pour se précipiter dans la rivière , comme elle me l'a avoué depuis. Elle a fait un cri lorsqu'elle m'a apperçue ; je lui ai pris la main , en la conjurant de calmer son désespoir , & de me mettre en état de lui être utile : elle trembloit de toutes ses forces ; elle avoit des mouvements convulsifs , & au bout de deux minutes , elle tomba sans connoissance. Les douleurs les plus vives rappellerent ses sens : elle ouvrit les yeux , & serrant foiblement ma main ; je me meus , Madame , me dit - elle , mais je mourrai contente , si je puis me flatter que vous ensevelirez ma honte avec moi , & que vous voudrez bien avoir soin du malheureux enfant dont la naissance va me coûter la vie. Jugez de ma détresse , ma chere Mere : j'exhortai cette malheureuse fille à prendre courage : je lui promis un secret inviolable , & de me charger de son enfant ; il vint au monde presque dans le moment , & je l'enveloppai dans une de mes jupes. Je conjurai ensuite

la Mere de souffrir que je la fisse porter au château, & l'exhortai à demander pardon à Dieu du dessein qu'elle avoit conçu d'attenter à ses jours : j'en connois toute l'horreur, me dit-elle ; cette petite créature demande que je conserve ma vie ; mais, Madame, si vous ne voulez pas me voir retomber dans le désespoir, laissez-moi maîtresse de ma destinée. Je me sens assez de force pour m'éloigner, & je n'ai que peu de chemin à faire : tout seroit perdu si je ne paroissais pas ce soir ; je ne me croyois pas si proche de mon terme ; & l'impossibilité où je me croyois de pouvoir cacher ma honte à ceux dont je dépends, m'avoit déterminée à finir ma vie. La providence a permis que la porte de votre parc se soit trouvée ouverte, j'y suis entrée sans savoir où je portois mes pas ; souffrez que je me retire dans quelques instants : vous aurez bientôt de mes nouvelles, & peut-être un jour vous applaudirez-vous d'avoir secouru une infortunée qui n'est pas aussi méprisable qu'elle le paroît. En disant ces mots, elle tira de son doigt un fort beau Diamant : daignez le garder, me dit-elle ; si la mort m'enlevoit, il

serviroit à faire reconnoître ma malheureuse fille : ne la rendez , Madame , qu'aux personnes qui vous remettront une bague absolument semblable à celle que je vous donne. J'eus beau représenter à cette fille qu'elle n'étoit pas en état de marcher , rien ne put la déterminer , & respectant son secret , je la priai d'être tranquille sur le chapitre de son enfant ; c'est une jolie petite fille. Comme il y a loin d'ici au château , & que je craignois quelque accident en chemin , je la baptisai en présence de sa Mere , qui me pria de la faire nommer Virginie. Cette pauvre Mere baigna de ses larmes le visage de son enfant ; Mon Dieu ! qu'elle me faisoit de pitié ! Elle me dit en me quittant : je suis tranquille pour ma pauvre fille , je vous connois , Madame , & je fais qu'elle ne peut être en de meilleures mains : elle ne sort pas d'un sang obscur , & peut-être avant qu'il soit peu , vous applaudirez - vous de votre générosité à son égard. Elle me quitta en achevant ces mots , & me laissa dans une inquiétude terrible sur son sort ; j'ai peur qu'elle ne périsse en chemin. Je revins au château comme le jour finissoit , & étant remontée dans

ma chambre par le petit escalier , je posai cet enfant sur mon lit , dans l'intention d'appeler ma favorite pour lui chercher une nourrice. Jugez de ma frayeur ; la porte de ma chambre avoit été enfoncée , & j'entendis mes femmes qui jettoient les hauts cris. Je me hâtai de passer dans la chambre voisine pour en apprendre la cause : elles se leverent avec empressement ; l'une me baisoit les mains , l'autre m'embrassoit , les autres couroient par toute la maison , en criant que Madame étoit retrouvée : je compris qu'elles avoient été effrayées de mon absence , & en voici la raison. Le Marquis , comme je vous l'ai marqué , avoit paru fâché en me quittant. Comme il connoît ma sensibilité , il a craint que je ne prisse à cœur le petit dépit qu'il m'avoit témoigné ; il vouloit revenir sur ses pas , mais son valet de chambre qui fait combien il est important qu'il arrive promptement à Grenoble , l'a engagé à m'écrire de trois lieues d'ici , & s'est chargé de me rendre sa lettre. Comme on lui a dit que je dormois , & qu'il avoit besoin de se reposer une heure , on a attendu jusqu'à ce temps à m'éveiller. Jugez

de la frayeur de mes gens , lorsqu'après avoir frappé plusieurs fois , ils n'ont point eu de réponse. On s'est hâté d'appeler un ferrurier , & après avoir enfoncé ma porte , on m'a cherché par toute la maison : on a été ensuite chez tous ceux du village , & on allumoit des flambeaux pour parcourir le parc , lorsque j'ai paru. Que je suis touchée du bon cœur de ces pauvres gens ! Ils croyoient qu'il m'étoit arrivé quelque accident ; & leur joie de me revoir va jusqu'à l'extravagance. J'ai à peine trouvé un moment pour dire à ma favorite d'avoir l'œil à mon dépôt : j'ai fait ensuite réponse au Marquis ; & comme je craignois qu'il ne voulût savoir pourquoi je suis rentrée si tard , j'ai imposé silence à mes domestiques & à son valet de chambre , qui , de peur d'inquiéter son maître , a voulu partir sur le champ. Le même soir ma favorite a remis l'enfant à une femme du village , qui s'est chargée de le nourrir ; & comme on la paie bien , elle ne s'inquiete point d'où il vient. Je ne vous dis rien de ma sœur ; vous recevrez une lettre du Comte avant celle-ci ; car il me marque qu'il vous écrit de Turin , où ils sont heureusement arrivés.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

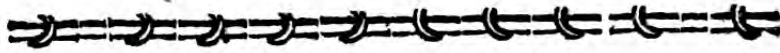
DANS quel embarras vous êtes-vous trouvée, ma chere Fille ? eh que vous devez vous savoir bon gré de votre promenade ! J'ai frémi à l'endroit de votre lettre, où vous me marquez le désespoir de cette malheureuse Fille. C'est sans doute une victime de quelque folle passion. Si toutes les personnes du sexe pouvoient être témoins de pareilles scènes, avec quel soin ne veilleroient-elles pas sur leur cœur ? Il arrive rarement que l'amour d'un homme survive à l'estime, & il est encore plus rare que cette estime se conserve après qu'on s'en est rendue indigne par une foiblesse. Quel est alors le désespoir d'une infortunée, qui se voit abandonnée de ce qu'elle a de plus cher : & à la veille d'être déshonorée. Ils ont fait les loix, ma chere ; & plus coupables aux yeux de Dieu que celles qu'ils viennent à bout de séduire, ils croient n'avoir point à rougir devant

les hommes. Ne nous plaignons point de cette injustice ; c'est un antidote salutaire contre le poison de leur cajoleries : mais il devient inutile la plupart du temps , parce que dans le commencement d'une intrigue, une fille ne peut se persuader qu'elle puisse aller jusqu'au crime : elle se repose sur sa sagesse présente , & ce n'est que par l'expérience la plus cruelle qu'elle apprend qu'une fille , qui a donné son cœur , ne peut répondre d'elle-même. Je souhaite de tout mon cœur que celui qui a causé la faute de celle que vous avez secourue la répare , & donne un état à l'enfant dont vous êtes chargée. J'approuve beaucoup votre charité à son égard.

Je n'ai pu m'empêcher de rire de la frayeur de vos femmes ; vous devez être bien flattée de leur joie. Si les maîtres savoient combien il est doux & facile de se faire aimer de ces sortes de gens , ils se procureroient cette satisfaction ; mais la plupart les traitent avec une dureté qui révolte l'humanité ; & puis ils se plaignent de ce que ces sortes de gens n'ont point d'attachement pour eux, point de sentiments. Comment veut-on qu'ils pensent ? on

les avilit à leurs propres yeux par le mépris qu'on en fait ; s'ils s'avisent d'avoir des sentiments, on leur diroit volontiers, de quoi se mêlent-ils ? Oh ! le joli lit, disoit une bégueule à une Marquise, plus respectable par ses vertus que par son rang. C'est sans doute le vôtre, Madame ? non, répondit la Marquise ; c'est celui de ma femme de chambre. Quel meurtre, reprit la bégueule ; peut-on sacrifier un pareil bijou à ces créatures ? C'est une créature, vous dites vrai, répondit à son tour la Marquise ; c'est une créature, & nous aussi Madame. Je ne vois pas pourquoi notre orgueil nous les représente si fort au dessous de nous. Entre créature & créature, pouvoit-elle ajouter, il n'y a que la main. Continuez, ma chère, à gagner leur affection ; ce sont nos frères cadets & malheureux : agissons à leur égard comme de bons aînés. N'appesantissons pas leur joug ; ils sont déjà assez malheureux. Je ne vous parle point des peines que m'a causées notre séparation, vous connoissez mon cœur, c'est tout dire. Adieu.





L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHÈRE MÈRE ,

ON ne meurt pas de douleur , puisque j'existe encore. Un sentiment trop douloureux pour être défini , me fait connoître que je suis encore au nombre des vivants : du reste je suis plongée dans un anéantissement absolu. J'ai perdu jusqu'à la faculté de me plaindre : jugez de ma situation par la lecture de deux lettres ici incluses. La première m'a jetée dans une perte totale de mes sens. Heureux état , qui me déroboit au désespoir auquel je me livre sans mesure. Oui , ma chère Mère , mes maux parvenus à leur dernier période , ne me laissent plus de remède à espérer qu'une prompte mort : je la souhaite , je la demande à grands cris : que ne m'est-il permis de la hâter de quelques moments. Pardonnez-moi , mon Dieu , ce sentiment que la dou-

N v

leur m'arrache ; je me soumets à votre providence , quelque rigoureux que soient ses arrêts. Adoucissez-les , Seigneur , en me privant de la lumière que je déteste. Ah ! ma chere Mere , que ne m'est-il permis d'espérer la consolation d'expirer dans vos bras ! En recueillant mes derniers soupirs , vous recevriez mes serments : je ne puis sans un miracle , vivre assez longtemps pour recevoir ce soulagement. Que ce papier , arrosé de mes larmes , serve au moins à me justifier un jour : j'atteste celui devant lequel je suis prête à rendre compte de ma malheureuse vie , que je meurs sans avoir mérité les reproches de mon époux : je lui pardonne ses injustices à mon égard , & j'espère que Dieu , protecteur de l'innocence , voudra bien effacer l'opprobre avec lequel je descends dans le tombeau. Les forces me manquent ; priez pour la plus infortunée de toutes les femmes.

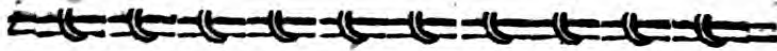




L E T T R E
D U M A R Q U I S

A S O N E P O U S E.

SI le mépris n'avoit pas succédé dans mon cœur à l'amour le plus tendre, j'irois laver dans votre sang l'affront que vous faites à mon nom; mais je vous trouve indigne de ma vengeance. Je laisse au ciel, que vous avez joué, le soin de punir la plus méprisable de toutes les créatures; & je quitte pour jamais des lieux propres à me faire souvenir de mes foiblesses à votre égard. Vous apprendrez bientôt ma mort, & vous pourrez à votre gré vous livrer à l'objet de votre indigne tendresse. Ce que je dois à mon malheureux fils m'empêchera de faire éclater votre honte: que ne puis-je l'ignorer moi-même! & jouir de l'illusion dans laquelle j'ai vécu jusqu'à ce jour: mais le voile qui vous déroboit à mes yeux est tombé, & je vous verrai jusqu'à mon dernier moment qui approche, comme la plus lâche & la plus perfide de toutes les créatures.



SECONDE LETTRE

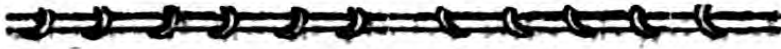
D U M A R Q U I S

A S O N E P O U S E .

J E m'abusois , Madame , lorsque je me suis cru capable de vous hair , j'eusse été trop heureux. Non , perfide , votre infidélité ne peut arracher de mon cœur le trait fatal dont vous l'avez blessé. Je frémis à la vue de ma foiblesse ; elle précipite mon départ ; l'amour plaide en votre faveur ; il cherche à me faire illusion sur votre crime. O Ciel ! que deviendrois - je si j'avois la foiblesse de céder aux mouvements honteux qui me rappellent à vos pieds. Irois - je par mon retour vous fournir les moyens de me tromper de nouveau , en vous faisant connoître toute ma foiblesse ! Non , la mort me sauvera de ce danger. Je cours la chercher , Madame : je vais me précipiter dans les périls ou elle sera inévitable. Dans ces affreux moments , où je suis en proie à tout ce que la honte ,

l'amour & la jalousie peuvent faire souffrir de plus cruel, je me flatte jusqu'à penser que vous donnerez des pleurs à ma mémoire. Vous connoîtrez, mais trop tard, l'époux que vous avez perdu. Mais non; l'heureux amant auquel vous m'avez sacrifié, occupe tout votre cœur, & vous attendez tous deux avec impatience le moment où ma mort vous laissera la liberté de vous unir. Cette idée m'accable: elle remplit mes derniers moments d'amertume. Je finis; c'est trop vous montrer ma foiblesse, donnez à mon départ & à ma mort tel prétexte que vous trouverez convenable; mais si vous voulez reconnoître le silence que je garde à votre égard, exécutez mes dernières volontés par rapport à mon fils. Le seul domestique que je garde vous apprendra bientôt, & ma fin, & ce que je souhaite sur ce sujet.





R É P O N S E

A L A L E T T R E

D E L A M A R Q U I S E .

POURQUOI craignez-vous , femme de peu de foi ? Pourquoi , oubliant tous les miracles que Dieu a fait jus- qu'ici en votre faveur , vous abandon- nez - vous lâchement au désespoir ? Quelques grandes que soient les tribu- lations dont vous êtes environnée , pouvez - vous oublier que vous êtes dans la main du Tout - puissant ? Il appaise les vents , & peut rendre en un moment le calme à votre ame agitée. Oui , ma chere fille , cet orage est une épreuve que le Seigneur vous envoie dans sa miséricorde : il vous trouve digne de participer à son calice ; ne vous rendez pas indigne de ses faveurs , en vous abandonnant au désespoir. Qu'est devenu cette soumission à ses ordres , cet abandon à sa volonté ? A peine vous visite-t-il , que vous regim- bez contre l'aiguillon. Pauvres créatu-

res que nous sommes, qu'il faut peu de chose pour abattre nos forces & faire évanouir notre résignation ! Armez-vous de courage, chere enfant ; votre réputation appartient au Seigneur ; qu'il en dispose à son gré ; il fait à quel degré elle vous est nécessaire, enveloppez-vous dans votre innocence ; le soin de votre justification le regarde : remettez-vous entre ses mains, ainsi que ce pauvre Marquis ; son état est plus triste que le vôtre. Sa premiere lettre m'a fait frémir ; mais la seconde m'a rassurée : les premiers mouvements passés, il connoitra l'injustice de ses soupçons. Si j'eusse été maîtresse de mes actions, je serois déjà auprès de vous : mais votre Pere est indisposé ; il faudroit l'instruire des motifs de mon départ, & la prudence ne me permet pas de lui faire une telle confidence. Au moment où j'ai reçu votre paquet, j'ai écrit au Comte. Le Marquis n'aura pas la force de lui faire un secret du lieu de sa retraite ; je conjure ce cher fils, ce tendre ami, de voler à son secours. Vous connoissez son estime & son attachement pour vous ; quelque couleur qu'ait emprunté la calomnie pour paroître réelle,

elle s'évanouira en sa présence. L'amour plaide votre cause dans le cœur du Marquis, peut-être est-il déjà victorieux ; peut-être a-t-il déjà ramené votre époux à vos pieds, comme il le craignoit lui-même. Je ne fais à quoi attribuer la jalousie qu'il a conçue. L'aventure du Parc m'est venue dans l'esprit, mais il l'ignore, & il n'est pas vraisemblable qu'elle soit venue à sa connoissance. Sa jalousie est donc un mystere impénétrable pour moi ; mais, de quelque nature qu'elle soit, comme elle n'est pas fondée, j'espère que le Seigneur ne tardera pas à la détruire. J'envoie cette lettre par un exprès qui rapportera votre réponse. Que j'apprenne par elle, que ma chere fille, soumise au Seigneur, baise avec respect la main qui la frappe, & qu'elle s'abandonne sans réserve à tout ce qu'il plaira à ce Dieu miséricordieux de décider de son sort.





L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

QUE je suis humiliée, ma chere Mere ! & que je me trouve coupable ! Un ver de terre ose se soulever devant l'arbitre Souverain du Ciel & de la Terre. Ma résignation à la volonté du Seigneur n'étoit-elle que conditionnelle ? N'avois-je résolu de me soumettre à ses décrets, qu'en tant qu'ils seroient conformes à mes goûts & à mes intérêts ? Voilà, ma chere Mere, les réflexions qu'a occasionné votre lettre. Elles ont fait naître dans mon cœur un sentiment de confusion inexprimable, & une soumission absolue à tout ce que la Providence voudra faire de moi. Ces sentiments n'ont point diminué la douleur que me cause l'absence du Marquis ; elle subsiste avec la même force ; mais ce n'est plus une douleur accompagnée de désespoir. Mon ame n'a pas plutôt été

soumise, qu'elle s'est trouvée tranquille. Cette pensée (la main qui me frappe, est celle d'un Pere tendre) mêle à l'amertume qui submerge mon ame, une douce consolation que je ne puis exprimer. Je ne vois plus mes peines présentes, & celles qui se préparent pour l'avenir, que comme des remedes propres à détruire dans mon ame la confiance aux créatures, & l'assoupissement que procure la prospérité. La mienne étoit trop grande, elle me paroissoit si bien établie que j'étois en danger d'oublier ma dépendance envers mon Dieu. Ce sont les adversités qui nous forcent à lever les yeux vers les montagnes célestes, d'où peuvent nous venir des secours inespérés. Je n'ai reçu aucune nouvelle du lieu où est le Marquis; mais le sujet de la jalousie qu'il a conçue contre moi n'est plus un mystere; ma favorite vient de recevoir une Lettre du valet de chambre du Marquis. Ce fidele domestique est la cause innocente de tous mes maux. Voici à peu près ce qu'il lui mande.

Il la prie d'abord de me faire un mystere de sa lettre, & lui avoue que ce qu'il devoit à son maître ne lui a

pas permis de lui taire ce qui se passoit chez lui en son absence. Qu'il avoit conçu de grands soupçons en la voyant chargée d'un enfant à une heure indue. Que pour éclairer ces soupçons, il avoit laissé son cheval chez un de ses amis & avoit suivi ses traces. Qu'il étoit entré chez la nourrice de l'enfant, & qu'il n'avoit que trop compris, par les façons mystérieuses dont on avoit usé, en lui confiant cette petite créature, que sa naissance étoit le fruit d'un crime. Que mon obstination à ne pas suivre mon époux à Grenoble, mon absence & la difficulté qu'on avoit eu à me trouver pendant plusieurs heures, lui avoient fait entrevoir une partie de la vérité; que ses soupçons avoient paru des certitudes au Marquis, qui s'étoit trouvé saisi du désespoir le plus violent. Il ajoute que l'accablement du Marquis ne lui a pas permis de continuer un voyage dont il ignoroit le terme. Que la fièvre l'a retenu quelques jours dans un village qui étoit sur leur route, & que le Marquis, par ses conseils, s'étoit déterminé dans sa convalescence à écrire au Comte.

Ce pauvre domestique paroît au désespoir d'avoir aidé au Marquis à se

désabuser sur mon compte ; il me croit coupable , & déplore amèrement la nécessité où je l'ai mis de me perdre , ou de trahir son maître. Je lui pardonne de bon cœur , & la lettre de mon époux au Comte me tranquillise.

Je suis dans la nécessité de quitter la campagne , & de suivre tout le monde , qui court se renfermer dans Chambery. L'approche des Espagnols en est la cause. Le Prince Dom Philippe , à la tête d'une grosse armée , vient en Savoie ; & comme nous n'avons aucune place fortifiée qui puisse l'arrêter , on ne pense pas à se défendre. Les gens de la campagne sont dans une consternation qui approche du désespoir ; & malgré mes chagrins , je ne puis m'empêcher de rire des idées qu'ils se sont faites des Espagnols. Ce matin , la femme à qui l'on a remis l'enfant qui causoit toutes mes peines , est venue me trouver la larme à l'œil. Reprenez votre enfant , Madame , m'a-t-elle dit , il est si blanc , si délicat , que ces méchants Espagnols n'en feroient qu'une bouchée ; car on dit qu'ils vivent de chair humaine , & qu'ils mangent les petits enfants. Rien n'a pu rassurer cette pauvre femme , à qui

la frayeur a fait perdre son lait. Il faut donc que je fasse porter cet enfant à Chambery. Je vous avouerai que je m'y sens de la répugnance, & j'en rougis. Cette innocente ne doit point porter la peine du mal qu'elle occasionne. Le Comte de Mont-joye m'a offert sa maison, & je l'accepte de bon cœur. Son épouse est mon amie, & comme elle est fille du Marquis d'Arvillars, qui a demeuré long-temps en Espagne en qualité d'Ambassadeur, on espere que le Prince aura des égards pour cette famille. Nous partirons dans trois heures, & à mon arrivée à Chambery, je vous donnerai de mes nouvelles. J'attends incessamment une Lettre du Comte.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

Que j'ai de graces à rendre au Seigneur, ma chere fille, du courage qu'il vous donne ! vous êtes dans les voies : heureux ceux qui marchent de pied ferme & qui profitent des moments

précieux de l'adversité. L'ame s'épure dans le creuset de l'affliction , & se détache de la créature : elle conçoit que ces jours de pèlerinage ne sont pas faits pour goûter un repos parfait , & qu'elle n'en doit jouir que dans une vie future , après laquelle elle soupire.

Je suis édifiée de vos sentiments par rapport au domestique du Marquis. Ce pauvre homme sera confondu des malheurs dont il est la cause , & je vous recommande de ne rien omettre pour le consoler ; car je regarde le retour du Marquis comme prochain : le Comte vous le ramenera bientôt, cela est infaillible. Vous en avez besoin dans la conjoncture présente , où Chambery va se trouver plein d'ennemis moins redoutables , à la vérité , que ne se l'imaginent vos bonnes gens ; mais dont le voisinage ne laissera pas d'occasionner bien des désordres. La résolution où vous êtes de vous retirer chez le Comte de Montjoye , me tranquillise , & j'espère que vous me donnerez de vos nouvelles par toutes les postes , j'en ai besoin dans ces circonstances critiques.



L E T T R E

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

NOUS sommes actuellement aussi tranquilles à Chambery, que si nous n'étions pas environnés d'ennemis, & nous devons cette tranquillité à la prudence du Comte de *Mont-joye*. Au premier bruit de la venue des Espagnols, toute la ville fut dans le plus grand désordre. Celui qui y commandoit pour le Roi de Sardaigne se hâta de faire porter l'argent des recettes au delà des Monts. Le sel, le tabac, & les autres denrées qui payent des droits, furent mis au plus vil prix, & quand on en eut tiré le plus d'argent qu'il étoit possible, le Gouverneur & tous les autres Officiers du Roi se retirèrent, & abandonnerent la ville à sa propre conduite. Il s'agissoit de trouver un sage pilote pour conduire les affaires

dans ce temps orageux ; mais personne ne se présentoit pour une entreprise si difficile. Le pain devenoit si rare, qu'on n'en pouvoit trouver pour un prix exorbitant ; on ne voyoit dans les rues que charrettes chargées de meubles ; chacun pensoit à gagner la France, & la noblesse, qui ne pouvoit abandonner ses terres, alloit rester seule dans la ville, lorsque le Comte de *Mont-joye*, qui n'a que vingt-cinq ans, entreprit de remettre toutes choses dans l'ordre. Par ses soins, l'abondance & la sécurité ont pris la place de la disette & de la frayeur. Il s'est rendu à *Montmélian* pour saluer l'Infant D. Philippe, & est convenu avec ses Ministres de ce que la ville devoit fournir. Par ses soins on a fait l'amas du bled qu'on doit délivrer aux troupes : il passe les nuits au Conseil, & le jour à faire venir des bleds, & les autres denrées nécessaires à la subsistance d'une grande armée. Il s'est rendu fort agréable au Prince ; & son épouse qui lui a été présentée, en a reçu mille politesses : on m'a fort priée d'être de la partie ; mais dans la triste situation où je me suis réduite, je n'ai pu me résoudre à m'ajuster comme il conviendroit en cette rencontre, & j'ai...
je

je reçois actuellement une lettre de mon beau-frere. J'ai frémi à la vue de son caractère , & j'ai été plus d'un demi quart-d'heure à l'arroser de mes larmes sans oser l'ouvrir , dans la crainte qu'elle ne renfermât quelque triste nouvelle. Je suis agréablement surprise : le Comte n'a point trompé notre attente , son amitié l'a fait voler au secours de mon époux , & il s'est fait caution de mon innocence malgré les apparences ; il m'auroit ramené mon époux , mais les circonstances les forcent de se rendre auprès de leur Roi , pour servir contre ses ennemis. Le Marquis , malgré sa disgrâce , a senti qu'il étoit beaucoup plus attaché à son Maître qu'il ne le croyoit , & pense que la circonstance présente l'oblige à se présenter , quand même il seroit sûr de voir ses services refusés. Le Marquis paroît si confus des soupçons qu'il a conçus contre moi , qu'il n'ose m'écrire. Vous concevez combien cette lettre m'a causé de joie. J'en ai caché quelques circonstances à Monsieur de *Montjoye* , mais je l'ai instruit du départ de mon époux pour Turin. Je viens d'apprendre de lui , que cette démarche du Marquis , va me jeter dans de grands

embarras , puisque je suis en danger de voir confisquer tous les biens que nous avons en Savoie. Monsieur de *Mont-joye* me conseille d'aller avec lui à Montmélian ; il veut me faire présenter au Prince par Monsieur de *Sainte-Croix* ; peut-être par ce moyen m'évitera-t-on beaucoup d'inquiétudes. Je n'acheverai cette lettre qu'à mon retour , pour vous rendre compte de ce que j'aurai fait.

Que la Providence est admirable , & par quelles voies nous tire-t-elle de l'abyme ou nous croyons être ensevelis pour toujours. Comme le Comte se préparoit à partir , on lui a annoncé la visite d'un jeune Seigneur François , avec lequel il a vnyagé. Il se nomme de *Sabran* , & est fort aimable. Après les premiers compliments , le Comte lui a demandé à quel heureux hazard il devoit le plaisir de le voir. Monsieur de *Sabran* alloit lui répondre , lorsque je suis entrée dans l'appartement. A peine étois-je assise , que ce jeune homme s'approchant de moi , m'a demandé avec empressement la permission d'examiner une de mes bagues. Je la lui ai remise ; & comme c'est celle que l'inconnue m'a donnée pour servir un jour

à la reconnoissance de l'enfant qui cause tous mes malheurs, je fixai ce jeune homme pour découvrir s'il n'étoit point le principal héros de la piece. Les mouvements de son visage n'ont point été équivoques. Après avoir examiné le dedans de la bague, une joie subite a passé dans ses yeux, & il m'a demandé s'il pouvoit sans indiscretion s'informer du hazard qui m'avoit rendu maîtresse de ce Diamant. Je me suis trouvée dans le plus grand embarras. Je n'osois avouer l'aventure, & pour tout au monde je n'aurois pas voulu mentir. Comme je ne répondois rien, & que la rougeur me couvroit le visage, ce jeune homme s'est jeté à mes pieds : au nom de Dieu, Madame, m'a-t-il dit, finissez les cruelles inquiétudes où me jette la vue de cette bague. C'est le seul gage de ma foi qu'ait une épouse chérie, dont il ne m'est pas possible d'apprendre aucune nouvelle. Je m'étois remise pendant le discours de M. de *Sabran*, & je n'étois plus retenue que par la présence du Comte. Monsieur de *Sabran* s'en étant apperçu, m'a dit qu'il n'avoit rien de caché pour son ami, & qu'il avoit besoin de ses conseils. Je lui racontai exactement mon

aventure du parc ; mais je ne pus lui apprendre en quel lieu étoit celle qu'il cherchoit, puisque je l'ignorois. Nous conjecturâmes qu'elle n'étoit pas loin de mon château, & Monsieur de *Sabran* voulut mettre le Comte en état de le servir ; il lui apprit donc, qu'ayant eu le bonheur de plaire à Mademoiselle de *Sillery*, qui étoit une riche héritière, elle avoit consenti d'unir son sort au sien par un engagement secret ; qu'il avoit été forcé de l'abandonner trois mois après son mariage, parce que la famille de cette Demoiselle avoit soupçonné leur intelligence ; qu'il lui avoit écrit inutilement plusieurs fois, & que le chagrin qu'il avoit conçu de son silence l'avoit réduit à l'extrémité. Depuis sa convalescence, il l'avoit inutilement cherchée ; elle avoit quitté Paris ainsi que sa famille, & on lui avoit dit qu'on la croyoit auprès de Lyon.

Lorsque Monsieur de *Sabran* eut fini son discours, le Comte de *Mont-joye* l'embrassa : il étoit intime ami du Pere de la Demoiselle, qui étoit actuellement à Chambery, & il lui promit ses bons offices auprès de lui. La confirmation de ce mariage n'est pas facile

à obtenir. Monsieur de *Sillery* est un vieillard fort entêté, qui passe pour aimer l'argent. Monsieur de *Sabran*, cadet de sa maison, n'a, comme l'on dit, que la cape & l'épée; cependant son ami le console, & lui fait espérer un heureux succès. En attendant le moment de la réussite, il lui donne sa maison, où j'ai donné ordre qu'on portât la petite fille que Monsieur de *Sabran* brûle d'impatience d'embrasser.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

JE rends graces à Dieu, ma chere Enfant, des moyens de justification qu'il vous présente. Il fait, quand il lui plaît, tirer la vérité des plus profonds abymes. Nous venons d'en voir un exemple qui doit rassurer tous ceux à qui on ravit injustement l'honneur.

Il vint il y a deux ans à une courtisane fameuse, & par sa beauté, & par le dérangement des affaires de ceux à qui elle avoit le malheur de plaire. Comme elle vivoit d'une ma-

niere scandaleuse , le Curé du lieu lui fit dire sous main , qu'elle eût à changer de conduite , ou à quitter la ville ; la menaçant de recourir à l'autorité du Magistrat pour la faire chasser. Cette femme étoit avec un des premiers habitants du lieu lorsqu'elle reçut ce message : pleine du desir de se venger , elle employa ce que ses charmes avoient de plus séduisant , pour l'engager à partager sa vengeance. Cet homme qui étoit amoureux , craignant de perdre sa conquête , entra dans ses vues. Il avoit le dangereux talent de contrefaire les écritures ; il trouva le moyen d'avoir une lettre du Curé , & copia si bien son caractère , qu'il étoit impossible de ne s'y pas tromper. Il écrivit ensuite une lettre à cette femme comme si c'eut été le pasteur ; cette lettre étoit d'un scélérat , puisqu'il demandoit pardon à la courtisane des démarches publiques que son caractère le forçoit à faire contre elle. Il finissoit en l'avertissant qu'il seroit exact au rendez-vous qu'elle lui avoit donné pour la nuit prochaine. Lorsque ce fourbe fut muni de cette piece , il rompit publiquement avec la courtisane , qui se plaignoit à tout

le monde qu'il lui avoit enlevé une lettre de la dernière conséquence. Les amis du fourbe lui ayant demandé ce que c'étoit que cette lettre dont elle faisoit tant de bruit, il la leur montra en secret, & leur dit: qu'il ne convenoit pas de laisser un épître si scandaleuse entre les mains d'une femme de ce caractère. C'est ainsi que ce scélérat feignoit de vouloir ménager la réputation d'un homme qu'il vouloit perdre. Il fit sa confidence à tant de personnes, que le bruit de cette aventure parvint aux oreilles de l'Evêque. Il refusa d'abord d'y ajouter foi: le Curé qu'on calomnioit étant en grande réputation pour les mœurs. Il demanda à voir la lettre en question, & l'ayant confrontée avec quelques autres du Curé, il ne douta point de son crime. Il le fit venir, & lui présenta la lettre contrefaite. Le Curé la lut sans émotion, & lui dit, en la lui rendant: elle est bien copiée, mais Dieu fait que je ne l'ai point écrite. Le scandale étoit trop public pour le dissimuler: l'Evêque interdit le Curé, & l'obligea de se retirer dans un Séminaire. Il y a passé deux années entières, & n'en est sorti que ce matin:

l'Evêque l'ayant été chercher lui-même, & ayant fait afficher par-tout les preuves de son innocence. Voici comment elle a été découverte. L'on donna hier un grand bal à la ville, où votre frere fut invité. L'Auteur de la Lettre y étoit, & ne pensoit pas que ce moment qu'il avoit choisi pour se divertir, fût celui où la justice de Dieu l'attendoit pour le punir de son crime. Au milieu de la nuit il fut surpris d'une colique violente, & qui fut d'abord jugée mortelle. On ne put le sortir de la maison où étoit le bal, & le maître fut obligé de lui donner un lit. Les Chirurgiens & le Confesseur furent appelés, mais avant qu'ils fussent arrivés, ce malheureux avoua aux assistants qui étoient en grand nombre, qu'il étoit persuadé que Dieu le punissoit pour le crime qu'il avoit commis contre son Curé. Il vécut encore quelques heures, & confirma l'innocence du Pasteur par une déclaration pardevant Notaires, afin qu'elle fût plus authentique : mon fils qui signa comme témoin, aussi-bien que votre pere, m'ont raconté cette histoire, & m'ont fait admirer la sagesse de la

DE MAD. DU MONTIER. 321

Providence, qui tôt ou tard se rend le défenseur de l'innocence.

J'admire avec vous la bonne conduite du jeune Comte de *Mont-joye*. Conduisez-vous selon ses conseils pour empêcher la confiscation de vos terres. Ecrivez-moi souvent, & sur-tout lorsque vous aurez des nouvelles du Marquis. Et ce pauvre Comte, mon Dieu, que je l'aime pour s'être fait votre caution ! qu'il sera charmé quand il saura l'heureux dénouement de cette affaire !



L E T T R E

*DE LA MARQUISE DE****

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

JE viens enfin de recevoir une lettre du Marquis, en réponse de celle que je lui avois écrite, où je lui détaillais la malheureuse aventure qui a fait naître ses soupçons. Il me paroît véritablement humilié de son injustice à mon égard, & promet de ne rien

O v

épargner pour me la faire oublier. Le Comte de *Mont-joye* m'avoit recommandé de ne lui point parler de ma visite au Prince, qu'il doit ignorer, & j'ai suivi son conseil. Nous fûmes hier à Montmélian, & le Marquis de Ste. Croix me présenta au Prince. Je m'avançai pour lui baiser la main; il me prévint & me salua profondément. Ayant appris que j'étois françoise, il me fit plusieurs questions sur les mœurs de ce pays, qu'il n'ignore pas, mais dont il aime à s'entretenir. Ce Prince est grand, mais il manque quelque chose à sa taille: au reste on ne peut rien voir de plus aimable; son air ouvert & gracieux inspire la confiance; il a de beaux yeux, le teint blanc, l'air riant; on parle beaucoup de sa générosité, de son goût pour les talents; en un mot c'est mon Héros. Je craindrois que la façon gracieuse avec laquelle il m'a reçue ne me l'eût fait voir avec des yeux trop favorables; mais tout le monde est de mon avis sur son chapitre. Nous résolûmes de le voir dîner le lendemain; mais Mrs. les Jacobins, chez lesquels il loge, nous firent dire qu'il n'étoit pas séant de voir des Dames dans leur Couvent.

Les Députés de Geneve étoient venus saluer le Prince & assistoient à son dîner. Ce Prince, en se mettant à table, appella le Comte de *Mont-joye*, & ayant appris que nous étions encore à Montmélian, lui demanda pourquoi nous n'étions pas au dîner. On lui dit le scrupule des Jacobins, & aussitôt il ordonna à l'un de ses Officiers de nous venir prendre, & fit dire au Supérieur que tous les endroits qu'il habitoit étoient maisons Royales, où tout le monde devoit être admis sans distinction de sexe. Je vous avoue que je me serois bien passée de son attention; il dînoit dans une petite cellule où nous n'étions que douze, & j'étois malheureusement vis-à-vis de lui, en sorte que je n'osois lever les yeux. Je me suis pourtant remise, & j'ai eu le plaisir de le voir tout à mon aise. C'est une chose surprenante que notre amour pour nos Princes; je ne saurois vous exprimer la satisfaction que je trouvois à regarder ce petit-fils de Louis. J'étois glorieuse de voir l'admiration qu'il inspiroit à Messieurs les Députés auxquels il adressa souvent la parole, & auxquels il faisoit les questions les plus sensées. On servit ce

Prince selon l'étiquette Espagnole ; c'est-à-dire , à genoux : il a l'appétit des Bourbons ; & pendant une heure & demie que dura son repas , il ne perdit pas dix minutes. Son valet de chambre nous dit , qu'il prenoit tous les matins de l'or dans un bouillon , & qu'on attribuoit son appétit à ce régime.

Un heureux hazard avoit amené Monsieur de Sillery à Montmélian , & comme nous n'étions que trois & qu'il étoit venu à cheval , il a accepté la proposition que le Comte lui a faite de le ramener dans son Carrosse. Mr. de Sillery est un vieillard vénérable , qui inspire du respect à la première vue : il a paru goûter ma conversation , & m'a prié de vouloir lui permettre de me voir quelquefois. Cette invitation m'a fait naître une pensée que Dieu a bénie , comme vous l'allez voir. J'ai répondu aux empressements de ce bon vieillard , & lui témoignant le plaisir que me procuroit sa conversation , je l'ai prié de vouloir le prolonger , en nous faisant l'honneur de rester à souper chez le Comte , & de me procurer la connoissance de son épouse & de sa fille. Il y a consenti , & le Comte de Mont-joye s'est chargé

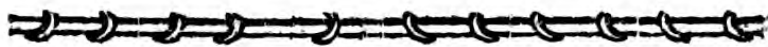
d'aller prendre ces Dames. On s'est mis au jeu en arrivant, & le Comte a eu l'attention de ne me mettre d'aucune partie, pour me laisser le temps de prévenir la Demoiselle; car je lui avois communiqué mon dessein, aussi-bien qu'à Mr. de Sabran, qui n'a pas paru devant le vieillard. On ne m'a pas nommée aux Dames, & la jeune de Sillery, que le Comte avoit prévenue sur ce qui s'alloit passer, n'a pu, malgré cette précaution, se défendre du premier mouvement: elle s'est trouvée mal, & ce contre-temps nous a servi, puisqu'il m'a donné le prétexte de descendre avec elle dans le jardin, pour lui faire prendre l'air. A peine nous sommes-nous trouvées seules, que cette Demoiselle a laissé un libre cours à ses larmes. Je me suis hâtée de la consoler, & de lui apprendre l'arrivée de son époux, & ce que j'avois imaginé en sa faveur. Elle m'a embrassée mille fois, & s'étant remise, nous avons rejoint la compagnie. On s'est mis à table, & dans le moment Mr. de Sabran est entré tout botté; a paru surpris de voir les Sillery, & après les avoir saluées, a feint de se retirer. Le Comte de Mont-joye l'a prié de rester

à souper, en lui disant qu'il paroïssoit connoître ces Dames, & qu'ainsi elles excuseroient le désordre de sa toilette. Sabran ne s'est pas fait prier ; on a servi, & le repas a été fort gai. Au dessert les domestiques s'étant retirés, on est venu m'annoncer ma fille : j'avois fait parer extraordinairement cette pauvre innocente qui est belle comme l'amour. Tout le monde l'a caressée, admirée; mais Mr. de Sillery, qui l'avoit prise dans ses bras, ne pouvoit s'en séparer. Cette innocente créature, comme si elle eût été instruite de nos intentions, sourioit au vieillard, lui tendoit ses petites menottes, & se prêtoit de la meilleure grace du monde à ses embrassements. Mon Dieu, l'aimable Enfant, dit-il en la serrant dans ses bras ; je rajeunirois si je pouvois espérer que ma fille m'en donnât une semblable. La pauvre Demoiselle avoit peine à retenir ses larmes, elle étoit pâle & tremblante comme une criminelle qui attend son arrêt. Qu'avez-vous donc, ma fille, lui dit son Pere, l'idée d'un mari vous effraye-t-elle si fort ? vous voilà toute défaite. Je me hâtai de reprendre la parole. Le sort de cette pauvre enfant touche

Mademoiselle , dis-je au vieillard , je lui ai tantôt appris ses malheurs : Cette infortunée ne m'appartient point , Monsieur , ajoutai-je : triste fruit d'un mariage secret , elle n'a point d'état , & peut-être ne fera-t-elle jamais avouée de ceux à qui elle a l'honneur d'appartenir. Quelle cruauté , s'écria Mr. de Sillery ! Pourroit-on avoir le cœur assez dur , pour refuser d'être le Pere d'une si aimable créature ? Je me levai comme il achevoit ces paroles , & ayant laissé passer Mademoiselle de Sillery qui étoit à côté de moi , elle embrassa les genoux de son Pere d'un côté , pendant que de Sabran en faisoit autant de l'autre. Qu'est-ce que cela signifie , s'écria le vieillard ? ah ! Madame , qu'est-ce que j'entrevois ? Vous avez prononcé la grace de cette infortunée , lui dis-je , en prenant la posture de ses enfants , ne la revoquez pas ; accordez à nos pleurs le pardon d'une faute dont en vous présente une si belle excuse. Mr. de Sillery ne me répondit rien , il ne parut pas même me voir ; tout le monde sanglottoit , il sembloit ne rien entendre. A la fin ses yeux se couvrirent de larmes ; il en baigna le visage de l'enfant , puis

la remettant entre les mains de sa fille: Levez-vous, mes enfants, leur dit-il, je n'ai connu qu'aujourd'hui la force de la nature. Mr. de Sillery jeta dans ce moment les yeux sur moi, & s'étant levé avec précipitation, me conjura de me relever. Quelle trahison, me dit-il! Ah! Madame, vous aurois-je soupçonnée d'un tel coup? venez embrasser un vieillard, c'est la punition que mérite votre tromperie. Et moi, dit Madame de Mont-joye, je veux vous embrasser six fois pour la bonne action que vous venez de faire, quoique tout ceci soit encore une énigme pour moi. Je m'y perds, dit Madame de Sillery, j'entends parler de mariage secret, ma fille y paroît intéressée, mon époux s'attendrit, qu'est-ce que cela signifie? Ce qui caufoit la surprise de cette Dame, c'est qu'elle avoit cru être sûre d'une fille qu'elle ne perdoit jamais de vue, elle ne fut pourtant pas plus inflexible que son époux; ils embrassèrent tous deux Mr. de Sabran, qu'ils nommerent leur fils, & sur le champ, l'on prit des mesures pour ajouter au mariage toutes les formalités qui pouvoient le rendre valable. On a décidé qu'il n'éclateroit point.

ici , & qu'ils attendroient pour le publier , leur retour à Paris. Il ne m'est point possible de vous exprimer la joie de cette famille , la reconnoissance des jeunes époux , & la tendresse de Mr. de Sillery & de sa femme pour leur petite-fille.



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE.

SAvez-vous bien , ma chere fille , que votre lettre m'a fait verser des larmes aussi-bien qu'à votre Pere. Nous avons admiré les ressources que la nature , ou plutôt que la Providence a mis dans le cœur des Peres en faveur des enfants. Je suis savante sur cet article , mon enfant , jamais mere ne le fut plus que moi ; & j'aime à voir justifier par des exemples , mes foiblesses sur cet article. Combien les enfants qui oublient leur devoir à l'égard de ceux qui leur ont donné la vie sont-ils coupables ? quelques grandes que soient les fautes d'un enfant , il est bien rare qu'un pere lui refuse le par-

don. Il faut que je vous fasse part, à cette occasion, d'une histoire qui vient d'arriver ici, où j'ai joué le premier rôle. Vous connoissez le Comte d'Orman: son fils aîné, que sa Mere a gâté, lui a donné tous les chagrins possibles. Il lui enleva, il y a trois ans, une somme considérable, & ce voit ayant mis le Pere fort à l'étroit, il jura de ne lui pardonner jamais. Il avoit tenu sa parole jusqu'à ce jour; ni ses amis, ni M. notre Evêque, qui l'est venu voir exprès, n'avoient pu rien obtenir. Ce fils est arrivé depuis quinze jours, & a demeuré caché dans le cabinet de sa Mere. Madame d'Orman vint me confier ses inquiétudes à cet égard, & voici comment s'est faite cette réconciliation. On assembla toute la famille du Comte qui, est nombreuse, car il a huit enfants mariés; on avoit pris pour prétexter cette fête, le jour de la naissance de Madame d'Orman, & nous étions trente-deux à table. Nous trouvâmes sur la table un jeune Veau qu'on avoit farci de Volailles, & chacun parut étonné d'une entrée aussi extraordinaire. C'est ici le festin du Pere de famille de l'Evangile, m'écriai-je: voici le veau gras, où

est l'enfant prodigue? A ces mots, Mr. d'Orman changea de couleur & de discours; mais je ne fis pas semblant de m'en appercevoir, & continuai à lui parler de son fils. Le Comte, oubliant ce qu'il devoit à l'assemblée, se mit dans une furieuse colere; je lui laissai exhaler sa bile, & j'applaudis à ses ressentiments. Il parut s'appaiser en me voyant partager ses transports. Lorsque je crus sa fureur épuisée, j'essayai de reveiller sa tendresse; je craignis long-temps de n'y point réussir; mais enfin, je vis ses yeux se remplir de larmes. Je crus le moment décisif, je donnai le signal dont j'étois convenue, & le fils prodigue fut aux pieds de son pere, avant qu'il pût l'appercevoir. Ce Pere inflexible n'eut pas plutôt envisagé ce fils, qu'il sentit expirer sa colere; il pardonna de fort bonne grace, & le reste du souper se passa avec beaucoup de gaieté.

Je suis charmée du portrait que vous me faites du Prince Dom Philippe; & je vous fais bon gré des mouvements de tendresse & de joie que vous a causé sa vue. Les Rois, dans l'ordre de la Providence, sont, ou doivent-êre, les Peres de leur sujets, & nous leur

devons les sentiments qu'exige cette qualité ; mais les François n'ont pas besoin de leçons sur cet article ; ils se distinguent parmi toutes les nations, par un tendre attachement pour ceux que la Providence leur a donnés pour maîtres.

Je crois, comme Mr. de *Mont-joye*, qu'il faut laisser ignorer au Marquis la visite que vous avez faite au Prince ; peut-être votre Roi ne l'approuvera-t-il pas, & il faut que tout retombe sur vous. Soumettez-vous aux ordres de la Providence sur l'éloignement de votre époux ; après les heureux incidents qu'elle a fait naître pour vous justifier, vous seriez inexcusable de ne lui pas abandonner tous vos intérêts.





LETTRE

DE LA MARQUISE DE***

A MADAME DU MONTIER.

MA CHERE MERE,

Vous ne vous attendez pas à la nouvelle que je vais vous apprendre. Mon époux & le Comte sont actuellement à Chambery, à la fuite du Roi de Sardaigne. Dom Philippe, à son arrivée, s'est retiré avec toutes ses troupes au Fort Barrau, sans qu'il y ait eu une épée de tirée, ni d'un côté ni d'un autre. Les spéculatifs cherchent du mystère dans sa conduite, qui en effet me paroît fort extraordinaire. Vous pouvez vous imaginer le plaisir que j'ai ressenti en revoyant un époux dont je croyois être séparée pour longtemps; de le voir convaincu de mon attachement pour lui, & de mon innocence. Il veut, dit-il, ne passer aucun jour de sa vie sans me demander pardon de ses injustes soupçons: il a

pouffé la délicatesse jusqu'à renvoyer le domestique qui les avoit fait naître ; mais j'ai si bien plaidé sa cause , qu'il l'a repris , & j'ai même fait un petit présent à ce pauvre garçon , pour lui faire voir que je n'avois aucun ressentiment contre lui. J'ai mille fois embrassé mon beau-frere ; son attachement pour la petite est toujours vif , & il m'assure qu'elle s'est rendue l'objet de l'admiration de toutes les Dames Piémontoises. Au milieu de tant de sujets de satisfactions , j'ai vivement ressenti la disgrâce du meilleur de mes amis : le Comte de *Mont-joye* , pour prix des soins qu'il s'est donné , n'a que des reproches ; il est devenu suspect. Le Roi n'a pas voulu que le Marquis d'*Arvillars* son beau-pere , vint lui rendre ses devoirs , & ce pauvre vieillard , frappé d'un coup qu'il n'avoit garde de prévoir , est tombé dangereusement malade. Qu'il y a de différence entre le service de Dieu & celui des hommes ! avec le premier , on est toujours sûr de plaider pourvu qu'on en ait l'intention ; il faut deviner avec les hommes. Cette pensée me dégoûte absolument de la Cour , & si-tôt que le Marquis mon époux pourra

quitter le service avec honneur, c'est-à-dire, à la paix, nous vivrons en particulier sur nos terres.

Comme j'écris cette lettre, le Marquis vient m'apprendre qu'on m'enveloppe dans la disgrâce de mon ami ; je n'ai pas cru me dispenser de le voir comme auparavant ; on m'en fait un crime, aussi-bien que de ma visite au Prince. Le Roi, qui se prépare à repasser les monts, a fait entendre au Marquis qu'il le dispensoit de le suivre. Je ne puis être fâchée de rester ici avec mon époux, j'ai une répugnance pour Turin, que j'aurois bien de la peine à vaincre.

Le Roi vient de partir il y a deux jours, & nous voici de nouveau avec les Espagnols : en vérité c'est une comédie à laquelle on ne peut rien comprendre. Dom Philippe semble avoir parole du Roi de Sardaigne de n'être point troublé dans cette ville ; il s'y établit comme s'il devoit y demeurer éternellement.

Je comptois faire partir cette Lettre, il y a deux jours ; mais un accident imprévu l'a retardée. Le feu a pris au palais, qui a été entièrement consumé ; notre maison n'en est pas

éloignée, & nous avons été sur pied toute la nuit. Heureusement nous en sommes quittes pour la peur, & cet accident n'a point interrompu les plaisirs. Nos Dames s'y livrent de tout leur cœur, & leurs filles espèrent accrocher quelque mari parmi les Seigneurs de la Cour de Dom Philippe. Je ne plaindrai pas ceux d'entr'eux qui se marieront ici ; plus l'on voit nos cheres Savoyardes plus on s'attache à elles ; c'est en général le plus beau sang & les meilleurs caracteres qu'on puisse imaginer. L'aimable *Sophie*, fille de la Comtesse de *Menthon*, a fait la conquête d'un Espagnol fort aimable, & l'on compte que cela se terminera par un mariage où chacune des parties trouvera son avantage, la Demoiselle du côté de la fortune, & le Cavalier du côté des qualités personnelles & de la naissance.



REPONSE



R É P O N S E

A LA PRÉCÉDENTE,

Et conclusion de ces Lettres.

R Appellez votre soumission aux ordres de la Providence, ma chere fille, vous n'avez plus de pere, & l'instant où je dois me rejoindre à mon époux, n'est pas éloigné. C'est ici probablement la dernière lettre que vous recevrez de ma part; j'eusse souhaité vous l'écrire de ma main, mais la foiblesse où je me trouve, ne me permet pas d'avoir cette satisfaction. Votre Pere est mort de la mort des Saints, & je n'ai sur cet article, que des actions de graces à rendre au Seigneur. Je voudrois pouvoir vous cacher le genre de sa mort; mais il faudroit tôt ou tard que vous l'appriessiez; votre douleur ne seroit que retardée.

Un Gentilhomme de nos voisins, aussi roturier du côté des sentiments que riche en ayeuls, étoit venu plusieurs fois chasser sur nos terres: votre malheureux Pere l'ayant pris sur le fait, lui en fit des reproches, peut-être avec trop de hauteur: il étoit sans armes, & ce coquin ayant son

fusil chargé, lui a mis deux balles dans le corps. On a rapporté votre pauvre Pere mourant, & trois payfans s'étant faisis de l'assassin, le menerent chez nous presque en même temps. Le premier soin de mon époux a été de faire enfermer ce misérable & d'envoyer chercher son pere, quoique nous fussions brouillés depuis plusieurs années. Il lui a remis son fils entre les mains, a donné de l'argent aux payfans pour les engager au secret, & ayant assemblé ses enfants, il leur a fait jurer de ne jamais songer à venger sa mort. Il n'a plus pensé après cela, qu'à se préparer à paroître devant Dieu, & pendant douze jours, qu'il a survécu à sa blessure, il n'a cessé de demander miséricorde au Seigneur; répétant sans cesse ces paroles: *pardonnez-moi, mon Dieu, comme je pardonne à celui qui me donne la mort.* Il a refusé de nommer son assassin à la justice, & Dieu, pour le récompenser dès cette vie du sacrifice qu'il lui faisoit, lui a accordé la conversion de son ennemi, qu'il lui demandoit avec instance. La veille de sa mort, le pere de ce Gentilhomme est venu lui demander pardon de sa part & lui apporter une lettre qu'il lui écrit de la Trappe, où il s'est retiré. Il conjuroit votre pauvre Pere de demander

pour lui la persévérance au Seigneur. Cet heureux événement a adouci notre douleur. J'ai reçu les derniers soupirs de votre Pere avec constance ; mais malgré mes efforts pour me soutenir dans cette disposition , mon corps a succombé ; & dans le moment où mon cœur se soumettoit aux ordres du Ciel , il étoit si cruellement déchiré , que les principes de ma vie ont été altérés. Une fièvre lente , une impossibilité totale de garder aucune nourriture , m'annoncent une fin prochaine , & les Médecins ne croient pas que je puisse passer la huitaine. Je ne souffre point pourtant , mais je suis dans un épuisement total.

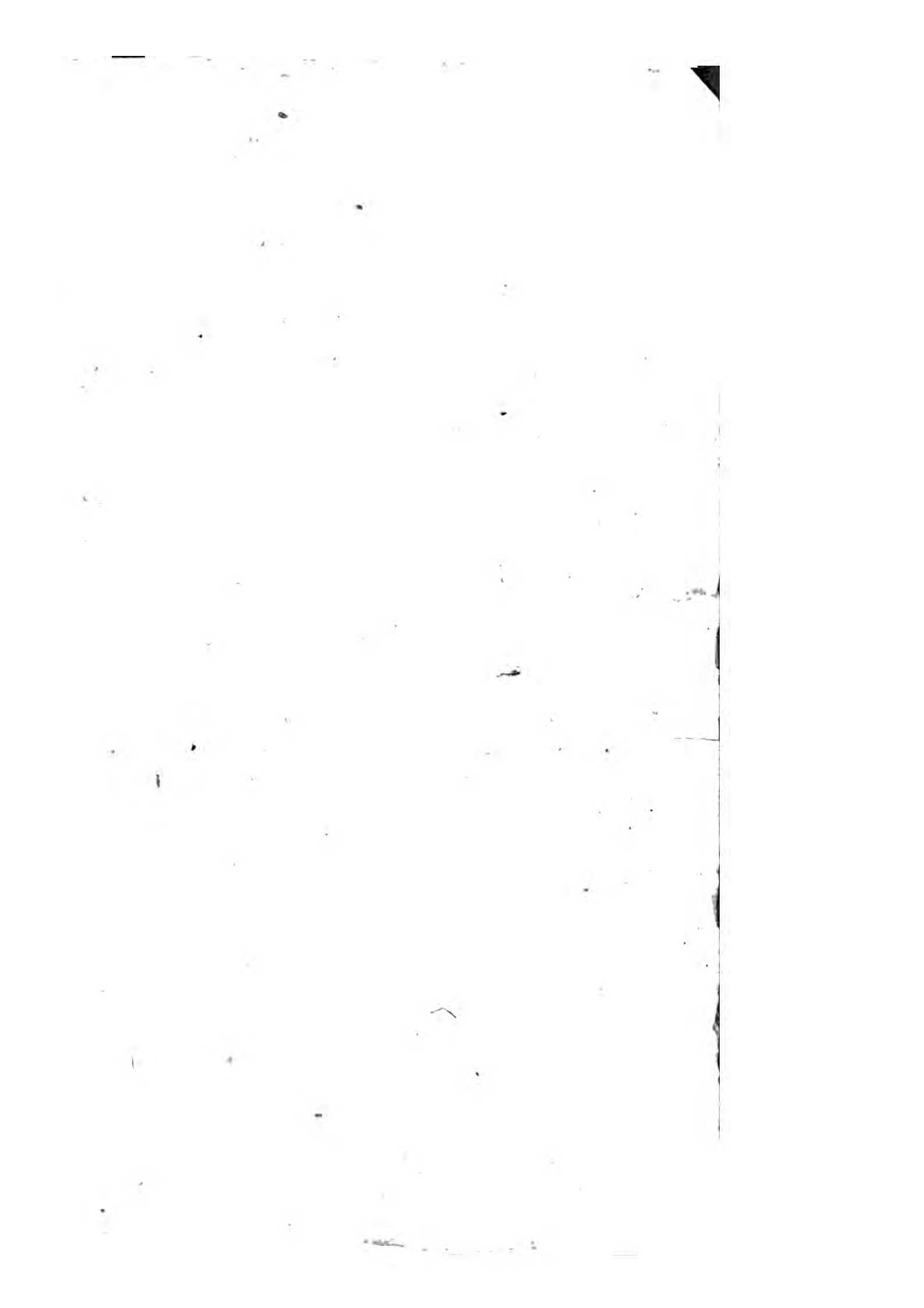
Un de mes plus grands sacrifices en quittant la vie , est d'être privée de la consolation de vous embrasser encore une fois : mais de quoi m'affligé-je ? nous nous reverrons bientôt , chere enfant ; la vie la plus longue est une minute comparée à l'Éternité. Je le sens à ce moment , ma chere , je n'ai vécu qu'un jour , encore en ai-je perdu la plus grande partie. Il ne me reste que ce que j'ai fait pour mon Dieu , & c'est bien peu de chose : j'espère pourtant en sa miséricorde. Les bontés de votre époux ne me laissent rien à desirer pour mes enfants du côté de la fortune ; je vous les recomman-

de , ma chere , servez-leur de mere , & sur-tout n'oubliez rien pour les confirmer dans la crainte du Seigneur. Mes derniers moments seroient remplis d'amertumes , si je pouvois craindre que votre constance & votre soumission à la volonté du Seigneur vous abandonnassent dans cette occasion. Pleurez-nous en chrétienne , & comme ayant l'espérance de nous revoir un jour , mais n'avancez point ce jour en vous livrant sans mesure à la douleur. Adieu , chere enfant ; je ne dois plus m'occuper que de Dieu , & je sens que je m'attendris trop. Le Marquis vous rendra cette lettre. J'espere que vous jouirez ensemble d'une paix qui sera l'avant-gout du bonheur où j'aspire , & que j'attends de la miséricorde du Seigneur.

Je suis &c.

Mad. Du Montier ne mourut point de cette maladie : sa fille partit aussi-tôt après avoir reçu sa lettre , & la trouva à l'extrémité ; mais une vue si chere sembla rappeler son ame prête à s'envoler. Elle se retira avec la Marquise dans une de ses terres , où elle vivoit encore il y a deux ans.

Fin du Tome premier.



60613988



60613983



60613986



60613988



